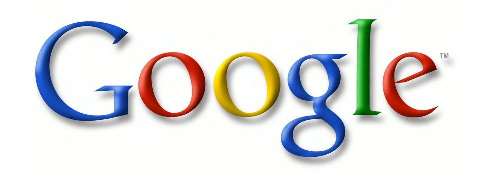
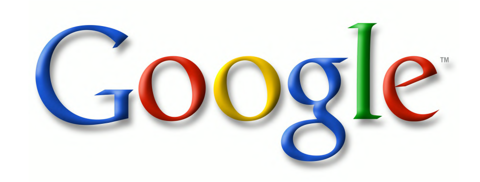







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

# HISTOIRE

DE LA

# DOMINATION

## des Arabes et des Maures

## EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

CET OUVRAGE SE TROUVE,

A BRUXELLES, chez BRUNET et Charles FRUGER, Libraires, rue de la Madelaine.

*Autres Ouvrages chez le même :*

MÉMOIRES, SOUVENIRS ET ANECDOTES, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, 1er vol. in-8, sur papier satiné des Vosges, orné du portrait de l'auteur et d'un facsimilé de son écriture. (l'ouvrage aura 3 vol. qui seront publiés successivement). Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 50

LE MEXIQUE EN 1823, ou Tableau physique, moral et politique de la Nouvelle-Espagne; contenant des notions exactes et pour la plupart inconnues en Europe, sur la situation actuelle, ses productions naturelles, son état social, ses manufactures, commerce, agriculture, etc.; suivi d'un appendice de documens officiels publiés par le ministère anglais *en juin dernier*, sur cette intéressante contrée; son industrie, ses arts; etc., etc., et *la nécessité de reconnaître son indépendance*. Accompagné d'un atlas de vingt planches, composé de deux plans de la ville de *Mexico*; le premier, dressé par ordre de *Montézuma*, pour *Fernand Cortez*; et le deuxième représentant cette capitale *telle qu'elle est aujourd'hui*; les vues des principales cités du pays; les costumes, les antiquités, etc. etc., dessinés sur les lieux mêmes par M. Bulloch, auteur de la Narration, et propriétaire du musée Mexicain, formé par lui au Mexique, et maintenant établi à Londres. Traduit de l'Anglais par M.***, avec un avant-propos et des notes par Sir John Byerley, 2 vol. in-8, avec l'atlas et les costumes coloriés. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 0

MÉMOIRES SUR LA VIE ET LE SIÈCLE DE SALVATOR ROSA, par lady Morgan, traduit par le traducteur de *l'Italie*, du même auteur, et par M.***, 2 vol. in-8 avec un portrait. . . . 12 0

Le même, 2 vol. in-12. Prix. . . . . . . . . . . . 6 0

Cet ouvrage brille à la fois par un style toujours pur, correct et élégant, quoique vigoureux. Il est rempli d'observations fines et judicieuses, — Les mémoires de Salvator Rosa, dans lesquels figurent les plus grands personnages, offrent une narration pleine d'intérêt.

SOUVENIRS (mes) de 1814 — 1815, par M.***, 1 vol. in-8. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 0

Cet ouvrage, rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, est relatif aux événemens de l'époque. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet opuscule composé par un fonctionnaire français, à la fois acteur et témoin des faits qu'il raconte.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON.

# HISTOIRE

DE

# LA DOMINATION

## des Arabes et des Maures

## EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL,

DEPUIS L'INVASION DE CES PEUPLES JUSQU'A LEUR EXPULSION DÉFINITIVE;

Rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol

DE M. JOSEPH CONDE,

*Membre de plusieurs sociétés savantes, bibliothécaire de l'Escurial, de l'Académie d'histoire, etc.*

*Par M. De Marlès.*

TOME TROISIÈME.

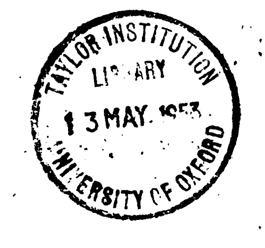



Paris,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,

RUE MAZARINE, N° 30.

1825.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
13 MAY 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

# HISTOIRE

# DE LA DOMINATION

# DES

# ARABES EN ESPAGNE.

## TROISIÈME PARTIE.

---

DEPUIS la bataille de Tolosà, Maroc semblait avoir perdu ses droits de souveraineté sur l'Espagne; le trône même d'Abdelmumen, près de s'écrouler, menaçait d'accabler de ses débris le faible successeur d'Anasir. Il eût fallu pour gouverner l'état une main ferme et habile, un pouvoir dominant devant lequel toutes les volontés se seraient abaissées; et la longue minorité qui se préparait ne laissait entrevoir que des chances d'affaiblissement et de décadence. D'une part,

les rênes de l'administration se trouvaient confiées à un homme sans génie, à cet Aben Munéza qui, par sa basse complaisance et ses adulations serviles, avait gagné la faveur sous le ministère d'Aben Gaméa. D'un autre côté le pouvoir, s'échappant des mains du souverain, allait se diviser entre des hommes qui ne voulaient s'en servir que pour arriver sans obstacle à l'indépendance. En Espagne, en Afrique, les oncles du roi s'étaient partagé les provinces, et ils y exerçaient une autorité absolue; à leur tour, les walis, ne songeant qu'à leur propre fortune, vendaient la protection, la justice; et, par de riches présens, ils achetaient eux-mêmes des princes le droit d'opprimer le peuple et de le dépouiller.

Cid abu Muhamad ben Almanzor avait pris pour son lot Valence, Murcie, et leurs dépendances. Cid abu Muhamad possédait Cordoue; Cid abu Abdala s'était rendu maître à Malaga et Grenade; Cid abu Ali dominait dans Séville. Chacun dans son gouvernement disposait des emplois, nommait les walis, les wazirs, les alcaïdes; indifférens sur le mérite des prétendans, ils accordaient la préférence à celui qui la payait, et les élus à prix d'argent devenaient des sangsues publiques.

Le roi était hors d'état de réprimer l'usurpa-

tion qui démembrait son empire : il n'avait ni trésor ni armées. Il ne pouvait pas davantage remédier aux maux qui dévoraient ses peuples ; ses penchans et ses goûts auraient suffi pour l'éloigner des affaires, lors même que sa jeunesse ne l'aurait point tenu sous la tutelle de ses ministres; et ceux-ci, séparant leur propre intérêt de l'intérêt de l'état, laissaient subsister des désordres auxquels ils gagnaient l'impunité pour leurs malversations. Ce prince aurait dû être chef d'une tribu nomade d'Arabes pasteurs ; ami du plaisir, sans cesse entouré de jeunes filles et d'esclaves, il mêlait aux délices du harem le goût dominant des troupeaux. Quand on ne le trouvait pas au milieu de ses femmes, on le rencontrait parmi les bergers qui remplissaient le parc de son palais; mais bientôt affaibli, épuisé par l'usage immodéré des plaisirs, il mourut à la fleur de ses ans, sans laisser d'héritiers.

An de J. C. 1223. De l'hégire, 620. 13 dylhagia.

D'un bout à l'autre de l'empire, de Tunis à Salé, de Suz à Tanger, sa mort devint le signal des discordes, des troubles, des révoltes ; en Espagne, les walis consolidèrent leur pouvoir. Abul Mélic Abdelwahid, frère de Muhamad Anasir, se crut appelé par sa naissance à recueillir l'héritage du jeune Abu Jacûb, et il parvint à se faire élire à Maroc; huit mois après, les mêmes scheiks qui l'avaient proclamé le dé-

An de J. C. 1224. De l'hégire, 621.

posèrent, et ils lui donnèrent la mort, afin de prévenir les tentatives qu'il aurait pu faire pour remonter sur le trône.

Abdalà abu Muhamad, surnommé Aladel, favorisé par un parti puissant, avait pris à Murcie le titre de roi ; mais lorsqu'il voulut, pour son propre intérêt, faire cesser le désordre qui avait été l'instrument de son élévation, il se fit autant d'ennemis qu'il se trouva de walis et d'alcaïdes accoutumés à user arbitrairement du pouvoir. Unis en secret contre lui, ils n'attendaient pour le renverser du trône qu'une occasion favorable : elle ne tarda pas à se montrer. Ferdinand III avait fait avec Alphonse un traité de paix et d'alliance ; maître de disposer de ses forces, il envahit le royaume de Valence, et y commit beaucoup de dégâts. De là, tournant vers l'occident, il se porta sur Baëza ; et Cid abu Muhamad, à qui appartenait cette ville, trop faible pour la défendre, offrit de devenir le vassal et le tributaire du roi de Castille. Cette offre fut acceptée, et Mûhamad fournit à Ferdinand quelques troupes qui l'aidèrent à prendre Martos, Andujar et d'autres places. Le roi de Murcie, effrayé par le nombre et la rapidité de ces conquêtes, craignit de soutenir une lutte qui lui sembla trop inégale. Il envoya des députés à Ferdinand pour en obtenir les mêmes condi-

tions que le wali de Baëza. Cet acte, que les circonstances pouvaient rendre nécessaire, fut taxé hautement de faiblesse et de lâcheté; Aladel fut traité de mauvais Musulman. Les walis, soutenus par le peuple, le déclarèrent déchu de la couronne; et, afin que ce ne fût point là une vaine précaution, ils gagnèrent les principaux officiers de sa garde, et le malheureux Aladel fut étranglé dans son lit, après un règne orageux d'environ trois ans et demi. Cid abu Aly, surnommé Almamûn, fils de Jacûb Almanzor et frère d'Aladel (1), fut élu à sa place; et il

An de J. C. 1227. De l'hégire, 624.

(1) Tous les événemens de cette époque sont mêlés, confondus ou horriblement défigurés dans les historiens espagnols. Ils nomment des rois maures qui n'ont pas existé, des royaumes qui n'existèrent que beaucoup plus tard; ils ne font aucune mention des successeurs d'Abu Jacûb Almostanzir en Espagne. Il faut convenir que de leur côté les Arabes offrent dans leurs relations assez de confusion et beaucoup de difficultés. M. Conde, leur traducteur, ne les éclaircit pas. Il montre ses originaux tels qu'ils sont avec tous leurs défauts; et l'on ne voit que trop que, frappé par une mort prématurée, il n'a pas eu le temps de mettre de l'ordre et de la clarté dans son travail. Ce sont toujours des élémens précieux pour l'histoire de ce temps, mais bruts et incultes. Ce n'est qu'avec une attention très-soutenue, des soins constans et beaucoup de recherches, que nous avons pu retrouver

joignit ainsi aux états de Murcie ceux de Séville, qu'il possédait depuis la mort d'Anasir. Ce prince fut également proclamé roi de Maroc.

Almâmûn ne manquait ni de talens militaires ni de prudence et de politique. Il sentit que pour avoir du repos, il devait diminuer l'autorité des scheiks almohades qui composaient les deux conseils établis par le méhédi, et partageaient avec le prince le pouvoir administratif. Il écrivit d'abord un traité contre les principes de gouvernement du législateur de Tinmâl, et il manifesta clairement le dessein de réformer la constitution. On dit qu'il tenait ces idées

---

nous-même le fil des événemens, et leur assigner la place qu'ils ont dû occuper. Il y en a dont les dates s'accordent avec celles des historiens espagnols, et l'on ne peut douter que celles-là ne doivent être suivies; cette concordance même semble prouver en faveur de l'exactitude des Arabes. Il en est d'autres dont la date est nécessairement démontrée fausse, par les dates certaines et convenues que portent les faits qui précèdent, ou qui suivent. Nous avons dû nous attacher constamment à faire disparaître ces choquans anachronismes, mais nous avons dû en même temps nous abstenir d'assigner des dates fixes. Nous nous sommes contenté de placer les faits dont la date est douteuse, suivant l'ordre naturel de la narration, entre des faits d'une date reconnue, ce qui donne au moins pour ceux-là des époques approximatives.

d'Abu Zacaria, son hagib, homme dont les vues profondes égalaient la sagesse et l'habileté; le prince et le ministre étaient persuadés que dans un gouvernement despotique il ne devait pas y avoir d'autre puissance que celle du roi, d'autre loi que sa volonté suprême. Les scheiks, que ces innovations menaçaient de la perte de leur influence et du renversement de tout leur pouvoir, s'élevèrent unanimement contre le roi Almamûn. Ils alléguèrent que son élection n'avait pas été libre; ils soutinrent que, dictée par la force, elle était nulle; ils nommèrent pour légitime successeur d'Almostanzir, Yahie ben Anasir; ils le firent solennellement reconnaître à Maroc par le peuple; ils lui donnèrent ensuite des troupes, et ils l'envoyèrent en Espagne pour chasser l'usurpateur. An de J. C. 1226. De l'hégire, 623.

Dès qu'Almamûn eut connaissance de la marche d'Yahie, il assembla des troupes, auxquelles se mêlèrent en qualité d'auxiliaires un grand nombre de Castillans, que les troubles de leur pays avait forcés à se réfugier à Séville; et il marcha sans délai à la rencontre de son compétiteur, qui déjà occupait les environs de Sidonia. Almamûn se repentit alors d'avoir trop ménagé les scheiks almohades, lorsqu'ils avaient commencé à montrer leur opposition aux réformes qu'il voulait introduire, et sa haine contre

eux s'accrut de tous les désirs de la vengeance. Après quelques escarmouches meurtrières, mais peu décisives, les deux partis en vinrent aux mains; la fortune se déclara pour Almamûn. Yahie vaincu se sauva dans les montagnes. De nouveaux dangers, qui menaçaient Almamûn, l'empêchèrent de poursuivre son ennemi dans sa retraite : les rois chrétiens attaquaient les Musulmans sur plusieurs points à la fois. Le roi de Portugal prenait la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; celui de Léon, après avoir ruiné Badajoz, faisait trembler les habitans de Séville; celui d'Aragon inquiétait les frontières de Valence; et le roi Ferdinand, pénétrant dans le cœur de l'Andalousie, ravageait les riches campagnes qu'arrose le Xénil. Il s'était emparé de Loja et d'Alhambra, non loin de Grenade, et il faisait le siége de Jaën. Almamûn accourut avec ses troupes victorieuses; et Ferdinand, dont l'armée se trouvait déjà affaiblie par une longue campagne, se retira à son approche.

An de J. C. 1227. De l'hégire, 624.

Après la défaite totale d'Yahie, le départ de Ferdinand et la retraite des autres princes chrétiens, Almamûn crut que l'Espagne, pacifiée par ses victoires, ne demandait plus sa présence; d'ailleurs il avait à cœur de punir les scheiks africains, dont la résistance l'empêchait d'exercer pleinement à Maroc les droits de la souve-

raineté absolue. Laissant donc à Séville et dans les villes principales ses plus zélés partisans, il partit pour l'Afrique avec tant de secret et de diligence, qu'il arriva subitement à Maroc, et lorsqu'on était bien loin de l'attendre. Il avait amené la cavalerie nègre et andalouse de sa garde. Dès qu'il fut arrivé, il fit conduire en sa présence tous les scheiks, membres des deux conseils. Quand ils furent devant lui, il leur reprocha aigrement leur déloyauté, et l'abus qu'ils faisaient de leur pouvoir; il parla avec force sur les suites funestes qu'aurait eues leur ambition; et, sans vouloir les écouter, il les fit décapiter sur-le-champ dans la cour même de son palais. Il prononça aussi la peine de mort contre ceux qui se trouvaient en ce moment absens de la ville; et les ordres qu'il expédia furent si ponctuellement exécutés qu'un grand nombre de têtes arrivèrent en peu de jours à Maroc. Cet exemple terrible remplit les habitans d'une si profonde crainte, qu'ils tremblaient au seul aspect d'un nègre ou d'un andalous de la garde. On dit que toutes ces têtes furent suspendues aux remparts de Maroc, et que les chaleurs étaient si fortes, que, s'étant promptement corrompues, il s'en exhalait des émanations infectes dont les habitans se plaignaient. On le rapporta au roi : « Ces têtes, répondit Almamûn,

» sont les gardiennes de ces remparts, et l'odeur » qu'elles jettent doit être agréable pour ceux » qui m'aiment et me sont fidèles; elle ne peut » nuire qu'à mes ennemis. Allez, je sais bien ce » qu'il faut pour la santé publique (1). »

Après cette sanglante exécution, Almamûn, toujours constant dans ses projets de réforme, et persuadé que le principe du mal existait dans la constitution du méhédi, déclara nulles toutes les lois qui jusqu'alors avaient régi l'empire, réduisit ou, pour mieux dire, anéantit l'autorité des conseils, dont les membres devinrent de simples assesseurs des cadis pour les affaires des particuliers, sans pouvoir intervenir dans l'administration du gouvernement; et, foulant aux pieds les préjugés vulgaires, il défendit qu'on nommât le méhédi dans les prières publiques, fit effacer son nom sur les monnaies et sur tous les monumens, et prohiba, sous les peines les plus graves, d'en faire aucune mention

---

(1) Quelques-uns attribuent cette réponse, qu'ils rapportent avec d'autres termes, à Jacûb Almanzor; mais il est constant que Jacûb n'ordonna aucune exécution de ce genre et qu'il ne fit aucune innovation dans le gouvernement. *Rien ne sent aussi bon que le cadavre d'un ennemi!...* Ces mots sont d'un tigre, d'un tyran féroce; et Jacûb ne l'était point.

dans les actes privés. Toutes ces innovations parurent bien dures aux Almohades; mais la vue des têtes des scheiks forçait les mécontens à se taire et à obéir. La fortune les vengeait en Espagne, où de toutes parts la révolte éclatait.

Il y avait dans l'Andalousie un noble scheik d'origine arabe, descendant des derniers rois de Sarragosse; il s'appelait Abu Abdalà Muhamad aben Hud. Il crut avoir trouvé le moment de venger sur les Almohades les désastres de sa famille, et de faire revivre sur sa propre tête les anciens droits de ses prédécesseurs. Il était éloquent, généreux et riche; ses discours et ses libéralités lui donnèrent de nombreux partisans, et il parvint à s'entourer d'une troupe toute composée de guerriers dévoués et courageux, qui s'engagèrent par serment à le servir jusqu'à la mort. Ils se réunirent aux environs de la ville d'Urxixa (1), dans un lieu nommé Escuriante, au milieu de rochers presque inaccessibles; et

An de J. C. 1228. De l'hégire, 625.

(1) Urxixa, ou Urjija, est une petite ville située au pied des Alpuxarres, dans une vallée qu'arrose la rivière d'Ardra, à environ dix lieues de la mer, et douze ou vingt lieues au sud-est de Grenade. Le mot d'*Escuriante*, suivant l'étymologie que donne Casiri au mot Escurial ou Escorial, indique un lieu plein de rochers, et vient de l'arabe *Escuria*, qui a la même signification.

1 ramazan. là, d'une voix unanime, ils le saluèrent du nóm de roi des Musulmans d'Espagne. Pour attirer le peuple et gagner les esprits, on publia de tous côtés qu'on ne prenait les armes que pour briser le joug des Almohades, et rendre la liberté à la nation, et que les impôts, dégagés de toute perception arbitraire, seraient réduits à une taxe modérée. On ajouta que les Almohades étaient des impies ; les imans et les alfaquis dirent que les mosquées étaient profanées, et qu'il fallait les purifier par des lustrations publiques. Tous les nobles, et Muhamad aben Hud lui-même, se montrèrent en habits de deuil, comme pour peindre celui qui couvrait l'islamisme à l'aspect de ses temples souillés. Toutes ces manœuvres réussirent, et le parti d'Aben Hud prit des accroissemens rapides, qui le mirent bientôt en état d'agir à force ouverte.

D'un autre côté, Yahie ben Anasir, qui depuis sa défaite errait dans les montagnes d'Almugnécar, commençait à se relever; et, afin de combattre Almamûn avec plus d'avantage, il forma le projet de s'allier à Muhamad aben Hud. Des symptômes de révolte se firent sentir aussi du côté de Valence ; les esprits, agités sourdement, annonçaient par leur effervescence une révolution prochaine. Enfin les princes chré-

tiens, chacun sur ses frontières, menaçaient les Almohades; et le wali de Valence, Cid abü Muhamad Abdala, s'était même vu forcé d'acheter la paix de Jacques, roi d'Aragon, moyennant un tribut annuel. Tant de revers, tant de nouveaux périls, pouvaient être suivis d'une ruine totale, et le pouvoir chancelant des Almohades allait s'écrouler et s'abattre s'il n'était soutenu par de prompts secours. Almamûn se rendit aux vœux de ses sujets d'Espagne, et il arriva à Séville avec quelques troupes.

Il commença par demander une trève au roi Ferdinand, et après l'avoir obtenue en échange des riches présens qu'il lui envoya, il se disposa à combattre les révoltés. Le wali Muhamad, allié des chrétiens, était pour Cordoue un voisin dangereux : Almamûn dirigea contre lui ses premiers coups, et, à la tête de toutes ses troupes, il alla l'assiéger dans Baëza. Les habitans voyaient avec peine la conduite de Muhamad, qui, obligé par ses traités, favorisait ouvertement les chrétiens aux dépens des Musulmans ; cette disposition fâcheuse des esprits s'aigrit encore par la crainte des maux qu'un siége entraîne ; ils conspirèrent secrètement contre lui, l'attaquèrent ensuite dans son propre palais, ouvrirent au roi les portes de leur ville, et lui présentèrent la tête de leur wali, en disant : « Voilà l'ami des chrétiens ; que

» tous ceux qui, comme lui, les aiment soient » traités de la même manière! »

Lorsqu'il eut soumis avec Baëza toute la contrée voisine, Almamûn, informé qu'Aben Hud était du côté de Tarifa, partit sans perte de temps pour le combattre, et arrêter les progrès de la révolte dans cette portion de l'Andalousie; mais ses espérances furent cruellement trompées. La bataille avait duré tout le jour, avec un acharnement pareil de part et d'autre; l'arrivée de la nuit avait seule forcé les combattans à suspendre leurs coups : mais à peine le jour fut-il revenu que la sanglante lutte recommença, et les Almohades, presque tous morts ou blessés, cédèrent enfin la victoire à leurs ennemis. Almamûn perdit dans cette journée ses meilleurs officiers; son fils Abul Hasan y fut dangereusement blessé, et il se vit lui-même obligé de repasser en Afrique, autant pour éviter les poursuites de son vainqueur que pour y réunir une seconde armée, capable de lui rendre la supériorité sur tous les rebelles. Aben Hud, à qui la victoire avait coûté fort cher, ne troubla point la retraite du roi de Maroc, mais il sut profiter de l'éclat de ce succès important pour consolider et pour étendre ses conquêtes.

An de J. C. 1229. De l'hégire, 626. 6 ramazan.

Yahie ben Anasir craignit à son tour la puissance d'Aben Hud; il lui envoya des félicitations,

et lui fit offrir son amitié, comme il en avait déjà eu l'intention; mais on consent rarement à partager l'empire. Aben Hud ne donna qu'une réponse évasive; et sans laisser pénétrer ses desseins, usant de diligence, il se porta rapidement vers Murcie, dont il se rendit maître presque en arrivant. Il avait dans cette ville des partisans adroits qui avaient su paralyser tous les moyens de défense, et qui disposèrent le peuple à recevoir sans répugnance la loi de leur libérateur. Les petits se plaignaient de la tyrannie des Almohades; les grands et les nobles, de l'orgueil de ces farouches Africains : il ne fut point difficile de leur faire voir un vengeur dans Aben Hud. Ce prince avait d'ailleurs des qualités qui commandaient l'affection, le respect et l'estime, et sa domination s'étendit sans obstacle dans tous le pays de Murcie. Dénia et Xativa se soumirent aussi volontairement; et le peuple donna à son nouveau souverain le surnom d'Almétuakil alé Alâ. Cependant Yahie, voyant qu'Aben Hud refusait son alliance, voulut essayer si le sort des armes lui serait plus favorable en Afrique, où son parti s'était augmenté de tous ceux en qui la mort violente des scheiks des deux conseils avait allumé le désir des vengeances, ou qui craignaient pour eux-mêmes la sévérité d'Almamûn. An de J. C. 1230. De l'hégire, 627.
Lorsqu'il s'avança sur Maroc, il avait une armée

nombreuse; le roi sortit à sa rencontre, et le vainquit. Yahie perdit dix mille hommes, et se sauva avec le reste dans les montagnes de la province de Fez, d'où il revint en Espagne, tristement convaincu de l'ascendant que la fortune d'Almamûn avait sur la sienne, et résolu d'arracher au moins quelques provinces à l'empire pour y régner sans rivaux. Mais ce prince était destiné à échouer dans tous ses desseins, et à voir réussir ceux des autres, pour terminer ensuite sans gloire une vie passée dans l'agitation.

L'Espagne mahométane était alors dans une situation assez semblable à celle où elle s'était trouvée au déclin de la puissance des Almoravides. De toutes parts on voyait s'élever des prétendans aux lambeaux de l'empire; les uns alléguaient des droits oubliés, d'autres ne les fondaient que sur leur épée. Dans le royaume de Valence, un scheik andalous, nommé Abu Giomaïl ben Zeyan, possesseur de vastes domaines, aspirait à la souveraineté; et, encouragé par l'exemple et les triomphes d'Aben Hud, il s'approcha de Valence avec des troupes, eut quelques engagemens avec le wali Cid abu Muhamad Abdalà, le défit dans une bataille, et le contraignit à la fuite. Ce dernier chercha un refuge à la cour du roi d'Aragon. L'ambitieux Jacques ne vit dans cet événement que l'occasion

d'une guerre, où, sous prétexte de secourir l'ancien possesseur, il emploierait la main même des Maures pour combattre l'usurpateur Ben Zëyan, et ferait ensuite servir ses propres soldats à consommer la ruine des deux partis, et assujétir leur pays à sa domination.

Ce fut à-peu-près vers ce temps (1) que, par la mort d'Alphonse IX, les états de Léon s'unirent irrévocablement au royaume de Castille. Ce prince se rendait à Compostelle en Galice, pour remercier, dit-on, saint Jacques, d'avoir visiblement combattu en sa faveur, dans un engagement qui avait eu lieu cette année, et dans lequel les Maures, fort supérieurs en nombre, l'avaient enveloppé. On avait vu dans les airs une légion d'anges, le saint à leur tête, menaçant et frappant les ennemis de leurs glaives, et les chrétiens convenaient qu'ils devaient la victoire à cette céleste milice. Le reconnaissant Alphonse avait promis au saint un pieux pèlerinage ; il mourut sur la route, avant d'avoir pu accomplir son vœu, dans un village où la maladie le surprit. Il avait légué par son testament son royaume à ses deux filles ; mais ce testament eut le sort qu'ont d'ordinaire les dernières dispositions des rois : on ne les exécute qu'autant

(1) Le 23 septembre 1230.

que l'intérêt de leurs successeurs, ou les lois de la politique ne s'y opposent point. Les deux princesses se contentèrent d'un modeste apanage, et Ferdinand hérita de son père. En appelant par leurs vœux au trône de Léon ce prince entreprenant et sage à la fois, les contemporains préparèrent pour leurs neveux un avenir de prospérité et de puissance, qu'un autre Ferdinand devait encore agrandir des dernières dépouilles des Maures. Dès ce moment l'Espagne, bien que divisée entre quatre souverains parmi lesquels néanmoins le roi de Castille et le roi d'Aragon excédaient les autres en pouvoir, put présenter aux ennemis de sa religion une masse de forces, croissante moins en raison de ses nombreux élémens que de l'unité d'action qui la dirigeait. Ferdinand avait des principes de justice qui le plaçaient au-dessus de son siècle; dans un temps où l'usurpation paraissait légitime dès qu'elle était victorieuse, il ne voulut rien devoir à cet odieux moyen d'acquérir. Son père avait pris plusieurs places au roi de Portugal, il les lui rendit sans exiger d'autre prix que la promesse d'agir de concert contre les Musulmans leurs voisins. Le roi de Portugal mit aussitôt sur pied une armée, et il prépara une invasion dans l'Algarbe, pour favoriser les projets de Ferdinand sur l'Andalousie,

tandis qu'à l'orient le roi Jacques menaçait Valence, depuis long-temps but secret de toutes ses entreprises.

Cependant Aben Hud, vainqueur d'Almamûn et maître de Murcie, travaillait à conquérir de plus vastes états. Il s'approcha de Grenade, et les Grenadins du haut de leurs murs le virent remporter des victoires. Cid abu Abdalà, frère d'Almamûn, tenta vainement de lui disputer les passages; presque toujours battu, ne pouvant même obtenir des succès sans s'affaiblir, tandis que l'armée andalouse recevait chaque jour des renforts, il se renferma dans la ville; mais les habitans, gagnés par les amis d'Aben Hud, forcèrent leur wali à se réfugier dans la forteresse de l'Alcazaba, et ils ouvrirent leurs portes à Aben Hud. Cid abu Abdalà, craignant alors d'être abandonné par ses soldats que la terreur avait abattus, s'éloigna de Grenade clandestinement; Aben Hud y fut proclamé le même jour. Aben Hud toutefois ne s'endormit pas d'une fausse sécurité, au sein même des prospérités et de la grandeur; il savait que le wali de Séville armait contre lui, il résolut de le prévenir; et comme les troupes almohades se réunissaient sous Mérida, il s'avança vers cette ville à marches forcées; il voulait prévenir leur jonction avec un corps auxiliaire de cavalerie chrétienne, mais elle

An de J. C. 1231.
De l'hégire, 628.

s'était déjà opérée dans la plaine d'Alange. Malgré le désavantage du nombre, il se présenta au combat, sans que la confiance des troupes en la fortune de leur chef se trouvât affaiblie. Le wali de Séville, complétement défait, rallia dans Mérida les débris de l'armée. Il voulait s'y dé-
An de J. C. 1232. De l'hégire, 629. fendre ; mais cette nuit même Aben Hud fut introduit dans la ville, et la soumission de Mérida fut suivie de celle de la province. Tous les Alcaïdes, tous les walis, se hâtèrent d'envoyer ou d'apporter leur hommage et leurs sermens d'obéissance. Aben Hud descendit ensuite vers Séville qui le reçut aussi dans ses murs aux acclamations générales. On dit qu'étant dans cette ville il ternit son triomphe par un acte inutile de cruauté. Abu Omar Abderahman, et son frère, connus l'un et l'autre par leur courage et leurs vertus, avaient été faits prisonniers dans Mérida ; ils furent conduits à Séville leur patrie. Aben Hud ordonna leur supplice. Le premier avait acquis une grande réputation par ses poésies. On a chanté long-temps dans l'Algarbe les romances qu'il avait composées. La clémence en cette occasion aurait gagné à Muhamad Aben Hud plus de cœurs qu'il n'en pouvait subjuguer par la crainte.

Pendant qu'il soumettait par la force des armes l'Andalousie entière, le roi Jacques, ayant l'air

de céder aux instances du wali dépossédé de Valence, Cid abu Muhamad Abdalà, faisait de grands armemens pour agir à la fois sur terre et par mer. Les Baléares fournissaient constamment un grand nombre de pirates qui infestaient les rivages de la Catalogne. Avant de se livrer à de plus importantes conquêtes, l'habile Jacques voulait assurer ses propres états contre ces incursions ennemies, et en même temps ajouter le domaine des Baléares à sa couronne. Une puissante flotte le transporta avec son armée à Majorque. Saïd ben Alhakêm, gouverneur de ces îles, opposa la plus vigoureuse résistance; mais ses efforts impuissans retardèrent la prise de la ville et ne purent l'empêcher. Après avoir combattu avec plus de courage que de bonheur, et soutenu dans la forteresse un siége de plusieurs jours, il fut réduit à capituler. Minorque 14 safer.
et Iviça ne tardèrent pas à se rendre; partout les habitans se déclarèrent vassaux du roi d'Aragon; et celui-ci, voulant honorer la valeur jusque dans les vaincus, leur laissa pour les gouverner ce même Saïd ben Alhakêm dont la longue défense augmentait pour le vainqueur lui-même l'honneur de la victoire (1).

---

(1) Les historiens espagnols varient sur la date de cette conquête. Les uns le placent à l'an 1229. D'autres

Le roi Almamûn ne put résister au chagrin que lui causa la nouvelle de tant de désastres. Il semblait n'être monté sur le trône que pour y être exposé de plus près aux coups de la fortune. Les victoires qu'il avait remportées n'avaient produit pour lui aucun résultat bien heureux, et chacune de ses défaites avait détaché des provinces de sa couronne. Il mourut près de Maroc, et avec lui tombèrent les dernières espérances des Almohades. Quoiqu'il ait eu des successeurs (1), on peut dire que leur empire finit à son règne. Fez, Maroc, Trémécen, Tunis,

---

à l'année suivante ou à une époque antérieure. Les premiers prétendent que Majorque fut conquise deux ans avant Minorque. Nous avons cru devoir suivre la chronologie des Arabes, qui indiquent jusqu'au jour où la ville se rendit.

(1) Après la mort d'Almamûn, les scheiks de Maroc se divisèrent, pour le choix d'un souverain, en deux factions principales. Les uns voulaient Yahie ben Anasir, qui était alors en Espagne occupé à faire valoir ses prétentions avec une inutile constance. Les autres, plus nombreux et plus forts, proclamèrent le fils d'Almamûn, Abu Muhamad Abdelwahid, dont le règne ne fut qu'une lutte perpétuelle de son pouvoir chancelant contre les partis; il mourut l'an 640 (1242). Son frère Abul Hasan, plus connu sous le nom de Saïd, lui succéda, et son règne fut encore plus agité. Ce fut pendant sa courte durée que parurent les Béni Zeyan, qui s'emparèrent de

tantôt réunis sous un maître, tantôt possédés par des rois ennemis l'un de l'autre, furent souvent le théâtre d'une guerre cruelle. Au bout de quelques années, les Almohades proscrits, persécutés, égorgés en Afrique, comme l'avaient été les Almoravides, furent remplacés par une dynastie nouvelle; et l'Espagne, en s'affranchissant peu-à-peu de ses chaînes, rentra en partie sous la domination des chrétiens; mais elle vit sous les monts Alpuxarres s'élever un nouveau royaume qui eut encore quelque gloire, et qui fut le dernier asile des Musulmans.

---

Trémécen, et les Béni Mérin, qui finirent par régner à Maroc. Il fut tué dans une bataille contre Jagmérasin ben Zeyan, le 29 safer 646 (1248). Omar ben abu Ibrahim monta après lui sur le trône; il continua la guerre contre les Béni Mérin avec une alternative constante de succès et de revers. Yahie ben Abdelhâc, chef de la maison rebelle de Mérin, se rendit maître de Tezza et de Fez. Pendant un voyage qu'Omar fit à Tinmâl pour visiter le tombeau du méhédi, dont la mémoire avait été rétablie par les successeurs d'Almamûn, Abulola Edris, son parent, surnommé Abu Dibûs, *celui de la massue*, parce qu'une massue était son arme ordinaire, offrit à Abu Jusef ben Abdelhâc, successeur d'Yahie, la moitié de l'empire s'il voulait lui aider à s'emparer de l'autre moitié, et cette offre fut acceptée. Omar, emprisonné par les habitans de la ville où il s'était réfugié, se sauva de sa prison, et il partit avec un esclave qui l'assassina en

Dès que la mort d'Almamûn fut connue en Espagne, son compétiteur Yahie ben Anasir fit revivre les droits que lui avait jadis conférés l'élection des scheiks de Maroc. Il échoua d'abord en Afrique, où le fils d'Almamûn lui fut préféré. Pour réussir du moins en Espagne, il fit un appel à tous ses partisans, excitant les uns par des promesses, les autres par des bienfaits, et il réunit dans les environs d'Arjona une armée nombreuse. Mais il craignit de lutter en personne contre l'heureux Aben Hud, et il donna le commandement des troupes à son neveu Muhamad abu Abdala, connu sous le

---

chemin le 2 safer 665 (1267). Abu Dibûs ne fut guère plus heureux. Aben Abdelhâc s'était servi de ce traître; il lui fit ensuite la guerre pour se dispenser de remplir envers lui ses promesses. Après trois ans de combats, Abu Dibûs perdit et l'empire et la vie dans une bataille sanglante. Presque tous les Almohades périrent dans cette terrible journée, et ceux qui survécurent au massacre allèrent au fond des déserts cacher leurs têtes menacées. Cette bataille se donna le 2 muharram 668 ou 1270. Ainsi finit la dynastie des Almohades qui avaient occupé le trône durant 152 ans arabiques, à peu près 148 ans de l'ère vulgaire.

Voyez sur les Béni Mérin la note qui les concerne, au règne de Muhamad ben Alhamar, roi de Grenade, vers l'an 670 (1272).

nom d'Aben Alhamar. C'était un jeune homme rempli de talent, de courage et d'activité, joignant aux qualités solides les plus aimables dehors; il rappelait aux Arabes et aux Andalous, ce célèbre Muhamad Almanzor qui fut l'appui du trône, l'honneur de sa nation et la terreur de ses ennemis. Le jeune Muhamad Alhamar, brûlant de se signaler, alla surprendre Jaën avec sa cavalerie, et l'attaque fut si vive et si bien dirigée que la place fut prise aussitôt qu'investie; mais son oncle Yahie reçut en cette occasion une blessure dangereuse qui le conduisit peu de temps après au tombeau. Il laissa à Muhamad le soin de le venger, en lui léguant tous ses droits. Celui-ci cacha pendant quelque temps la mort d'Yahie, et continuant la guerre, il prit les villes de Baza et de Guadix. Ces rapides succès lui valurent l'amour de l'armée; et quand il se fut ainsi assuré de son dévouement en la forçant à l'estime, il annonça que son oncle avait cessé de vivre. Aussitôt les soldats le proclamèrent roi de Jaën. Muhamad, en acceptant ce titre, se déclara l'irréconciliable ennemi d'Aben Hud.

Ainsi les possessions espagnoles des Arabes-Maures se trouvaient dépendantes de trois souverains. Giomaïl ben Zeyan régnait à Valence et à Dénia, Muhamad dans Jaën et les villes voisines; Aben Hud possédait Murcie, Grenade, Cordoue,

Séville et Mérida. Muhamad était le moins puissant, mais dans son infatigable génie il trouvait des ressources pour suppléer le peu qu'il avait de forces réelles. Dès ses premiers pas, il s'annonçait comme un ennemi dangereux et entreprenant; et l'on peut croire que l'Andalousie entière aurait passé sous ses lois, si les chrétiens, conduits par deux princes belliqueux et chéris de la victoire, n'avaient déployé une grande puissance favorisée par la fortune. Ce qui nuisait encore aux Musulmans, c'était le nombre infini de walis et d'alcaïdes, qui, ne sachant à quel parti s'attacher, se maintenaient dans leurs villes sans reconnaître aucun des prétendans, et se déclaraient indépendans et neutres pour se dispenser de leur prêter leur secours. Les habitans de ces villes, trompés par cette neutralité apparente, se livraient avec sécurité aux douceurs trompeuses d'une paix dont ils ne jouissaient pendant quelques instans que pour devenir ensuite la proie de celui qui les attaquait, parce qu'ils n'avaient pas assez de forces pour se défendre, et qu'ils ne trouvaient nulle part l'appui qu'ils avaient refusé de donner. D'autres walis, dévoués en secret au parti des Almohades, rêvant encore en faveur de leurs princes un heureux retour de fortune, ennemis de tous les partis, nourrissant dans leur cœur

le ressentiment et la haine, présentaient, au milieu des provinces, un point d'appui pour toutes les révoltes contre les nouveaux souverains, pour tous les mécontens qui n'avaient pas trouvé dans ceux qu'ils avaient servis les récompenses promises ou attendues. Ce fut dans ces circonstances si favorables que le roi Ferdinand, et Jacques son émule de gloire, entrèrent, l'un dans l'Andalousie, et l'autre sur les terres de Valence.

Les Castillans, sous la conduite d'Alvar Pérez, parvinrent sans obstacle aux environs de Cordoue; ils s'emparèrent de plusieurs forteresses, saccagèrent des villes, se chargèrent de butin et firent des milliers de captifs. Ils descendirent ensuite du côté de Séville, traversèrent le fleuve, et allèrent porter l'épouvante dans Xérez (1). Aben Hud se trouvait dans une posi-

(1) Ferréras et d'autres disent que l'événement dont il s'agit ici se passa à Xérez de Guadiana, petite bourgade à quelques lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière, sur la frontière de l'Algarbe. Les Arabes disent positivement que les chrétiens campaient sur les bords du Guadalète, et nous pensons que c'est la vérité. Pour aller à Xérez de Guadiana, les Castillans n'auraient point passé par Cordoue et Séville. Qu'auraient-ils d'ailleurs été faire sur la frontière du Portugal?

tion embarrassante. Muhamad Alhamar d'un côté, les chrétiens de l'autre, mettaient également ses états en péril. Il leva de nouvelles troupes; et comme le danger était plus pressant du côté de Séville, il pourvut autant qu'il le put à la sûreté de Grenade, et il marcha contre les chrétiens avec une armée trois fois plus nombreuse que celle qu'il allait combattre. Il trouva les Castillans campés sur les rives du Guadalète; leurs tentes s'élevaient dans ces mêmes lieux où les Goths leurs ancêtres avaient succombé sous les efforts des Arabes. Les Musulmans, se confiant en leur nombre, croyaient aller à un triomphe assuré; Aben Hud y comptait lui-même, et pour que les chrétiens ne pussent point lui échapper, il les enveloppa de toutes parts avec sa cavalerie. Alvar Pérez ne perdit point courage, et formant sa troupe en un seul bataillon, « Castillans, s'écria-t-il, souvenez-» vous de vos pères massacrés en ce lieu; leurs om-» bres vous environnent et vous demandent ven-» geance. » Empruntant ensuite à Taric les paroles qu'il avait adressées à ses soldats, effrayés à l'aspect de l'armée de Rodrigue, il ajouta : « La mer » est derrière vous, l'ennemi est devant : invo-» quons le Dieu des armées, et s'il faut mourir, ne » mourons pas sans gloire. » La troupe répondit par des cris de guerre aux discours de son géné-

ral. Alors celui-ci voyant que les Maures s'avançaient, et qu'il ne pouvait suffire à la garde des prisonniers et à sa propre défense, sacrifiant à l'intérêt pressant de sa sûreté personnelle tout sentiment d'humanité et de compassion, il donna l'ordre (1) de les égorger. Ces malheureux, dévoués à la mort, remplirent les airs de cris aigus de douleur et de rage. Les Maures les entendirent et pressèrent leur marche, mais quand ils arrivèrent, le sang des captifs allait déjà, par torrens, grossir les eaux du Guadalète. Ils fondirent sur les chrétiens, comme des tigres furieux, altérés de leur proie, et les chrétiens ne furent pas ébranlés. Alvar s'était mis à leur tête avec ses plus braves guerriers; il presse, il enfonce l'infanterie maure. Les cavaliers andalous veulent la soutenir, et ils ne font qu'augmenter le désordre. Les Castillans poursuivent leur marche sans rompre leurs rangs,

(1) Les Arabes avaient donné les premiers l'exemple de cette précaution cruelle sur les bords du Duero. On voudrait toutefois ne point trouver un pareil trait dans un général de Ferdinand III, de ce roi que Rome a canonisé. Mais le fait paraît certain; les Arabes s'en plaignent comme d'une barbarie atroce, oubliant qu'ils ont le même reproche à se faire, et les historiens espagnols en conviennent presque tous.

ils arrivent à un bois d'oliviers où la cavalerie
An de J. C. 1233. ennemie ne peut les atteindre ; ils parviennent
De l'hégire, 630. enfin à se sauver. Ils laissent beaucoup de morts sur le champ de bataille, mais ils ont fait périr un plus grand nombre de Musulmans. Ceux-ci s'arrêtèrent à Xérez et à Sidonia, les chrétiens reprirent le chemin de Tolède.

Du côté de Valence, on ne se battait pas avec moins d'acharnement ; et pendant que le roi Jacques s'emparait de Bénisola, de Castellon et de Bugnol, que pénétrant plus avant il entrait dans Almanza, dans Morella et dans Burriana,
An de J. C. 1234. Giomaïl ben Zeyan, trompant sa vigilance,
De l'hégire, 631. allait dévaster Amposta et Tortosa. La mort du roi de Navarre, que Jacques venait d'apprendre, avait causé quelque hésitation dans ses opérations, en le jetant momentanément lui-même dans l'incertitude. Sanche l'avait adopté pour son fils, et à ce titre il pouvait justement prétendre à cette couronne. Thibault, comte de Champagne, y avait aussi des droits du chef maternel. Le roi d'Aragon, tout entier au dessein de s'emparer de Valence, craignit d'y trouver des obstacles, s'il lui fallait disputer par les armes l'héritage de Sanche ; il céda tous ses droits à Thibault, et il s'en fit un allié. Aussitôt, réunissant d'autres troupes à celles qui composaient déjà son armée, il rentra dans les terres

des Maures, déterminé à ne déposer l'épée qu'après avoir renversé le trône d'Aben Zeyan.

Muhamad Alhamar profitait habilement, pour augmenter ses domaines, de l'occupation que les chrétiens donnaient à ses deux ennemis, et il se rendit maître de Loxa, d'Alhama, et de toute la chaîne des Alpuxàrres, sans qu'Aben Hud l'en pût empêcher : il défendait alors sa frontière occidentale contre le roi de Portugal, qui, avec le secours d'un corps de croisés, prenait sous ses yeux Alange et Médellin. D'un autre côté, Ferdinand venait de rouvrir la campagne par la prise de Montiel et de quelques places moins importantes; il fit ensuite en personne le siége d'Ubéda. Aben Hud avait fait de nouveaux efforts pour lever des troupes, il les avait rassemblées sous les murs d'Ecija. Diviser cette armée pour résister à la fois aux Portugais, au roi de Castille et à Muhamad Alhamar, c'était s'exposer à n'opposer partout qu'une défense impuissante, et hâter sa ruine par la destruction partielle de ses forces; il fallait donc choisir un de ces ennemis, l'attaquer et le vaincre, diriger ensuite contre les autres l'armée victorieuse. Aben Hud se détermina à voler d'abord au secours d'Ubéda, et à marcher de là contre Aben Alhamar; mais au moment du départ, il reçut la nouvelle qu'Ubéda aux abois venait de capituler,

An de J. C. 1235 De l'hégire, 632. et que le wali était sorti de la ville avec les restes exténués de sa garnison. Cet événement semblait lui rendre la liberté d'aller vers Grenade, que Muhamad menaçait : un incident imprévu vint augmenter son irrésolution et son embarras.

Le nouveau gouverneur d'Ubéda avait été informé que la garnison de Cordoue était peu nombreuse ; aussi brave qu'habile, il forme sur-le-champ le dessein de s'emparer de cette ville par un coup de main. Il communique son plan au gouverneur d'Andujar ; celui-ci, non moins courageux, veut partager les dangers et la gloire de l'entreprise. Suivis d'une petite troupe qu'ils ont choisie parmi les plus vaillans, ils partent à l'entrée de la nuit ; le froid, le mauvais temps, l'obscurité les favorisent ; ils arrivent au pied des remparts, les échelles se placent du côté de l'orient, ils montent les premiers ; ils répondent en arabe aux cris des sentinelles ; soudain ils s'élancent, ils les égorgent, s'emparent d'une tour, et s'y retranchent. Ferdinand avait été averti par des exprès, qu'en partant ils lui avaient envoyés ; il s'avance en toute hâte avec les troupes qu'il a pu rassembler, et des ordres sont expédiés pour que d'autres troupes se rendent au camp de Cordoue. Les Maures abandonnent les faubourgs pour s'enfermer dans la ville, qui a elle-même une forte enceinte, et ils adressent des

messagers à Aben Hud. Ce prince assemble aussitôt ses walis et ses généraux ; les uns sont d'avis de marcher sans délai contre les chrétiens ; d'autres, plus circonspects, ne peuvent croire que les auteurs de ce hardi projet ne soient pas soutenus par une forte armée ; partout ils voient des piéges, des embuscades ; ils veulent connaître la force, la position des ennemis.

Il y avait parmi les Maures un chrétien nommé Suar, que quelque motif particulier de mécontentement avait porté à quitter la Castille ; on le charge d'aller reconnaître les environs de Cordoue. Pendant que le temps se perd chez les Maures en vaines délibérations, le roi de Castille a reçu de nombreux renforts. Une partie de ses troupes est dans les faubourgs de Cordoue, avec l'autre il campe sur le pont d'Alcoléa, d'où il domine les deux rives du Guadalquivir. Suar, de retour auprès d'Aben Hud, rapporte ce qu'il a vu, exagère peut-être, et fait croître l'inquiétude dans l'âme du prince. Le même jour, arrive un messager de Giomaïl ben Zeyan ; celui-ci écrit que le roi d'Aragon est dans la plaine de Valence, et qu'il s'approche de la capitale ; il offre à Aben Hud de devenir son vassal, et de lui faire hommage de tous ses états s'il lui aide à repousser les chrétiens. Aben Hud craignant d'une part de ne pouvoir secourir Cordoue, se

flattant de l'autre de l'espoir de régner à Valence, s'arrête au parti le plus funeste pour ses sujets et pour lui; et poussé par sa destinée, il abandonne Cordoue pour aller au secours de Giomaïl ben Zeyan. Peut-être croyait-il que Cordoue pourrait soutenir un long siége, et qu'il aurait le temps de revenir pour le faire lever.

Quand les Cordouans surent qu'Aben Hud s'était éloigné, et que d'un autre côté ils virent que le nombre des assiégeans, loin de diminuer, augmentait sans cesse, ils commencèrent à perdre courage. Jusque-là, l'espoir d'être secourus avait suffi pour les soutenir, et ils s'étaient défendus avec une constance digne d'éloges. Chaque maison était devenue une forteresse; chaque rue, chaque place, un champ de bataille; mais, sans secours extérieurs, la défense devenait pour eux inutile; car, si la force ne pouvait les réduire, la faim devait bientôt les livrer aux Castillans. Ils tâchèrent donc d'obtenir, en offrant de capituler, des conditions avantageuses. Les chrétiens, qui savaient à quelle extrémité ils se trouvaient réduits, ne voulurent leur accorder que la vie, avec la faculté de sortir de Cordoue s'ils voulaient s'en aller. Ces conditions étaient dures : la nécessité força les malheureux habitans à y souscrire. Avec moins de rigueur, Ferdinand eût peut-être conquis l'Andalousie entière; mais

quand on ne laisse à son ennemi qu'une triste existence, dont on a séparé les moyens de la soutenir, on le réduit au désespoir. Au moment où Ferdinand entra dans la ville, la plupart de ses habitans en sortaient; l'aspect de tant d'infortunés plongés dans la misère, inondés de larmes et couverts de deuil, la solitude qu'ils laissèrent dans cette cité jadis si populeuse et si florissante, leurs gémissemens, leurs cris de douleur qui arrivaient jusqu'à lui, durent bien gâter les douceurs de son triomphe. Les Cordouans se retirèrent les uns à Séville, les autres à Grenade et à Malaga; d'autres villes encore leur offrirent un asile. An de J. C. 1236. De l'hégire. 633. 23 xawal.

La chute de Cordoue fut pour les Andalous une source éternelle de cuisans regrets; ils n'oubliaient pas qu'elle avait été le siége d'un grand empire; à ses tours, à ses remparts, à ses édifices s'attachaient de profonds et touchans souvenirs. Il leur sembla que l'islamisme venait de perdre son plus ferme appui; cette grande mosquée, objet de leur vénération depuis quatre siècles, profanée à leurs yeux par l'usage auquel les chrétiens l'employèrent, par ces croix qui s'élevaient sur les minarets, n'était plus maintenant qu'un vaste monument de ruine, un signe permanent d'infortune. On dit que les cloches de Compostelle, que l'hagib Almanzor

avait fait apporter par les esclaves chrétiens, se trouvaient encore dans la cour de la mosquée, et que Ferdinand employa les esclaves musulmans à les rapporter à Compostelle. Plusieurs villes voisines tombèrent avec Cordoue et se soumirent au vainqueur. Baëza, Estépa, Ecija et Almodovar furent de ce nombre, et obtinrent même des conditions avantageuses.

Aben Hud était en ce moment à Almérie, où il voulait s'embarquer avec son armée pour aller à Valence, que les Aragonnais assiégeaient. Le retour des messagers valenciens avait d'abord enflé le courage d'Aben Zeyan par la nouvelle qu'ils avaient apportée de la marche prochaine d'Aben Hud, et il était allé faire le siége du fort d'Albarracin. Mais la garnison avait fait une sortie si vive, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, et d'ailleurs averti de l'arrivée du roi d'Aragon, il s'était hâté de revenir sur ses pas. Déjà l'armée d'Aragon avait poussé des partis jusque sous les remparts de la ville; déjà on préparait les machines qui devaient les abattre; pour être utile à son allié, il fallait qu'Aben Hud pressât sa marche; il n'avait point prévu que la trahison d'un de ses serviteurs l'arrêterait sur la route. L'alcaïde d'Almérie, Abderahman, l'avait logé dans son propre palais; il lui avait prodigué toutes les marques d'affection et de zèle. A la

suite d'un banquet, auquel avaient assisté les principaux officiers d'Aben Hud et le prince lui-même, Abderahman le fit étrangler pendant la nuit par des esclaves. La vérité ne fut point soupçonnée ; on publia qu'il était mort d'apoplexie, et ses troupes le crurent. Ainsi périt le dernier descendant des souverains de Sarragosse. Il avait déployé de grands talens, mais il avait eu constamment en présence des ennemis aussi forts que courageux et actifs ; il avait dû surtout lutter au dedans contre l'esprit d'insubordination qui s'était saisi des Andalous. Aussi vécut-il presque toujours dans l'agitation et les dangers, entre les chances inquiétantes de la mauvaise fortune, et les chances peu solides des succès obtenus par les armes ; et l'on peut dire que dans le temps même où, vainqueur d'Almamûn, il semblait avoir le plus de puissance, il n'eut pas un seul jour de repos et de bonheur. Aly ben Jusef, son frère, fut proclamé à Murcie ; mais au bout de quatre ou cinq mois, le peuple soulevé contre lui l'attaqua dans son palais, au milieu de sa garde qui ne put le défendre, et sa vie même ne fut point respectée. Un autre frère d'Aben Hud, nommé Muhamad abu Abdila, fut obligé de fuir pour sauver sa tête également proscrite.

Cependant l'alcaïde d'Almérie ne voulait point

que son forfait demeurât inutile. Partisan secret de Muhamad Alhamar, il porta les habitans à le choisir pour leur souverain, tandis que les amis que ce prince avait à Grenade, excitant à propos l'enthousiasme et les passions de la populace, gagnant les affections par des largesses et les ambitions par des offres brillantes, entraînant les uns par leur influence, montrant aux autres l'espérance du bonheur public, parvinrent à lui ouvrir sans violence les portes de cette ville fameuse que la nature a douée du sol le plus riche, du ciel le plus pur, du climat le plus doux, et que la fortune avait destinée à hériter de tous les débris des trônes d'Espagne pour en former un nouvel empire, qui ne devait s'anéantir à son tour qu'après avoir jeté pendant deux siècles le plus vif éclat. Muhamad entra dans Grenade aux acclamations générales, et il se montra digne du choix de la nation par le zèle qu'il ne cessa de montrer pour sa prospérité.

An de J. C. 1238. De l'hégire, 635. Ramasan.

Muhamad établit sa résidence dans Grenade; il fit de cette ville la capitale de ses états, qui s'étendaient tout le long de la côte, depuis Algéciras jusqu'au dessus d'Almérie, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Loxa, Jaën et Huescar. Si les Musulmans, instruits par l'expérience du passé, avaient cherché à prévenir leur ruine; si

bien convaincus que leur force dépendait de leur union, ils s'étaient ralliés au tour d'un centre commun; et s'ils avaient voulu dans leur chef de la bravoure, de la prudence et du génie, ils auraient tous imité les habitans de Grenade, et déféré à Muhamad Alhamar la puissance suprême. Possesseurs de l'Algarbe et des rivages de la mer jusque au-delà de Valence, maîtres de Mérida, de Badajoz et des fertiles vallées qu'arrose le Guadalquivir, ils auraient formé encore un état riche et puissant que les rois de Castille auraient respecté. Mais si quelque voix parmi eux se faisait entendre en faveur de l'intérêt général, elle était aussitôt étouffée par les clameurs intéressées de vingt scheiks ambitieux, qui, croyant avoir tous les mêmes droits au pouvoir, étaient peu disposés à faire pour d'autres les sacrifices qu'ils avaient la prétention d'exiger pour eux-mêmes; de sorte que chacun ne songeait qu'à se faire un parti, pour s'élever par lui à la domination : de là, tant de petits états souverains, tant de villes qui demandaient l'indépendance, tant d'intérêts divers ou opposés entre les Arabes, les Bérébères et les Maures; de là, l'affaiblissement progressif qui devait enfin amener la dissolution totale. Giomaïl ben Zeyan possédait encore Valence; mais son pouvoir ne s'étendait guère au-delà des murs de la ville.

Murcie, Alicante, Orihuéla, Alhama, Lorca, Chinchilla avaient des walis qui ne lui obéissaient point. Les uns se prétendaient successeurs d'Aben Hud, les autres tenaient pour les Almohades : tous entre eux étaient ennemis. Séville et Carmone étaient rentrées depuis la mort d'Aben Hud sous la puissance des enfans de Jacûb Almanzor; Cid abu Abdalà occupait la première de ces villes; Abul Hasan, son neveu, gouvernait la seconde. Xérez avait aussi un wali almohade, duquel dépendaient les villes de l'Algarbe qui n'avaient pas encore subi le joug des Portugais. Il prenait le titre fastueux de roi et voulait bien se dire allié du wali de Séville, mais non se soumettre à porter le nom de vassal. Telle était la situation des Arabes Maures, lorsqu'après la ruine de l'ancien royaume de Cordoue et l'extinction des dynasties africaines, Aben Alhamar s'établit dans Grenade.

Rien de ce que la violence a créé ne peut durer : telles sont du moins les leçons de l'expérience; car la violence use tous les ressorts, et quand les ressorts se brisent, le mouvement cesse; mais le pouvoir qui repose sur l'affection des peuples résiste au temps, parce qu'il se consolide par sa propre durée. C'était le choix libre des Musulmans qui avait mis le sceptre dans les mains d'Aben Alhamar; ils le chargeaient de les

conduire et de veiller sur eux, mais ils contractaient l'obligation de lui obéir et de le défendre ; et, par cet engagement réciproque qui liait le monarque aux sujets et les sujets au monarque, le nouveau royaume de Grenade, entrant dès son berceau dans les routes de la prospérité, s'élevait tout d'un coup à un degré de force et de grandeur, d'où les chrétiens, avec leur puissance ennemie, ne pouvaient le faire descendre.

L'éducation et les habitudes avaient fait un guerrier du roi Muhamad ; mais, tout en lui donnant le courage sans lequel l'éducation ne peut rien, la nature lui avait accordé les qualités d'un grand prince, et parmi elles la prévoyance. Il connaissait les Andalous et leur humeur ombrageuse, inquiète, turbulente; ils se seraient révoltés contre le pouvoir établi par eux-mêmes, si ce pouvoir s'était fait trop sentir ou s'était trop montré. Muhamad eut l'art de les attacher à son gouvernement par leur propre intérêt, et de diriger leurs volontés et leurs forces vers un but commun par des institutions sages et mesurées, qui les obligeaient, sans que la main du prince parût, et leur laissaient croire, en les faisant agir, qu'ils n'étaient que conduits, lorsqu'ils étaient poussés par une force dominante.

Muhamad s'attendait à des guerres opiniâtres; son premier soin fut de réparer les forts de ses

frontières et les tours de Grenade; ensuite il forma des garnisons pour les défendre. Par une disposition générale et commune à tous les états musulmans, chaque citoyen était soldat, et, dans toutes les villes, les habitans étaient défenseurs nés de leurs remparts; il y mit des troupes réglées, dont il créa plusieurs corps. Il n'ignorait pas qu'une armée que le souverain paie est l'armée du souverain plus que celle de son pays; que le devoir lui tient lieu de zèle patriotique, et qu'elle met une sorte de gloire dans la fidélité et le dévouement, comme le citoyen dans les services rendus à la patrie; il n'ignorait pas que celui qui dans un état dispose des armes et de la force est seul maître dans cet état, et il avait besoin de force pour contenir les mécontens, et les contraindre même à l'obéissance. Outre sa garde, qui se composait d'Andalous et d'Africains; il eut des troupes qu'il solda; et en les plaçant dans les villes, sous prétexte de diminuer pour les habitans les fatigues ou les dangers du service, il y assurait sa domination. Pour entretenir ces troupes sans aggraver les charges de l'état, il distribua à chaque soldat des terres, dont le produit suffisait à son entretien, celui de sa famille et de son cheval. Ces terres étaient toujours sur la frontière, et se prenaient sur les pays conquis, ce qui présentait le

triple avantage d'attacher les soldats à la patrie par le droit de propriété, de leur donner ce droit sans nuire à des possessions antérieures, et de rendre plus difficile l'entrée du pays par le soin que les soldats devaient prendre d'éloigner un ennemi, dont les premiers ravages s'exerçaient dans leurs champs.

Tout annonçait que les précautions du roi Muhamad contre les ennemis du dehors ne seraient point superflues. Il était facile de voir que le roi d'Aragon voulait s'établir dans Valence; que celui de Castille, maître de Cordoue, aspirait à le devenir de Séville et de Jaën; que l'un et l'autre tourneraient ensuite contre Grenade tout l'effort de leurs armes, et qu'ils voudraient s'emparer de ses riches provinces. En effet, le roi Jacques avait rassemblé une puissante armée dans les environs d'Albarracin : on dit qu'elle était de quatre-vingt mille hommes. Vainement Giomaïl avait voulu défendre les approches de la ville : après d'inutiles escarmouches, sa cavalerie avait dû se retirer devant des forces supérieures. Alménara et quelques places voisines s'étaient rendues sous la condition que les habitans conserveraient leurs biens et leurs mosquées, et Jacques y avait consenti; Valence opposa plus de résistance.

Cette ville était investie par mer et par terre ; 17 ramasan.

mais Giomaïl, qui combattait pour sa couronne et sa liberté, ne laissait aucun point sans défense. Dès les premiers jours, il avait envoyé demander des secours à Murcie, à Grenade, en Afrique, et il soutenait en attendant le courage des Valenciens par l'espérance d'en recevoir promptement. Mais le petit état de Murcie était dans ce moment déchiré par les factions; chacun se disputait la souveraineté, et nul ne songeait au bien général. Quant au roi de Grenade, menacé sur ses propres frontières par les troupes de Ferdinand, et ayant sous les yeux l'exemple triste et récent d'Aben Hud, il voulait se défendre chez lui avant d'aller défendre les autres. Les seuls qui armèrent en faveur de Valence, furent les Béni Zeyan de Fez; ils envoyèrent quelques vaisseaux à Giomaïl, qui était leur parent; mais ces vaisseaux contrariés par les vents, ou craignant d'aborder sur un rivage qu'ils voyaient défendu par des troupes nombreuses, se contentèrent de rester à la vue de Valence; et, sur le bruit de l'arrivée d'une flotte catalane, ils s'en retournèrent sans avoir pu ou osé rien tenter.

Quand les Valenciens se virent ainsi privés de leur dernière ressource, ils sentirent plus que jamais les incommodités d'un long siége, et ne pouvant plus supporter les misères auxquelles il les condamnait, ils forcèrent Aben Zeyan à de-

mander une capitulation. Les conditions que Jacques accorda furent moins dures qu'on ne le craignait, et qu'il n'avait le droit de les imposer; non-seulement il promit aux habitans sûreté pour leurs biens et pour leurs personnes, mais il permit même à ceux qui voudraient abandonner Valence, d'emmener leurs familles et leurs esclaves, et d'emporter leurs richesses; il s'engagea à protéger ceux qui resteraient, moyennant le paiement des impôts, tels que ses autres sujets les payaient, et à leur laisser le libre exercice de leur religion. Une trêve de plusieurs années avec Giomaïl ben Zeyan fut encore une des conditions du traité. Les portes de Valence s'ouvrirent aussitôt pour laisser entrer les Aragonnais, mais dans l'espace de cinq jours cinquante mille Musulmans en sortirent, et traversant le Xucar, ils se retirèrent vers le midi. 17 safer.

Tandis que Jacques triomphait de Valence, Muhamad Alhamar tâchait de pourvoir à la sûreté de son royaume, en fortifiant les points accessibles de sa frontière, en exerçant ses troupes, ou en augmentant leur nombre. Le mariage de Ferdinand avec la petite-fille de Louis VII, roi de France, avait interrompu le cours des hostilités, et une année entière s'était passée dans les jeux et les fêtes à la cour du roi

à la force. C'est, dit-on, le dernier argument des rois; cela devrait être, mais trop souvent la force est le premier et le seul qu'ils emploient. Il alla donc en personne investir Xatîva, qui, manquant de provisions, ne tarda pas à capituler. Le wali obtint néanmoins des conditions honorables, et Jacques, qui estimait la valeur dans les autres parcequ'il en avait lui-même beaucoup, laissa la ville au wali à titre de fief.

An de J. C. 1241. De l'hégire, 639.

Le roi Ferdinand méditait de son côté une conquête non moins importante. Il savait que l'état de Murcie était en proie aux divisions intestines; que chaque wali, chaque alcaïde, aspirant au pouvoir depuis la mort d'Aben Hud, refusaient de reconnaître aucune autorité supérieure, même dans le wali de Murcie; que cette divergence d'opinions et d'intérêts produisait une grande faiblesse, toute favorable à des projets de conquête, parce que la force de résistance s'était anéantie par l'extrême division. Ferdinand envoya une armée sous la conduite de son fils Alphonse, et ce qu'il avait prévu arriva. Ces walis, chacun de leur côté, ne songeaient qu'à faire leur condition meilleure; et aucun d'eux n'ayant, par lui-même, les moyens de résister, ils envoyèrent des ambassadeurs à Alphonse pour lui offrir soumission pleine et entière. Le prince accueillit très-bien

ces diverses députations, et dans peu de jours tout le pays de Murcie se déclara tributaire du roi de Castille, aux conditions réciproquement convenues. Le seul wali de Lorca, Aziz ben Abdelmélic, refusa d'y souscrire; il possédait Mula et Carthagène, et il se montra disposé à défendre ses droits par les armes. La conduite d'Aziz n'empêcha pas le traité de se conclure; il fut signé à Alcaraz par Alphonse et par les autres walis.

Le prince fit ensuite son entrée à Murcie comme un souverain qui prend sans obstacle la paisible possession de ses domaines, et sa présence dans cette ville donna lieu à beaucoup de fêtes. La modération que fit voir dans cette occasion l'infant de Castille, les bons traitemens qu'il fit à tous les Musulmans, l'ordre qu'il sut maintenir dans son armée, valurent plus pour lui qu'une victoire; et beaucoup de villes, qui avaient d'abord témoigné la plus forte répugnance pour un joug étranger, ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Murcie. Alphonse avait jusque-là vaincu par la seule terreur qu'avait inspirée la marche de son armée; il voulut, avant de quitter ce pays, montrer qu'il savait faire usage de ses armes. Il assiégea la forteresse de Mula, que défendaient de hautes murailles et une garnison considérable; il y entra de vive force; ensuite il ravagea

les environs de Lorca et de Carthagène, après quoi (1) il reprit le chemin de la Castille.

Les Portugais n'étaient pas restés spectateurs inactifs de la lutte engagée entre les chrétiens et les Maures, et ils avaient envahi une partie de l'Algarbe; mais pour eux les revers se mêlèrent avec les succès, et la campagne n'eut guère d'autre résultat que la dévastation des cantons qui avaient servi de théâtre à la guerre. Ils furent plus heureux l'année suivante. Après un combat opiniâtre qui eut lieu près de Silves, les Maures, contraints de plier, voulurent se retirer dans la place; et les Portugais les poursuivirent de si près qu'ils y entrèrent avec eux. Les habitans épouvantés se hâtèrent de se soumettre pour éviter le pillage.

An de J. C. 1242 De l'hégire, 640. Cependant Giomaïl ben Zeyan ne pouvait s'accoutumer à la vie privée, ni se consoler de l'abaissement où l'avait réduit la perte d'une couronne. Il voulut tenter si du côté de Murcie la fortune lui serait moins contraire. Le wali de Lorca était encore indépendant, mais il avait perdu une partie de ses troupes au siége de Mula,

(1) Quelques historiens espagnols placent deux ans plus tard l'occupation de Murcie par les Castillans. Suivant les historiens arabes, il paraît positif que cet événement s'est passé de 1241 à 1242.

et il ne devait rien attendre pour sa défense des walis qui venaient de se soumettre aux chrétiens. Comptant sur une victoire facile, Giomaïl réunit tous les débris de son armée, tous ceux que la haine du nom chrétien avait fait sortir de Valence, tous ceux que l'affection attachait encore à son parti, et leur faisant partager ses espérances, il s'avança du côté de Lorca. Aziz ben Abdelmélic marcha à sa rencontre pour le combattre, mais l'événement trahit son attente; il perdit la vie avec la bataille. Lorca et Carthagène tombèrent au pouvoir de Giomaïl. Pendant ce temps le roi 26 ramasan.
Jacques, mécontent du wali qu'il avait laissé à Xativa, assiégea cette place; mais, après un siége assez long, ne pouvant s'en rendre maître, il ajourna sa vengeance, et il conduisit son armée vers Dénia, qui s'était aussi révoltée. Cette ville fit pendant plusieurs mois une défense opiniâtre, jusqu'à ce que, tous ses remparts se trouvant démantelés par l'effet des machines des assiégeans, elle demanda à capituler.

Les Castillans reparurent bientôt au pays de An de J. C. 1243.
Murcie, pour achever la conquête qu'ils avaient De l'hégire, 641.
laissée imparfaite l'année précédente. Lorca et Dylhagia.
Carthagène furent assiégées et prises, et le malheureux Giomaïl fut encore dépouillé de ses nouveaux états. Convaincu par ce dernier revers qu'il devait s'exiler de la scène du monde, il

alla cacher ses disgrâces dans quelque paisible retraite, où il vécut plus heureux peut-être qu'au milieu des grandeurs dont la possession lui avait tant coûté. Le prince Alphonse tourna ensuite ses pas vers les terres du roi de Grenade. Celui-ci accourut, et il força les Castillans à la retraite. Pour venger l'honneur de ses armes, Ferdinand fit des préparatifs immenses; Muhamad de son côté ne négligea aucun moyen de défense. Il avait abondamment pourvu aux besoins de toutes les places frontières qui d'un instant à l'autre pouvaient être assiégées; il lui fut toutefois impossible de faire entrer dans Jaën le convoi qui lui était destiné, ce qui plus tard entraîna la perte de cette place importante. Quinze cents mulets chargés de munitions étaient sortis de Grenade sous l'escorte de cinq cents cavaliers. Les chrétiens en furent instruits, et de nombreux détachemens se mirent de toutes parts en route pour surprendre et enlever ce convoi. Placés en embuscade sur les lieux qu'il devait parcourir, ils attendaient qu'ils passât, mais le commandant de l'escorte se faisait précéder par des éclaireurs qui découvrirent de loin les chrétiens. Le commandant fit reculer le convoi pour l'empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi, et il le ramena à Grenade, contre le gré de quelques officiers de l'escorte qui, avec plus de bra-

An de J. C. 1244. De l'hégire, 642.

voure que de prudence, auraient voulu poursuivre leur chemin, et risquer les chances périlleuses d'un combat. Aben Alhamar approuva la conduite sage du commandant, il donna des éloges à la bravoure des autres, et prévoyant que les hostilités allaient commencer, il donna ordre aux soldats de rejoindre les drapeaux sans délai.

Ainsi que Muhamad l'avait craint, les Castillans investirent la ville de Jaën. Elle avait pour gouverneur Abu Omar ben Muza, de Cordoue, général de cavalerie. Il n'avait pas moins de talens que de courage, et Ferdinand dut s'attendre à une défense vigoureuse; mais il était plein du désir de prendre cette ville, et les assiégés, se voyant entourés d'une armée formidable, conservèrent peu d'espérance de salut. Pendant que le siége se faisait, de forts détachemens parcouraient la campagne portant avec eux le fer et la flamme, dévastant les jardins, arrachant les oliviers et les vignes, renversant ou brûlant les villages. La ville d'Illora fut ruinée de fond en comble; ses habitans furent en partie massacrés, le reste fut jeté dans les fers. Les tours qui protégeaient Alcala la Réal (1) ne purent arrêter

(1) Les Maures appelaient cette ville Alcala de Aben Zaïde.

ce torrent destructeur ; les tours s'écroulèrent, et la ville éprouva le sort d'Illora. Aben Alhamar n'avait que des soldats de nouvelle levée ; ses troupes réglées se trouvaient disséminées dans plusieurs places qui toutes à la fois étaient menacées ; les Castillans au contraire étaient aguerris et nombreux. Malgré le double désavantage de l'infériorité du nombre et du défaut de discipline, Muḥamad tenta d'arrêter les Castillans dans leur marche ; il les atteignit à douze lieues environ d'Alcala. Ses efforts, son habileté, sa valeur, soutinrent pendant long-temps le courage de ses soldats, et la bataille fut meurtrière et funeste aux deux partis ; mais à la fin les Andalous, vaincus, cherchèrent leur salut dans la fuite, et ils entraînèrent le petit nombre de soldats courageux qui combattaient dans leurs rangs. Les Castillans demeurèrent maîtres du champ de bataille et y plantèrent leurs tentes.

An de J. C. 1245. De l'hégire, 643.

Après cette victoire le roi Ferdinand s'en retourna à Cordoue, mais il laissa l'ordre à ses généraux de pousser avec la plus grande vigueur le siége de Jaën. Aussi, ni les rigueurs de l'hiver qui s'avançait, ni les fortes pluies qui survinrent, ne purent contraindre les chrétiens à l'abandonner. Ferdinand lui-même revint dans son camp dès que la saison et sa santé le lui permirent, et il déclara qu'il ne s'éloignerait de Jaën

qu'après qu'il s'en serait rendu maître. Aben Alhamar redoutait la puissance du roi de Castille; il n'avait pu faire entrer dans Jaën le moindre secours, et craignant que la prise inévitable de cette ville ne fût immédiatement suivie du siége de Grenade, il prit tout à coup une résolution assez extraordinaire. Sans avoir fait prévenir Ferdinand, il s'avança seul vers le camp chrétien, se fit conduire auprès du roi, et quand il fut devant lui, se donnant à connaître, il lui offrit de devenir son vassal, et il lui baisa la main comme une marque de soumission et d'obéissance.

Ferdinand ne se laissa pas surpasser en générosité ; il reçut Aben Alhamar dans ses bras, le remercia de la confiance qu'il lui avoit montrée en se remettant en ses mains; et le nommant son ami et son allié, il se contenta de recevoir son hommage et lui promit de le maintenir dans la possession de tous ses domaines, à l'exception de Jaën, dont la possession par les Castillans servirait de garantie au traité. Il fut convenu de plus que le roi de Grenade paierait tous les ans une somme à titre de redevance, qu'il fournirait en outre un certain nombre de cavaliers lorsque le roi de Castille serait en guerre, et qu'il se rendrait en personne aux assemblées d'états ou cortès, comme y étaient obligés tous les autres

vassaux ou tributaires du royaume. Après la signature de ce traité, Aben Alhamar prit congé de Ferdinand, qui l'avait comblé d'honneurs et de marques d'amitié, et il emmena Omar ben Muza, auquel il donna le commandement général de la cavalerie.

Peu de mois s'étaient écoulés depuis son retour à Grenade, quand il reçut de Ferdinand un message par lequel ce prince lui annonçait l'intention de faire la conquête de Séville, et l'invitait à se rendre à l'armée, conformément à leurs conventions. Aben Alhamar ne put s'empêcher de répondre à cet appel, et il partit de Grenade avec cinq cents cavaliers choisis parmi ses guerriers les plus braves. On n'attendait que lui; dès qu'il fut arrivé l'armée se mit en marche. La forteresse d'Alcala de Guadaïra, à quatre ou cinq lieues au-dessous de Séville, tomba la première sous les efforts des Castillans, qui de là s'étendirent d'une part jusqu'à Carmone, et de l'autre jusqu'à Xérez. Le wali de Carmone, Abul Hasan, neveu du prince des Almohades, Cid abu Abdalà, avait eu d'abord le dessein de défendre la place en personne; mais quand il vit que les chrétiens en voulaient principalement à Séville, il laissa dans Carmone un de ses lieutenans, et prenant avec lui le plus de troupes qu'il put emmener, il courut au secours de son oncle; ce-

lui-ci, affaibli par l'âge et découragé par ses longs revers, lui confia la défense de Séville.

Suivant l'usage de ce temps, l'armée chrétienne commença par dévaster tout le pays environnant. Les Maures ne voyaient pas sans douleur des ravages qui consommaient leur ruine. Les habitans de Carmone et ceux de Constantine, aimant mieux avoir les Castillans pour maîtres, que de trouver en eux des ennemis implacables auxquels d'ailleurs ils ne pouvaient résister, contraignirent leurs alcaïdes à porter à Ferdinand l'assurance de leur soumission, à condition que leurs vies et leurs propriétés seraient épargnées. La ville de Lora suivit cet exemple, et les conseils des Grenadins y contribuèrent beaucoup. Cantillane au contraire, par une conduite opposée, attira dans ses murs toutes les horreurs de la guerre. Un corps de chrétiens avait passé à gué le Guadalquivir; et comme ils ne connaissaient pas bien le pays, ils s'engagèrent dans des marécages où leurs chevaux embourbés ne pouvaient se mouvoir. Les habitans de Cantillane profitèrent de leur embarras pour les attaquer; heureusement les chrétiens furent secourus à temps par un détachement d'infanterie. La ville fut aussitôt investie, battue, emportée; et la plupart des habitans, massacrés, laissèrent aux autres un terrible exemple des suites

d'une imprudence, ou d'une démarche mal calculée.

Aben Alhamar servait Ferdinand avec fidélité; mais les Musulmans étaient ses frères, il souffrait des horribles maux qui les accablaient. Il éleva pour eux sa voix; il conseilla au roi de Castille de n'employer la force qu'après avoir usé de tous les moyens conciliatoires; il osa dire que, lors même que le recours à la force serait nécessaire, on devrait toujours s'abstenir d'attenter aux jours des vieillards, des enfans et des femmes, et de tous ceux qui se présenteraient sans armes ou sans défense. Ferdinand, convaincu de la justesse de ces observations, autorisa Muhamad à prendre en son nom toutes les mesures qu'il jugerait convenables pour éviter l'effusion de sang; et Muhamad écrivit à beaucoup d'alcaïdes, ou leur envoya des députés, pour les engager à se soumettre au roi de Castille. Plusieurs villes cédèrent aux représentations d'Aben Alhamar; celle d'Alcala del Rio, qui avait pour alcaïde un ancien et valeureux guerrier, nommé Abul Xétaf, ne voulut rien écouter, et la garnison fit même une sortie dans laquelle périrent beaucoup de chrétiens; mais les cavaliers de Grenade chargèrent à leur tour les assiégés avec tant de succès qu'ils leur coupèrent la retraite, de sorte que, ne pouvant rentrer dans

la forteresse, ils furent obligés de se sauver à Séville. Aben Alhamar s'interposa encore entre les habitans et le roi de Castille pour leur faire obtenir des conditions favorables.

Tout le pays qui composait les états de Séville avait subi la loi du roi Ferdinand, et le pavillon castillan flottait sur les tours des principales villes de l'Andalousie. Séville seule tenait encore. Elle avait dans son enceinte des troupes nombreuses d'infanterie et de cavalerie, des officiers, des généraux d'une valeur éprouvée; tous ceux qui des villes voisines avaient fui à l'approche des chrétiens, tous les derniers partisans des Almohades, s'étaient enfermés dans cette ville, où ils avaient apporté leur haine constante, leur soif de vengeance, leur inaltérable dévouement à une cause malheureuse, mais toujours chère à leur cœur. Des hommes qui s'attachent à un parti, qui le suivent, qui le défendent, lors même que le plus grand nombre l'abandonne; qui ne placent leur propre intérêt qu'après l'intérêt de ce parti qu'ils servent, et ne comptent jamais les sacrifices; qui se tiennent debout quand tout plie ou fléchit autour d'eux; des hommes en qui l'esprit qui animait le parti subsiste encore, malgré les revers qui l'ont accablé, ces hommes sont des ennemis qu'il est plus facile d'anéantir que de vaincre, et il s'en

trouvait beaucoup dans Séville. Aussi Ferdinand s'attendait-il à rencontrer de grands obstacles; mais il s'était promis de les surmonter à force de constance.

An de J. C. 1246. De l'hégire 644. Il avait senti dès les premiers jours qu'il ne pourrait se rendre maître de Séville, tant qu'il n'aurait pas des vaisseaux pour garder le Guadalquivir, et intercepter les secours qui pourraient venir d'Afrique; et il avait donné ordre de construire des bâtimens en Biscaye. Une flotte fut promptement équipée, mais les Maures gardaient l'entrée du fleuve; il fallut forcer le passage, et la victoire couronna les travaux de l'amiral castillan. L'aspect de ces vaisseaux jeta la consternation dans la ville: néanmoins les généraux, ranimant le courage abattu des Almohades, leur montrèrent, dans cet accident même qui ajoutait à leurs dangers, la nécessité d'une plus vigoureuse défense; mais ils cessèrent de faire des sorties, parce qu'ils y perdaient toujours beaucoup de soldats qu'ils ne pouvaient remplacer, tandis que les assiégeans recevaient journellement des renforts. Ils avaient un autre motif pour ménager le sang des soldats: l'arrivée de l'hiver leur avait donné l'espérance que les chrétiens lèveraient le siége, et les chrétiens au contraire se préparèrent à passer la mauvaise saison sous les tentes sans abandonner le blocus;

le siége offrirait donc assez de fatigues où toute la vigueur des soldats serait nécessaire, sans les augmenter par d'inutiles sorties.

Cependant le roi d'Aragon, poursuivant ses conquêtes, achevait de subjuguer le pays de Valence. Il n'avait pas oublié que Xativa avait résisté à ses armes, et il avait juré de punir les habitans; ceux-ci s'estimèrent heureux de sauver leurs vies, mais ils perdirent leurs biens. Chassés de leur ville natale, ils se répandirent dans les lieux voisins; et l'historien Alcodaï, qui était de Valence, dit qu'il a vu le wali de Xativa, Yahie, et son lieutenant Abu Békar, errans de ville en ville, et vivant aux dépens des amis qu'ils avaient conservés. Il ajoute que, dans le courant de l'année suivante, la plus grande partie des Musulmans, qui, sous la foi des traités, étaient restés à Valence, à Dénia, à Gandie, et dans beaucoup d'autres villes, fatigués de la domination des chrétiens, ou ne pouvant supporter les charges qui leur étaient imposées, abandonnèrent pour toujours leur patrie; que sur ce qu'ils avaient appris de la douceur du gouvernement d'Aben Alhamar, ils se réfugièrent tous à Grenade ou dans ses environs, et que ce prince envoya l'ordre de les bien accueillir, de soulager leurs besoins, et de leur accorder l'exemption de toute sorte d'impôts pendant quelques an-

Safer.

An de J. C. 1247. De l'hégire, 645.

nées. Muhamad était persuadé qu'une population nombreuse fait la force des états, et que de son industrie naît la source principale de leur richesse.

Le siége de Séville ne paraissait pas près de finir. D'une part la garnison de Triana incommodait beaucoup les assiégeans ; et d'autre part le wali de Niébla, qui possédait encore les côtes de l'Algarbe, avait une cavalerie nombreuse et aguerrie, avec laquelle il les inquiétait sans cesse, se montrant tantôt sur un point, tantôt sur un point opposé, n'attendant jamais le combat, s'éloignant rapidement quand un danger le menaçait, reparaissant au moment où l'on s'en croyait délivré. Le wali de Niébla recevait constamment de l'Afrique des secours qui entretenaient ses forces, et le mettaient en état de communiquer avec Triana, et d'y jeter des provisions, que ceux de Triana faisaient ensuite passer à Séville par le pont de bateaux qui unissait les deux villes. Il fallait donc, pour diminuer la longueur du siége, rompre ce pont de bateaux, isoler Séville, détruire ou brûler les bâtimens qui protégeaient la communication. Ferdinand assembla ses ingénieurs ; on prépara des compositions inflammables pour les lancer sur les navires ennemis ; et de l'avis de l'amiral castillan, on choisit deux lourds vaisseaux, qu'on chargea d'autant de poids qu'ils en pou-

vaient supporter, et l'on profita du premier vent favorable pour les lancer voiles déployées. Le pont, atteint vers le milieu de sa longueur, ne put résister à la violence du choc : il se rompit. Les Castillans s'établirent alors dans Triana ; et les habitans de Séville, privés dès ce moment de tout secours extérieur, ne tardèrent pas à sentir les horreurs de la disette et tous les maux qui l'accompagnent. Ils se défendirent quelque temps encore ; mais lorsqu'enfin toutes leurs ressources furent épuisées, qu'ils virent les chrétiens maîtres des faubourgs, et que toute espérance de secours leur fut interdite, ils demandèrent à traiter. Ferdinand, qui brûlait du désir de posséder leur ville, accepta toutes les conditions auxquelles ils proposèrent de se rendre.

Il fut convenu que tous les habitans conserveraient la libre disposition de leurs biens et de leurs personnes ; que ceux qui voudraient rester dans la ville trouveraient sûreté et protection, et qu'ils ne seraient soumis qu'aux mêmes tributs qu'ils avaient payés jusque-là à leurs princes ; que ceux qui voudraient se retirer en un temps quelconque en conserveraient la faculté, qu'ils pourraient emporter leurs richesses, et qu'il leur serait donné un délai suffisant pour mettre ordre à leurs affaires ; qu'en outre les Castillans fourniraient, un mois durant, des mulets de

transport, ou des bâtimens, à ceux qui sortiraient immédiatement de la ville pour aller à Grenade ou en Afrique. Ferdinand, voulant donner au wali Abul Hasan une marque de l'estime qu'il faisait de ses talens et de son courage, lui offrit des terres et des revenus s'il voulait rester à Séville ou dans toute autre ville de ses états ; mais Hasan, trop fier pour devoir quelque chose aux chrétiens, s'embarqua sur-le-champ pour l'Afrique.

An de J. C. 1248. De l'hégire. 646 12 xaban.

Le roi occupa l'Alcazar avec ses principaux officiers ; ses troupes prirent possession de tous les forts, et les Musulmans commencèrent à s'éloigner. Les uns s'en allèrent du côté de Grenade, où Muhamad leur avait préparé un asile ; les autres partirent pour l'Algarbe ; quelques-uns s'arrêtèrent à Xérez ; le plus petit nombre seulement passa la mer : c'étaient les plus dévoués ; ils voulurent suivre la fortune de leur prince, Cid abu Abdala. Aben Alhamar prit alors congé de Ferdinand, qui demeura quelque temps encore à Séville pour faire entre les siens la répartition des maisons et des terres des exilés. Le roi de Grenade gémissait intérieurement de voir les chrétiens augmenter leur puissance par une conquête à laquelle il avait lui-même coopéré ; il ne prévoyait que trop que leur ambition ne s'arrêterait pas là, et

que bientôt l'islamisme serait menacé d'une ruine totale. Toutefois, il espérait qu'avec un autre souverain, faible, imprudent ou malheureux, les choses changeraient de face, et que les successeurs de Ferdinand perdraient peut-être, par inexpérience ou par mollesse, ce que ce prince venait d'acquérir avec tant de fatigues. Cette espérance, qu'il communiquait à ses amis, pouvait seule les consoler, le consoler lui-même, de la dure nécessité où ils s'étaient vus de servir des ennemis contre des frères.

De retour à Grenade, où il fut accueilli par son peuple avec les transports les plus vifs d'allégresse, Muhamad se livra tout entier aux améliorations que les circonstances rendaient praticables. Rarement le peuple se trompe sur les intentions de son roi. Les Grenadins voyaient que leur maître s'occupait constamment de la prospérité générale, et du bonheur même des individus. A peine sortis de l'état d'oppression et de misère où les avait tenus la longue et sanglante lutte des Almoravides et des Almohades, ils goûtaient mieux les douceurs de la paix intérieure, et ils pardonnaient à leur roi son alliance avec les chrétiens, parce que ce n'était qu'à ce prix qu'il obtenait la paix au dehors. Aussi répondirent-ils toujours avec empressement aux demandes du souverain, soit pour

le paiement des impôts, soit pour le service militaire, ou le maintien de l'ordre. Son absence n'avait pas interrompu les travaux commencés à Grenade, et dans plusieurs villes frontières; partout les fortifications avaient été réparées et augmentées; Grenade, avec ses deux châteaux, et ses hautes murailles flanquées de tours, pouvait passer pour inexpugnable. Mais c'était peu que d'avoir pourvu à la sûreté de sa capitale; il voulait qu'elle possédât des monumens utiles qui pussent à la fois servir à ses besoins et l'embellir. Des hospices pour les malades, pour les voyageurs, pour les pauvres; des écoles pour l'enfance, des colléges pour la jeunesse; des fours publics, des bains, des fontaines, de vastes magasins, des palais s'élevèrent de toutes parts dans la ville. Au dehors, il fit construire des aquéducs, des canaux d'arrosement pour les terres. Il veilla de même à ce que les marchés fussent toujours pourvus, afin que l'abondance des provisions et la concurrence des vendeurs diminuassent le prix des denrées.

En même temps il vaquait dans son conseil aux soins généraux de l'administration du royaume, et il donnait fréquemment des audiences publiques, où tous étaient admis, pauvres ou riches, étrangers ou sujets, chrétiens ou musulmans; il écoutait toutes les plaintes, ren-

dait à chacun la justice qui lui était due, et se plaisait surtout à servir d'arbitre et à devenir conciliateur. Souvent il visitait les maisons d'enseignement et les hôpitaux; il s'informait si chacun des employés faisait son devoir, si les maîtres étaient assidus, si les médecins étaient exacts et humains; c'était de la bouche même des indigens et des malades qu'il voulait recevoir ces renseignemens. Pour fomenter l'industrie et l'agriculture, il institua des prix ou créa des exemptions, en faveur de ceux qui se distinguaient le plus. Aussi les arts prospérèrent, et le sol, naturellement fertile, aidé par la main de l'homme, se couvrit des plus riches moissons. Il encouragea encore d'une manière spéciale les fabricans de soieries; leurs étoffes, qui de tout temps avaient été recherchées, parvinrent à un tel degré de beauté et de finesse, que dans les marchés du Levant elles étaient préférées à celles que produisait la Syrie. Des mines d'or et d'argent, des carrières de pierres précieuses furent habilement exploitées; la matière des monnaies ne reçut point d'alliage. Ce fut vers cette même époque, déjà si féconde en créations, que furent commencées les constructions du fameux palais de l'Alhambra.

Pour subvenir à ses dépenses, Muhamad avait été obligé d'établir des impositions nouvelles;

mais la perception en était facile, et les contribuables payaient sans murmure, parce qu'ils ne voyaient pas que le produit de ses impôts servît à enrichir des favoris, ni même à prodiguer autour du trône l'éclat d'un luxe inutile; il était tout employé en ouvrages d'utilité générale, tandis que le roi vivait dans son palais de la façon la plus simple. Peu de domestiques composaient sa maison, et son harem avait peu de femmes; il les choisissait d'ordinaire parmi les filles de ses walis, et il mettait toute son attention à entretenir entre elles la concorde. Il passait dans ses jardins la plus grande partie de ses loisirs; il en cultivait lui-même les fleurs; quelquefois il se faisait lire des contes, auxquels il se plaisait beaucoup; il donnait aussi plusieurs de ses heures à l'instruction de ses enfans, c'était un soin qu'il aimait à partager avec leurs maîtres. Il portait dans ses armoiries des bandes d'azur sur un champ d'argent, et il avait pris ces mots pour devise: *Le galib ile Alà*, il n'y a pas d'autre vainqueur (1) que Dieu. Muhamad n'était pas seu-

(1) Il avait choisi, dit-on, cette devise, parce que ses sujets l'avaient plusieurs fois salué du titre de *galib*, vainqueur, et qu'il avait répondu par les mots qu'il écrivit ensuite sur son écu. Cette devise devint aussi celle de ses successeurs, qui ne firent que changer quelquefois les couleurs des armoiries.

lement un administrateur sage et bienveillant, il était prévoyant et politique, et sentant bien que tôt ou tard les Castillans rompraient l'alliance existante, il avait soigneusement cultivé l'amitié des nouveaux émirs de Tunis, de Trémécen et de Fez, et conclu avec eux un traité d'alliance, afin de léguer après lui à son peuple des alliés et des protecteurs.

Pendant que Ferdinand assurait sa domination à Séville, le roi d'Aragon réprimait dans Valence une révolte dangereuse. Ce prince, rempli de bravoure et de brillantes qualités, mais peu scrupuleux, du moins envers les Maures, avait souvent pris avec eux des engagemens qu'il avait violés; il ne devait guère s'attendre à ce que les Maures fussent plus fidèles. Pour se débarrasser d'un seul coup de ces ennemis domestiques, il prit la résolution de les chasser du royaume. Il publia en conséquence un ordre très-rigoureux d'expulsion, et il ne leur accordait qu'un mois de délai pour s'y conformer. Les Maures consternés tentèrent vainement de faire rétracter cette mesure qui les laissait sans patrie; ils offrirent même de payer de plus forts tributs. Jacques se montra inflexible, et, dans sa fausse et cruelle politique, il voulut acheter une possession tranquille par la dépopulation du pays et la ruine des habitans. Les Maures au-

désespoir coururent aux armes; plusieurs villes chassèrent leurs garnisons, et il fallut, pour les réduire, répandre beaucoup de sang. Il eût été si facile, ce semble, d'attacher les Maures au souverain que leur avait imposé le sort des armes, par un gouvernement sage où la force aurait été mitigée par la douceur des institutions, qu'on est presque fâché de voir les chrétiens reconquérir la patrie de leurs aïeux, parce qu'avec eux s'avancent toujours le faux zèle et l'intolérance, et qu'à la place de l'industrie et des lumières d'une population active et nombreuse, ils mettent constamment l'ignorance, la barbarie, la dévastation et la solitude. Le prince Alphonse de Castille intercéda auprès du roi d'Aragon pour cette malheureuse portion de ses sujets; ils obtinrent une prorogation de délai, mais l'ordre fatal ne fut point révoqué. Murcie et Grenade y gagnèrent plusieurs milliers d'habitans.

An de J. C. 1249. De l'hégire, 647. Du côté de l'Algarbe, Alphonse de Portugal, successeur de son frère Sanche, mort depuis peu sans enfans, s'empara de la place de Faro, et après un siége meurtrier, de celle de Loule, dont les habitans avaient juré de s'ensevelir sous leurs remparts : ils furent tous massacrés. La prise de Loule entraîna la perte d'Aracéna, de Xérez, de Guadiana, d'Ayamonte, et de tout

le pays qui sépare ces villes. L'année suivante, le roi de Castille essaya d'achever la conquête du royaume de Séville ; la ville de San Lucar, et quelques autres qui s'élevaient sur les bords du Guadalquivir, tombèrent en sa puissance. Les Maures ne conservèrent qu'un petit nombre de places de la côte, entre le Guadalquivir et la Guadiana ; et dans l'intérieur des terres leurs possessions ne s'étendaient guère au-delà de Sidonia et d'Arcos.

L'ambition croît dans les jouissances ; plus on compte de succès, plus on en veut obtenir. Ferdinand, possesseur de Séville, ne mit plus de bornes à ses projets ; et, oubliant dans la chaleur de son enthousiasme de gloire qu'il lui restait encore en Espagne des ennemis à combattre et à subjuguer, il voulut porter la guerre en Afrique. Peut-être avait-il seulement l'intention de tenir les Africains occupés de leur propre défense, pour les empêcher de venir au secours des villes de l'Andalousie non encore soumises. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année, consumée en préparatifs, une flotte nombreuse sortit du port de San Lucar. Le roi de Maroc, instruit du départ des vaisseaux castillans, fit sortir tous les siens de Tanger et de Ceuta. La fortune lui fut contraire ; son escadre, complètement battue, fut contrainte de rentrer dans ses ports, et

An de J. C. 1251. De l'hégire, 649.

les chrétiens insultèrent les rivages de l'Afrique. Cette expédition n'eut toutefois aucun résultat; la mort de Ferdinand, depuis long-temps prévue, mais trop tôt arrivée pour l'intérêt de son royaume, fit avorter cette grande entreprise. A chaque avénement le prince qui arrive au trône hérite bien de la puissance suprême, mais il ne succède ni aux combinaisons de son prédécesseur ni à ses moyens personnels d'exécution; souvent même il apporte des vues contraires, des desseins opposés qui ne permettent guère de suivre sous un règne les projets du règne qui s'est écoulé.

An de J. C. 1252. De l'hégire, 650. 21 rabie I.

Alphonse X, surnommé le Sage (1), avait d'abord annoncé l'intention de suivre l'expédition d'Afrique; pour mieux en assurer le succès, il avait même ordonné de construire à Séville un chantier et un arsenal de marine; mais il en fut distrait par les guerres qu'il entreprit ou qu'il dut soutenir en Espagne. Aben Alhamar, qui avait encore besoin de la paix, s'était hâté de lui envoyer des ambassadeurs, autant pour lui apporter des complimens de condoléance

(1) *El Sabio.* Ce mot en castillan signifie savant et sage. Or, ce fut pour sa science et non pour sa sagesse qu'Alphonse reçut le surnom de *Sabio*, très-mal à propos traduit par *sage* chez tous les historiens français.

que pour renouveler les traités existans, afin de vivre avec le fils comme il avait vécu avec le père. Alphonse parut reconnaissant du procédé du roi de Grenade, et il renvoya les députés avec les assurances les plus positives de son amitié pour leur maître; mais il ne tarda pas à lui demander le service auquel l'obligeait sa qualité de vassal. Les Andalous de Xérez et de l'Algarbe avaient pensé que le moment où Alphonse montait sur le trône était celui de l'attaquer avec le plus d'avantage, parce que les commencemens d'un règne, presque toujours agités, laissent peu de ressources au prince contre les ennemis du dehors; et ils avaient rassemblé un grand nombre de troupes pour marcher vers Séville. Alphonse les voulut prévenir; il convoqua ses vassaux avec leurs hommes d'armes; Muhamad Alhamar fut du nombre, et il dut se rendre à Séville avec un corps de cavalerie. « O que cette vie de misère serait difficile à supporter, disait-il à ceux qui l'accompagnaient, si nous n'avions l'espérance! » Cette exclamation de Muhamad ne permet pas de douter que ce ne fût avec répugnance qu'il allait se placer dans les rangs d'Alphonse. C'était un sacrifice commandé par la politique; il fallait s'y résoudre, et attendre de la fortune l'occasion et les moyens de s'en dispenser.

L'armée combinée des Castillans et des Grenadins alla mettre le siége devant Xérez. Les Almohades firent d'abord quelques sorties, mais ils furent toujours repoussés avec perte, et les assiégeans sous leurs yeux dévastèrent impunément le pays d'alentour. Les habitans, qui voyaient d'une part la ruine de leurs propriétés, et de l'autre la constance des chrétiens à poursuivre le siége, demandèrent à capituler, et ils obtinrent les conditions que Ferdinand avait accordées à Séville. Alphonse donna le gouvernement de Xérez à Garcia Gomez, un de ses meilleurs capitaines, et, laissant à son frère Henri le commandement de l'armée, il s'en retourna à Séville où d'autres soins l'appelaient. Il s'agissait de revendiquer la Gascogne et la Guienne dont les Anglais s'étaient rendus maîtres, et qui formaient la dot promise à sa mère. En même temps il prétendait à l'empire d'Allémagne, laissé vacant par la mort de Guillaume. Comme, pour réussir, il fallait négocier plus que combattre, il tenta d'acheter les suffrages qui pouvaient placer sur sa tête la couronne impériale, et il épuisa ses trésors. Pour les remplacer, il créa des impôts nouveaux, il altéra la valeur des monnaies, et ces innovations dangereuses jetèrent dans les cœurs les premières semences du mécontentement, qui,

An de J. C. 1254. De l'hégire, 652.

après y avoir long-temps germé sans être aperçu, et avoir poussé clandestinement de profondes racines, finit par éclater de toutes parts contre le souverain imprudent qui négligeait l'Espagne, qui lui appartenait, pour courir après un vain titre dans un pays étranger.

Le prince Henri fit successivement le siége d'Arcos, de Sidonia et de Lébrija, et toutes ces villes ouvrirent leurs portes; il rentra victorieux à Séville, mais il jouit peu de son triomphe. Une intrigue amoureuse où il avait, dit-on, pour rival son propre frère, le brouilla avec ce dernier. Effrayé même par les menaces d'Alphonse et craignant d'être arrêté, il forma le dessein de se réfugier à Grenade. Il écrivit en conséquence au roi Muhamad pour l'en prévenir. Celui-ci, qui ne voulait pas attirer sur lui-même le ressentiment d'Alphonse, se hâta de repondre au prince, lui conseillant de ne choisir pour asile aucune ville d'Espagne, et de passer plutôt à Tunis, où il serait bien accueilli. Henri suivit l'avis de Muhamad, et il s'en alla à Tunis, où les lettres que Muhamad lui avait données pour l'émir lui valurent tous les égards de la plus noble hospitalité. On dit qu'avant son départ Henri tâcha de faire soulever le wali de Niébla, et plusieurs alcaïdes de l'Algarbe. Que cela fût vrai ou faux, et soit qu'Alphonse eût

une vengeance à prendre, soit qu'il cherchât seulement à satisfaire son ambition, il convoqua de nouveau son armée, appela pour la seconde fois le roi de Grenade, et déclara son intention de marcher sur l'Algarbe, afin de chasser les Almohades de toute l'Espagne.

La ville de Niébla fut investie ; mais ses remparts étaient si solidement construits et la garnison si bien disposée, que le siége dura près d'un an. On assure que les assiégés avaient des machines, au moyen desquelles ils lançaient dans le camp des chrétiens des pierres et des matières enflammées (1), avec un bruit semblable

(1) Il est certain qu'en 1340, à la bataille de Wadacélito, ou de Rio Salado, et en 1342, au siége d'Algéciras, les Maures se servirent d'artillerie. Sans discuter s'ils sont ou non les inventeurs de la poudre à canon, on peut dire qu'ils sont les premiers en Europe qui en ont fait usage, et qu'ils ont fondu ou fabriqué les premiers canons. L'époque dont il s'agit ici est antérieure de près d'un siècle au siége d'Algéciras ; et il n'est pas vraisemblable qu'une nation vive, ingénieuse et active eût employé ce long espace de temps à préparer ou à perfectionner les moyens de se servir de la poudre, s'ils l'avaient connue dès l'an 1257. Cependant les historiens arabes traduits par M. Conde disent positivement qu'il y avait au siége de Niébla des machines qui lançaient du haut des remparts des pierres avec du feu, et avec explosion.

à celui du tonnerre; mais il arriva ce qui devait nécessairement arriver à la suite d'un long blocus : les assiégés épuisèrent leurs provisions, et la famine les contraignit à recevoir les chrétiens. La capitulation ne fut pas seulement pour la ville de Niébla; elle s'étendit à celles d'Huelva, de Serpa, de Moura, de Tavira, de Faro, et à plusieurs autres. Telle fut la fin du petit royaume An de J. C. 1257. d'Algarbe, où les Almohades avaient concentré De l'hégire, 655. tous les débris de leurs forces, tristes restes de leurs grandeurs passées et leur dernier asile en Espagne! Le wali de Niébla alla habiter Séville, où il recut du roi de vastes domaines pour le dédommager de ce qu'il venait de perdre.

Cependant Aben Alhamar suivait constamment ses plans de réforme et d'amélioration, et comme sa sollicitude ne s'étendait pas seulement sur Grenade, et qu'elle embrassait encore les diverses parties de son royaume, il en visitait fréquemment toutes les villes, afin de connaître leurs besoins par lui-même. Il passa successivement à Guadix, à Malaga, à Algéciras et à Tarifa; ensuite il entra à Gibraltar, dont il répara les murailles. Durant le séjour qu'il y fit, plusieurs scheiks et principaux habitans de l'Algarbe s'y rendirent secrètement. Il n'y avait que peu de mois encore que cette contrée avait subi le joug castillan, et déjà cette domination

nouvelle paraissait insupportable. Des députés de Xérez, d'Arcos et de Sidonia, offrirent à Muhamad de le faire proclamer dans leurs villes, s'il voulait les aider à rompre leurs chaînes. Les mêmes offres lui furent faites au nom de la province de Murcie. Le roi répondit que, s'agissant d'une chose aussi importante, il ne voulait se décider que par l'avis de son conseil.

De retour à Grenade, il assembla ses wazirs, et il leur fit part des propositions qu'on lui avait faites; il n'y eut qu'un sentiment: il fallait, dirent-ils, secourir les Musulmans, qui étaient leurs frères, rompre avec le roi Alphonse, qui ne mettait point de limites à ses projets d'agrandissement, et appeler tous les fidèles à la défense d'une aussi juste cause. Aben Alhamar donna des éloges à leur dévouement et à leur zèle; mais il leur fit sentir les inconvéniens et les dangers d'une guerre ouverte avec Alphonse. Il convint qu'on pouvait favoriser sous main la révolte de Murcie, ce qui était facile à cause de la proximité; que, si dans le même temps l'Algarbe se soulevait, et qu'Alphonse, obligé de diviser ses forces, demandât à Grenade les subsides accoutumés, on saisirait quelque prétexte pour éluder sa demande, et même pour faire une irruption sur ses terres. L'opinion du roi prévalut. Aussitôt les ministres écrivirent aux

mécontens de Xérez et de Murcie ; et, pour les porter plus facilement à éclater, ils leur donnèrent à entendre que le roi s'était déterminé à les recevoir sous sa loi, et qu'il allait de son côté entrer en Castille.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le peuple en mouvement ; ami du changement et de la nouveauté, il saisit avidement l'occasion de satisfaire et son propre penchant et sa haine contre les chrétiens. Le même jour, à la même heure, des rassemblemens armés se montrent à Murcie, à Lorca, à Mula, à Xérez, à Lébrija, à Arcos ; du milieu des cris et du tumulte se fait entendre le nom de Muhamad Alhamar ; partout les chrétiens sont assaillis, chassés, égorgés. Le comte Gomez, gouverneur de Xérez, se défendit dans l'alcazar avec la plus grande valeur ; il ne succomba que mort. Couvert de sang et de blessures, il avait vu périr autour de lui tous ses soldats, et il combattait encore ; les forces l'ayant abandonné tout d'un coup, il tomba, mais ce fut en face de l'ennemi. La résistance des chrétiens avait été si vive à Xérez, que les habitans de Tarifa et d'Algéciras forcèrent leurs walis à marcher au secours des Musulmans. Ces walis y avaient consenti d'autant plus aisément, que, n'entendant prononcer que le nom de leur maître, ils crurent devoir

An de J. C. 1261. De l'hégire, 659.

servir un mouvement qui ajoutait des provinces à ses domaines. Les révoltés avaient pareillement réussi à Murcie. Alphonse fit aussitôt partir des troupes, et il ne manqua pas de recourir au roi de Grenade. Celui-ci s'excusa sous divers prétextes de religion et de politique; il craignait même, ajouta-t-il, que ses sujets ne lui permissent pas de demeurer spectateur oisif de cette querelle, et qu'ils ne l'obligeassent, malgré lui, à soutenir les révoltés au lieu de les combattre. Alphonse, très-mécontent de cette réponse, dont il ne fut point dupe, ordonna à ses généraux de traiter les Grenadins en ennemis; mais Aben Alhamar, qui d'avance s'était préparé à la guerre; commença les hostilités, et il dévasta les environs d'Alcala-la-Réal.

An de J. C. 1262. De l'hégire, 660.

Alphonse marcha en personne contre le roi de Grenade. Leurs armées se rencontrèrent sous les murs de cette ville, et se livrèrent un long combat où la victoire resta indécise. Alphonse battit pourtant en retraite, afin de pouvoir renforcer d'une partie de ses troupes l'armée qu'il avait dans l'Algarbe, de sorte qu'Aben Alhamar put continuer impunément ses ravages sur la frontière; mais à son tour ce dernier dut rétrograder pour aller au secours de Murcie. Alphonse avait obtenu du roi d'Aragon, dont il avait épousé la fille, qu'il fît une puissante diversion par

Valence ; et les Murciens, qui n'avaient pas compté sur ce nouvel ennemi, craignant de ne pouvoir résister, appelaient Aben Alhamar avec les plus vives instances. Le roi de Grenade ne perdit pas un moment, et il leva de nouvelles troupes ; mais, dans le choix qu'il fit de ses généraux, il eut des préférences pour certains scheiks zénètes et pour quelques cavaliers de la famille de Zégri. Les walis de Malaga, de Guadix et de Gomares, qui étaient d'une autre famille, prirent ces préférences pour une injure ; et quand il leur manda de venir joindre l'armée, il répondirent que leur présence était nécessaire dans leurs villes. Aben Alhamar prit le parti de dissimuler, jusqu'au moment où il pourrait se venger d'eux, et il leur permit de rester dans leurs gouvernemens. Cette condescendance ne fit qu'accroître leur audace, parce qu'ils crurent qu'on les craignait ; et, bien résolus à ne point revenir sur leurs pas, ils députèrent vers Alphonse quelques-uns de leurs partisans, pour qu'il les reçût au nombre de ses vassaux, s'il voulait les défendre et les protéger contre Muhamad. Le roi de Castille fut ravi de ce message, et, pour ne pas laisser au ressentiment des walis le temps de se calmer, il leur envoya sur-le-champ un corps de troupes, sous les ordres de Nuñez de Lara.

Cet incident dérangea les projets du roi de Grenade, qui ne put se rendre à Murcie, comme il en avait eu l'intention. Le plus pressant besoin pour lui dans ce moment, c'était de punir la révolte des trois walis, et d'empêcher du moins qu'elle ne gagnât les provinces voisines. Mais, avant de quitter Grenade, soit qu'il craignît de périr, soit qu'il voulût prévenir les tentatives que des malveillans pourraient faire durant son absence, il fit reconnaître solennellement son fils aîné Muhamad en qualité d'héritier de la couronne, et il lui confia l'administration des affaires. Ensuite il fit de son armée deux grandes divisions : il envoya l'une à Murcie, et avec l'autre il marcha sur Guadix et Jaën. Ce prince, disent les Arabes, fournit en cette occasion difficile les plus étonnantes preuves de son infatigable activité. Il avait formé un camp volant, avec lequel il se montrait partout, sans jamais garder de poste fixe, à Guadix, à Jaën, à Malaga, sur tous les points menacés ; mais la fortune secondait mal ses efforts ; et les circonstances favorisaient ouvertement Alphonse. Le roi d'Aragon contenait les Murciens, celui de Grenade avait à combattre les walis révoltés ; et les mécontens de l'Algarbe, livrés à leurs propres forces, devaient succomber. Après cinq mois du siège le plus rude, Xérez capitula. En expiation du meurtre

An de J. C. 1264. De l'hégire, 662.

de Gomez, les habitans furent chassés de la ville. On ne leur accorda que la vie; leurs biens furent la proie du soldat. Ces malheureux, dispersés en bandes, se répandirent par toute l'Andalousie; Grenade, Malaga, Algéciras, en reçurent un grand nombre; le reste passa en Afrique. Sidonia, Arcos, Rota, Lébrija, eurent le même sort que Xérez; leurs habitans se retirèrent presque tous à Grenade, de sorte que le roi de Castille gagnait des provinces qui devenaient des déserts, et qu'Aben Alhamar, en perdant des provinces, gagnait pour sa capitale une population plus nombreuse.

An de J. C. 1265. De l'hégire, 663.

Les Aragonnais continuaient le siége de Murcie, qui durait depuis plusieurs mois. Alphonse, vainqueur dans l'Algarbe, y envoya des troupes. Il craignit peut-être que s'il laissait à son beau-père, dont il connaissait l'ambition, tout le soin et toute la charge de cette guerre, celui-ci ne voulût retenir la ville conquise, et il l'avait destinée à former l'apanage de son frère Emmanuel (1).

(1) Les historiens espagnols disent que Jacques ne voulait prendre Murcie que pour le compte de son gendre. Les historiens arabes disent au contraire que chacun de ces princes travaillait pour lui-même. Les détails dans lesquels ils entrent à ce sujet rendent leur version plus vraisemblable; elle est d'ailleurs plus conforme au caractère connu du roi d'Aragon.

Les deux rois en seraient même venus à une rupture, s'ils n'avaient trouvé un expédient qui les mit d'accord; ce fut de faire épouser au prince Emmanuel une seconde fille de Jacques. Toutefois ce mariage ne donna point aux époux la couronne de Murcie. La reine de Castille, Yolande, cédant contre sa sœur à un mouvement d'envie dont elle ne put se défendre, voulut l'empêcher d'être reine; et, tout en servant sa petite passion, elle fit le bien de l'état, puisqu'elle prévint un démembrement dont une longue expérience aurait dû montrer les dangers. Moins belle que sa sœur, la reine Yolande était vaine, glorieuse et jalouse; elle ne put souffrir qu'on ne fît la conquête de Murcie que pour donner un trône à sa sœur, et elle mit tout en usage pour créer des obstacles. Elle commença par écrire au roi de Grenade, comme si elle n'eût pas eu d'autres vues que celles de rétablir la paix entre les deux nations. Elle le priait instamment de l'offrir à Alphonse, à des conditions qui pussent les satisfaire l'un et l'autre, lui promettant d'employer tout son crédit pour les faire accueillir. Cette paix, disait-elle, donnerait à Alphonse les moyens de réduire les rebelles de Murcie, et lui fournirait à lui-même ceux de remettre dans le devoir les walis de Guadix, de Gomares et de Malaga. Elle ne lui cachait pas que surtout elle désirait

que ni le roi Jacques ni aucun membre de sa famille ne pût régner à Murcie. Aben Alhamar, qui connaissait particulièrement le messager de la reine, et qui au fond était fatigué d'une guerre qui n'avait point produit les résultats qu'il en avait espérés, se disposa sur-le-champ à répondre aux désirs d'Yolande ; et d'une part il envoya à Murcie des gens affidés pour préparer les esprits, et de l'autre il fit faire des propositions de paix à Alphonse. Une entrevue entre les deux princes eut même lieu, sur l'invitation du roi de Castiile.

Ils se réunirent dans Alcala-la-Réal, et à la suite d'une longue conférence il fut amiablement convenu qu'Aben Alhamar et son fils renonceraient à toute prétention sur Murcie; qu'Alphonse ne donnerait aucune assistance aux trois walis, auxquels il serait néanmoins accordé une trève d'un an, durant laquelle le roi de Castille agirait auprès d'eux en qualité de médiateur; que le royaume de Murcie demeurerait uni à perpétuité à la Castille, et qu'il serait régi suivant ses lois et ses usages par un prince musulman, qui le posséderait à titre de fief; que les Murciens ne paieraient pas d'autres impôts que la dîme à laquelle ils étaient déjà soumis, et que le tiers de cette contribution servirait à l'entretien du prince feudataire; qu'il serait accordé amnistie aux wa-

lis et aux autres moteurs de la révolte de Murcie, à l'exception de quatre d'entre eux, lesquels seraient obligés de quitter le pays; que l'engagement du roi de Grenade de fournir à celui de Castille un certain nombre de cavaliers serait remplacé par le paiement d'une somme annuelle; qu'il serait néanmoins tenu d'assister en signe de vasselage aux cortès du royaume, quand elles seraient convoquées dans une ville de l'Andalousie, et non autrement; qu'enfin le roi de Grenade emploierait ses bons offices auprès des habitans de Murcie, pour les amener à une prompte soumission. Ce traité fut immédiatement rédigé, et signé par les deux rois, ainsi
An de J. C. 1266. De l'hégire, 664. que par l'héritier présomptif d'Aben Alhamar, et par les plus illustres personnages des deux cours.

Tandis qu'on réglait dans Alcala les conditions de la paix, les Musulmans enlevèrent un convoi destiné au camp de Murcie. Cet accident y avait fait sentir des privations qui, jointes à la mésintelligence que des rivalités d'intérêt ou de gloire avaient produite entre les Aragonnais et les Castillans, allaient obliger les assiégeans à se retirer, lorsqu'on vit arriver les deux rois. Aussitôt les hostilités cessèrent; et les Murciens, convaincus que cette alliance d'Aben Alhamar avec le roi de Castille les laissait sans défenseurs, prirent le

parti de se soumettre, aux conditions stipulées pour eux; et, se conformant aux instructions secrètes qu'ils reçurent d'Aben Alhamar, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient reconnaître pour leur souverain que le roi de Castille en personne, ou son successeur direct. Alphonse désigna pour prince de Murcie Muhamad abu Abdilà, frère d'Aben Hud, lequel jouissait d'une grande considération, autant parce qu'il était le dernier rejeton d'une famille illustre qu'à cause de ses qualités personnelles. Le peuple le reçut avec joie, et se trouva heureux de pouvoir mêler au nom du roi de Castille le nom d'un prince de sa nation; Alphonse satisfit son ambition, qui voulait avoir des rois pour vassaux; la reine Yolande eut le plaisir d'empêcher sa sœur de monter au suprême rang; et le roi de Grenade retourna dans sa capitale, lui apportant la paix pour présent. Il emmena avec lui les quatre walis ou scheïks murciens qu'Alphonse avait condamnés à l'exil. Quant au roi d'Aragon, on peut croire qu'il fut intérieurement peu satisfait de l'issue de cette guerre où il ne gagnait rien. Alphonse lui fit des présens assez considérables pour l'indemniser, et empêcher ainsi son mécontentement d'éclater.

L'année de trêve accordée aux walis rebelles était depuis long-temps expirée, et non-seule- An de J. C. 1267. De l'hégire, 665.

ment ils n'étaient pas revenus à l'obéissance, mais ils paraissaient plus disposés que jamais à soutenir par les armes leur indépendance. Le roi de Grenade, qui voulait à tout prix les réduire, marcha contre eux après plusieurs sommations inutiles. Alphonse intercéda encore, mais Aben Alhamar ne s'arrêta point. Les walis eurent de nouveau recours au roi de Castille, le conjurant de ne point les abandonner. Alphonse prit alors hautement leur parti; et, usant envers Muhamad du langage d'un maître, il lui défendit de continuer la guerre, ou il le menaça de son ressentiment; il alla même jusqu'à exiger de lui qu'il reconnût la souveraineté des walis, et qu'il lui fît cession à lui-même des villes d'Algéciras et de Tarifa.

Justement irrité de ce manque de foi, et emporté par son indignation, Muhamad donna l'ordre à ses troupes d'entrer sur les terres d'Alphonse. La réflexion étant venue pourtant le calmer, il rétracta l'ordre échappé à la chaleur d'un premier mouvement, et il écrivit à Alphonse pour se plaindre de l'infraction du traité d'Alcala. Il lui représentait combien était déraisonnable et injuste la demande des deux places qui fermaient aux Africains l'entrée de son royaume; il l'exhortait à se défendre des avis de quelques mauvais conseillers qui l'entouraient, et à n'agir

que d'après son propre cœur ; il disait que pour lui tout ce qu'il demandait, c'était de forcer au devoir ses trois walis ; il le priait de leur refuser tout secours, suivant leurs conventions.

La lettre du roi de Grenade parvint à Séville, dans un temps où la cour d'Alphonse, divisée en deux grandes factions, était en proie aux troubles et à la discorde. Les grands du royaume, parmi lesquels se distinguait Nuñez de Lara, formaient la première ; elle avait pour appui Philippe, frère du roi. Ils alléguaient, pour prétexte de leur mécontentement, que les trésors de l'état s'étaient dissipés à la poursuite des vaines prétentions du roi sur quelques provinces de France ; et que maintenant il achevait d'épuiser toutes les ressources, par ses prétentions non moins vaines à la couronne impériale, tandis que tout languissait en Espagne faute de secours, et qu'ils ne recevaient pas eux-mêmes les appointemens de leurs places. L'autre faction était celle de la reine, qui, par son ascendant sur l'esprit d'Alphonse, gouvernait ou voulait gouverner d'une manière absolue ; et c'était dans l'existence du pouvoir aux mains des partisans de la reine qu'était la véritable cause des murmures des grands.

Le roi fit d'inutiles efforts pour concilier les deux partis. Le prince Philippe et ses principaux An de J. C. 1270. De l'hégire, 668.

adhérens, trop exigeans pour se contenter d'un sacrifice qui ne serait pas entier ou d'une satisfaction imparfaite, quittèrent Séville, et se retirèrent à Grenade, où ils furent reçus par Aben Alhamar avec la plus grande distinction. Celui-ci voyait clairement qu'Alphonse, en prenant le parti des walis, cherchait à entretenir dans les états de Grenade un foyer constant de dissensions et de guerres civiles; il remercia la fortune qui lui envoyait les moyens de rendre à Alphonse le mal qu'il en recevait, et de fomenter dans Séville les mêmes désordres que la rébellion des walis causait dans Grenade; d'ailleurs l'embarras où cet incident jetait le roi de Castille ne lui permettait guère de fournir aux walis des secours efficaces. Aussi Muhamad ne perdit pas cette occasion de les presser avec plus de vigueur, et il leur enleva plusieurs places. Les Castillans, en lui offrant leurs bras, l'avaient conjuré d'éviter la guerre avec Alphonse, contre lequel ils ne pourraient le servir; et Muhamad, louant leur générosité, n'employa leurs épées que contre les rebelles, qui furent défaits en plusieurs rencontres. Les chrétiens déployèrent la plus grande valeur, ils semblaient vouloir disputer aux Grenadins même le prix du dévouement et du courage; et le roi, plein de reconnaissance, ne leur donnait pas seulement des

preuves multipliées d'estime, mais il leur faisait encore une bonne part du butin.

Cependant cette guerre se prolongeait indéfiniment; deux ou trois ans s'étaient écoulés, et l'on n'en prévoyait pas encore le terme. Les walis se défendaient avec obstination, et Muhamad ne pouvait guère employer contre eux que ses troupes réglées, de peur d'indisposer ses sujets s'il les eût armés contre leurs frères. Il désirait pourtant mettre fin à cette lutte cruelle, qui ne produisait que des ravages, des dévastations réciproques, et ruinait lentement ses peuples. Il envoya demander du secours au roi de Maroc, Abu Jusef ben Abdelhâc ben Mérin (1). Les An de J. C. 1272. De l'hégire, 670.

(1) Cet Abu Jusef était fils d'Abdelhâc, fondateur de la nouvelle dynastie des Béni Mérin, ainsi appelée du nom de Mérin que portait sa tribu. Abdelhâc était d'une des plus nobles familles de la contrée de Zâb. Son aïeul, Abu Békir, avait accompagné Jacûb Almanzor en Espagne, et s'était distingué à la bataille d'Alarcon, où il reçut plusieurs blessures graves. Abu Chalid, son fils, revint en Afrique avec Abdelhâc, qui plus tard se rendit fameux dans Almagreb par ses exploits contre les Alarabes de Riyah; il fut tué dans un combat en 614 (1217).

Abu Saïd Osman, fils d'Abdelhâc, se fit appeler émir. Il fut très-puissant, et il subjugua un grand nombre de tribus alarabes; il mourut après un règne d'environ vingt-quatre ans, en 638 (1240); il laissa le commande-

Castillans qui se trouvaient à Grenade, bien que mécontens de leur souverain, n'étaient point ennemis de leur patrie; ils furent très-fâchés que Muhamad voulût introduire en Espagne les Béni Mérin, et exposer ce malheureux pays à souffrir encore des mêmes désastres qui l'avaient désolé par la main des Almoravides et des Almohades. Ce qui augmenta leur peine, ce fut d'apprendre quelque temps après, qu'Abu Jusef avait répondu favorablement à l'invitation de Muhamad,

---

ment à son frère Abu Moharref Muhamad. Celui-ci augmenta considérablement ses domaines, et fut toujours vainqueur des Alarabes et des Almohades jusqu'à l'an 642 (1244). Le neuvième jour de la seconde lune de giumada, il eut à combattre une armée de vingt mille hommes qu'envoyait contre lui le roi de Maroc, Abul Hasân Saïd. Il y avait, dit-on, parmi les Almohades plusieurs cavaliers chrétiens. L'un d'eux s'attacha à l'émir Moharref, dont le cheval, très-fatigué, ne pouvait répondre par la promptitude des mouvemens à la volonté de son cavalier. Le chrétien tua Moharref d'un coup de lance qui lui traversa la gorge.

Abu Békir Yahie, troisième fils d'Abdelhâc, fut à son tour proclamé émir des Mérins. Il soumit Méquinez en 643 (1245), et trois ans après la ville de Fez.

Abu Jusef succéda à son frère Yahie. Ce prince guerrier s'empara de Maroc et anéantit l'empire des Almohades. Il fit plusieurs expéditions en Espagne.

et qu'il se disposait à passer en Espagne dès qu'il aurait réglé ses propres affaires à Maroc.

Ce fut le prince Henri de Castille qui en apporta la nouvelle. On se souvient qu'il s'était retiré à Tunis quinze ou seize ans auparavant; et il quitta cette ville parce qu'il crut qu'on dressait des embûches contre sa vie. Il était, dit-on, au moment de partir pour la chasse, et il attendait le roi dans une cour du palais. Soudain, deux lions, échappés de leurs cages, entrèrent dans la cour; le prince était seul, mais sans s'effrayer il mit l'épée à la main pour se défendre. Les lions n'osèrent avancer, et il profita du moment d'irrésolution qu'ils montrèrent pour sortir de ce lieu. Sans laisser voir la moindre altération, il s'approcha des gardiens de ces animaux, et il se contenta de leur dire qu'ils prissent à l'avenir plus de précaution, et qu'ils les tinssent mieux renfermés. Le roi chercha à s'excuser; il protesta que cela n'était arrivé que par la négligence des gardiens. Henri fit semblant de le croire; mais il n'en persista pas moins dans son intention de quitter Tunis et l'Afrique. Quand il fut arrivé à Séville, il y répandit le bruit des armemens que faisait Abu Jusef, et il blâma sans ménagement son frère Alphonse sur ce qu'il protégeait les walis de Malaga et Guadix, lui reprochant d'être ainsi la cause indirecte du pas-

sage des Africains en Espagne. Alphonse, rempli de crainte, chargea le prince Henri de ménager son raccommodement avec Philippe et les réfugiés de Grenade, et même de chercher les moyens de rétablir la paix entre Muhamad et lui.

An de J. C. 1273. De l'hegire, 671. Tandis que le temps s'écoulait en négociations, les trois walis réunissaient leurs forces afin de tenter un coup décisif qui terminât la guerre à leur avantage, avant l'arrivée des Africains. Quand leur armée fut prête, ils entrèrent dans la plaine de Grenade, menaçant de tout envahir. Muhamad, à cette nouvelle, se livra à un violent accès de colère, et il ordonna sur-le-champ à ses troupes de se préparer à combattre, résolu de périr à leur tête ou d'obtenir enfin la victoire. Au moment où l'armée sortit de Grenade, le premier cavalier de l'avant-garde n'ayant pas assez baissé sa lance en passant sous la porte, elle se rompit en ses mains, ce qui parut au peuple de mauvais augure; et, comme s'il eût fallu que l'événement répondît au présage, dès le soir de ce même jour le roi se sentit subitement indisposé; on fut obligé de le placer sur une litière, et de reprendre le chemin de Grenade. Avant d'y arriver, le mal s'accrut avec tant de
29 gium. 2. violence qu'il fut impossible d'aller plus loin, et il fallut dresser son pavillon au milieu de la

campagne. Au bout de quelques heures, un vomissement de sang, mêlé de convulsions, l'emporta, malgré tous les secours qui lui furent prodigués et les remèdes qu'on employa. Les principaux officiers de l'armée, musulmans et chrétiens, avaient voulu l'accompagner; le prince Philippe demeura auprès de lui jusqu'au moment où il expira. Les Grenadins pleurèrent la mort de Muhamad, comme si chacun d'eux avait perdu son propre père. Jamais prince en effet, vivant dans un temps orageux, ne prit autant de précautions pour ne point fouler ses peuples, et ne mit plus de zèle à réparer les maux inséparables de la guerre. Son corps, embaumé et renfermé dans une caisse d'argent, fut placé dans un mausolée érigé par les soins de son fils (1), en qui le peuple et l'armée se hâ-

(1) L'inscription suivante, gravée en lettres d'or sur une table de marbre, se lisait sur son tombeau : « Voici » le sépulcre du grand sultan, force de l'islamisme, hon» neur du genre humain, gloire du jour et de la nuit, » pluie de générosité, rosée de clémence pour les peuples, » pôle de la religion, splendeur de la loi, appui de la » sonne ou *tradition*, glaive de la vérité, soutien des » créatures, lion à la guerre, appui de l'état, ruine des » ennemis, défenseur des frontières, vainqueur des ar» mées, triomphateur des tyrans et des impies, prince » des fidèles, chef du peuple élu, défenseur de la foi,

tèrent de reconnaître le nouveau souverain de Grenade.

Muhamad II n'était ni moins courageux ni moins prudent que son père, qu'il tâcha constamment d'imiter, en suivant les exemples de modération et de sagesse qui faisaient la plus noble portion de son héritage. Pour ne point exciter de mécontentement, il ne fit aucun changement dans le ministère ni dans les administrations subalternes; chacun conserva ce dont il jouissait, et le roi eut ainsi l'avantage de se faire des amis de tous les anciens serviteurs de son père, en leur laissant les récompenses qu'ils avaient obtenues, et de prévenir les intrigues et les agitations qui se manifestent d'ordinaire à chaque nouveau règne, en refusant d'accueillir les ambitions qui auraient voulu s'enrichir des

»honneur des rois et des sultans, vainqueur au nom du »vrai Dieu; Abu Abdalà Muhamad ben Jusef ben Nazar »el Ansari, né l'an 591, et mort après l'oraison du soir »du vingt-neuvième jour de la seconde lune de giumada »de l'an 671. »

Les Arabes ont cinq oraisons ou prières, *Azalas*; on les nomme Azohbi, Adohar, Alasar, Almagrib, Alatéma, c'est-à-dire le point du jour, l'heure de midi, le soir, le coucher du soleil et l'entrée de la nuit.

Nous rapportons cette inscription pour donner une idée du style lapidaire des Arabes.

dépouilles des disgraciés; mais, quelques soins que prît Muhamad pour ne blesser les intérêts de personne, il ne put néanmoins empêcher tout le mal qu'il voulait éviter. Quelques courtisans, qui avaient fondé sur le changement de souverain l'espoir de leur avancement ou de leur fortune, trompés dans leur attente, firent d'abord éclater des murmures, et finirent par s'aller réunir aux rebelles de Malaga. Le roi n'eut pas plus tôt réglé la marche de son gouvernement, qu'il s'occupa des moyens de les punir. Les walis avaient saisi cette circonstance pour rentrer en campagne, et ils s'étaient répandus dans la plaine de Grenade, où ils avaient fait des prises considérables. Muhamad, accompagné du prince Philippe avec ses Castillans, et suivi de sa garde andalouse et africaine (1), se mit à la poursuite des rebelles, et, les ayant atteints près d'Antéquéra, il leur livra une sanglante bataille, où la

(1) Muhamad II avait augmenté la solde de cette troupe, dont la division africaine avait pour commandant un prince des maisons de Mérin ou de Zeyan, et pour capitaines des scheiks bérébères des tribus de Zénéta, Mazmuda ou Zanhaga. Les Andalous avaient ordinairement pour chef un prince de la famille royale. A cette époque c'était l'ancien wali de Jaën, Omar ben Muza.

fortune favorisa ses armes. Les chrétiens y firent des prodiges de valeur, et ils ne contribuèrent pas peu au succès de la journée. Les walis, complétement défaits, rentrèrent dans Malaga, et laissèrent sur le champ de bataille tout le riche butin qu'ils avaient fait.

Ce fut après cette victoire que le prince Philippe reçut de son frère l'invitation pressante de revenir à Séville, et de profiter de l'amitié du roi de Grenade pour le porter à renouveler l'ancienne alliance. Il ne fallut point de longs efforts pour déterminer Muhamad, qui ne demandait pas mieux que de rendre la paix à ses peuples; pour donner même à Alphonse une preuve de la sincérité de ses intentions, il n'hésita pas à accompagner en personne le prince Philippe; et, après avoir pris à Cordoue quelques jours de repos, il s'avança vers Séville, ayant à ses côtés le prince, Nuñez de Lara, Lope Diaz, et leurs nombreux partisans. Alphonse était allé à sa rencontre avec tous les seigneurs de sa cour, et ils rentrèrent ensemble dans la ville. Cet événement donna lieu à de grandes fêtes, où le roi de Grenade occupa toujours la première place. Le peuple lui-même dans ses réjouissances parut ne chercher qu'à rendre à ce prince un continuel hommage; et Alphonse lui conféra l'ordre de la chevalerie, suivant les usages de la Castille, l'ap-

pelant du nom de son fils quand il lui donna l'accolade. Muhamad de son côté ne négligea point les intérêts de ses amis, et il eut la gloire de les réconcilier avec le roi.

Comme il avait beaucoup d'amabilité et de grâce, et qu'il parlait très-bien la langue des Castillans, la reine Yolande se plaisait beaucoup à converser avec lui. Un jour qu'il l'était allé voir, elle le pria de lui accorder une chose qui, ajouta-t-elle, ne dépendait que de lui. Muhamad, qui n'imaginait pas qu'auprès de la reine il pût être question d'affaires d'état ou de politique, lui répondit courtoisement qu'il était entièrement à ses ordres, et qu'elle pouvait disposer de lui. Sa surprise fut extrême quand il entendit la reine demander une nouvelle trêve pour les trois walis; mais, cachant le chagrin que lui causait cette demande indiscrète, il promit à la reine tout ce qu'elle voulut. Alors Alphonse s'engagea à user de tout son crédit pour ramener ces walis au devoir, et le traité d'Alcalà fut rétabli sur ses bases. Muhamad obtint ensuite congé du roi et de la reine, et il reprit le chemin de Grenade, accompagné des princes Philippe, Emmanuel et Henri, qui avaient conçu pour lui la plus vive amitié, Ramazan.
et qui ne le quittèrent qu'à Marchéna, à une grande journée de Séville.

Muhamad s'en retourna peu satisfait inté-

rieurement du traité qu'il venait de conclure, et surtout de la promesse qu'on lui avait arrachée en faveur des walis. Il sentait que cette trève qu'on l'obligeait à leur accorder ne servirait qu'à leur donner le temps de faire des préparatifs de défense ; et qu'à la fin, quand la trève serait expirée, le roi de Castille leur fournirait sous main des secours, comme il l'avait fait jusque là, parce qu'il avait intérêt à nourrir chez ses voisins ce levain de discorde et de guerre civile. Cette réflexion était d'autant plus pénible pour Muhamad, qu'il venait lui-même de s'employer efficacement pour terminer les querelles qui divisaient les chrétiens. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. L'année de délai se passa, et l'année suivante était déjà bien avancée que rien encore n'était changé dans la conduite des walis. Dès lors Muhamad, bien convaincu qu'Alphonse n'agirait jamais avec lui de bonne foi sur cet article, et que nécessairement la ruine de l'état serait tôt ou tard la suite de la division opérée par les walis révoltés, se détermina à invoquer un secours étranger, à l'aide duquel il pût les réduire et anéantir leur parti. Il se ressouvint de l'intention qu'avait eue son père d'attirer en Espagne les Africains, du message qu'il avait envoyé à Abu Jusef, roi de Maroc, et de la réponse que celui-ci avait faite. Il

pensa que si Abu Jusef n'avait pas tenu sa promesse, c'était parce qu'on ne lui avait donné aucune garantie ; que, pour le décider à envoyer des troupes à la défense de Grenade, il fallait plus que de simples instances, et il lui écrivit, d'une part, que l'islamisme courait en Espagne les plus grands dangers, et de l'autre, que, s'il voulait l'aider à dompter les rebelles de son royaume, il aurait à perpétuité les villes de Tarifa et d'Algéciras.

Cette offre était trop séduisante pour n'être pas acceptée. Abu Jusef avait les désirs les plus vastes et la soif des conquêtes ; il devait saisir avec transport l'occasion de mettre sous sa main deux places, qui lui livraient l'entrée de cette belle Andalousie, que ses prédécesseurs avaient possédée ; aussi répondit-il sur-le-champ à Muhamad dans les termes les plus favorables ; et, pour que l'effet suivît ses paroles, il envoya un corps de dix-sept mille hommes, et peu après d'autres troupes. Quand elles eurent pris en son nom possession des deux villes, il se rendit lui-même en Espagne. An de J. C. 1275. De l'hégire, 674.

Les trois walis s'attendaient à essuyer les premiers coups du roi de Maroc, et craignant de succomber ils se hâtèrent d'envoyer leurs soumissions à Grenade. Muhamad était naturellement généreux et clément ; il voulut bien ac-

cueillir cet acte d'obéissance, bien que tardi et forcé, comme s'il eût été volontaire. Cependant l'armée africaine avait marché sur Malaga à mesure qu'elle était sortie des vaisseaux, et Abu Jusef avait pris le même chemin. Quand les walis surent qu'il approchait, ils allèrent au-devant de lui, et ils le conduisirent à Malaga où Muhamad ne tarda pas à se rendre. Le roi de Maroc leur reprocha vivement leur conduite passée, leur représenta tout le préjudice qu'ils avaient causé à l'islamisme, les exhorta à vivre à l'avenir en sujets fidèles du roi de Grenade, et obtint facilement de ce dernier l'entier oubli du passé. Quand cette affaire eut été ainsi terminée, les deux rois convinrent du plan de la campagne prochaine, pour agir avec succès contre les chrétiens, et il fut arrêté que celui de Maroc irait attaquer Ecija et Séville, tandis que celui de Grenade avec ses troupes, celles de Malaga et un corps auxiliaire d'Alarabes pénétrerait dans les terres de Cordoue. Peu de jours après, ils se mirent en marche (1), chacun du côté convenu.

---

(1) La plus grande partie des historiens placent à l'an 1275 le passage d'Abu Jusef en Espagne ; cependant M. Conde lui assigne une date antérieure de deux ans, puisqu'il marque le commencement de l'an 672, comme

Les chrétiens avaient couru de toutes parts aux armes; ils se rappelaient avec terreur les Almoravides, les batailles de Zalaca et d'Alarcon;

---

l'époque de la bataille où périt Nuñez de Lara. Nous pensons que c'est une erreur que M. Conde aurait fait disparaître s'il avait pu mettre la dernière main à son ouvrage, surtout au second et plus encore au troisième volume. Cet écrivain a traduit plusieurs histoires arabes; elles ne sont pas toujours d'accord sur les dates, et l'on voit en lisant son ouvrage qu'il n'avait pas eu le temps de lier entre eux les extraits qu'il avait faits de ces histoires. Quoi qu'il en soit, on peut par plusieurs raisons fixer, comme nous le faisons, à l'an 1275 la date de l'arrivée d'Abu Jusef. 1° C'est celle qui est le plus généralement adoptée; 2° il n'est nullement probable qu'en quittant Séville, Muhamad ait appelé immédiatement les Africains. Il avait accordé un an de trève aux trois walis; il devait donc en attendre l'expiration. Or, ce fut dans le mois de ramasan de l'an 671 de l'hégire que Muhamad quitta Séville; comment serait-il possible qu'au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire trois ou quatre mois après, Abu Jusef eût déjà passé le détroit avec une armée nombreuse, et qu'il eût remporté des victoires? 3° M. Conde lui-même, dans une analyse qu'il donne des temps de la domination des Béni Mérin, qui succédèrent aux Almohades, laquelle termine son second volume, dit qu'Abu Jusef vint quatre fois en Espagne, et que sa première expédition eut lieu en 1275.

Nous le répétons, plusieurs imperfections du même

mais, tandis qu'ils arrivaient du fond des Asturies et de la Galice, que les villes du Léon et de la Castille envoyaient leurs guerriers, la ville d'Ecija était menacée d'un pressant danger. Elle avait pour gouverneur ce même Nuñez de Lara qui avait suivi à Grenade le prince Philippe; il était plein de courage; il voulut peut-être prouver que les mécontentemens passés n'avaient éteint en lui ni le patriotisme ni le zèle pour le service de son roi, et quoique sa troupe égalât à peine en nombre le tiers de l'armée ennemie, il n'hésita pas à lui offrir le combat. Abu Jusef commandait en personne les Africains; c'étaient tous des soldats choisis. Une portion de sa cavalerie fit tête aux Castillans; le reste les enveloppa. Ils se battirent en désespérés, mais ils n'avaient que de la valeur, leurs ennemis avaient la valeur et le nombre; le succès ne pouvait être incertain. Les chrétiens furent vaincus; très-peu d'entre eux échappèrent au carnage, et purent porter à Ecija la triste nouvelle de leur défaite.

Nuñez périt sur le champ de bataille, après

---

genre déparent l'ouvrage de M. Conde, principalement vers le milieu et la fin; elles font plus vivement regretter que la mort l'ait ravi aux lettres avant qu'il eût perfectionné son travail.

avoir tué de sa propre main plusieurs cavaliers ennemis, mais tous ses exploits ne le purent sauver. Les Maures lui coupèrent la tête par ordre d'Abu Jusef, qui l'envoya au roi de Grenade, avec un récit détaillé des circonstances de sa victoire. Quand Muhamad vit la tête de Nuñez, il détourna les yeux, et se couvrant le visage avec les deux mains : O mon malheureux ami, s'écria-t-il, tu étais digne d'un meilleur sort! Muhamad avait été uni avec Nuñez d'une étroite amitié, tant que ce dernier avait séjourné à Grenade; Nuñez à son tour avait traité Muhamad avec les plus grands honneurs, quand il était venu à Séville; et leur liaison s'était conservée depuis cette époque. Le roi de Grenade fit embaumer la tête de Nuñez, et l'envoya à sa famille, soigneusement enfermée dans une boîte d'argent pour qu'on pût lui rendre les derniers honneurs. Abu Jusef avait bloqué la ville d'Ecija dès le lendemain de sa victoire, espérant que la terreur lui en ouvrirait les portes, mais les habitans se défendirent si bien, et avec leurs machines ils faisaient tant de mal aux assiégeans, que ceux-ci n'osaient approcher des remparts. Le roi de Maroc fut même forcé d'éloigner son camp de la ville, pour le mettre hors d'atteinte. Il le plaça entre Ecija et Palma; mais, pour se venger de la résistance d'Ecija, il envoya des partis de cavalerie

ravager la contrée, jusqu'aux portes de Cordoue, et au-delà du Guadalquivir.

Muhamad ne voulut pas laisser au roi de Maroc tous les périls, ni tous les succès de la guerre. Son armée avait parcouru sans obstacle la province de Jaën; elle avait recueilli du butin, des troupeaux, elle avait fait des captifs des deux sexes, elle s'arrêta devant Martos, où elle fut jointe par les troupes de Baza, et par le corps africain qu'Abu Jusef lui avait promis. Le prince Sanche, archevêque de Tolède et frère du régent (1), jeune encore et sans expérience, mais brûlant du désir de se signaler, était sorti de Tolède avec toutes les troupes qui s'y étaient déjà réunies, et, se plaçant à la tête de la cavalerie, il s'avança vers Muhamad à marches forcées. Dès qu'il l'eut aperçu, sans vouloir attendre un renfort que lui amenait Lope Diaz, ni même l'arrivée de sa propre infanterie, il donna le signal de l'attaque. Les Maures infini-

(1) Alphonse, toujours plein de projets et ne désespérant pas encore d'obtenir l'empire malgré l'élection de Rodolphe de Hartsbourg, était parti depuis quelque temps pour l'Italie. Il avait laissé la régence du royaume à son fils aîné Ferdinand, de qui sortirent les princes de la Cerda, qui jouèrent un grand rôle en Espagne sous le règne suivant.

ment plus nombreux, et non moins aguerris que les soldats chrétiens, remportèrent une facile victoire. Le prince, reconnu à ses vêtemens, fut fait prisonnier; sa petite armée fut totalement détruite.

Les Africains voulaient envoyer l'infant de Castille à leur roi, les généraux grenadins le réclamaient pour Muhamad. Les premiers, piqués qu'on leur refusât ce gage d'un triomphe qu'ils se vantaient d'avoir seuls obtenu, traitèrent les Andalous avec beaucoup de hauteur et de mépris, leur disant que sans eux ils n'auraient jamais vu les eaux du Guadalquivir. Les Andalous s'offensèrent de ces propos insultans, et déjà ils tiraient leurs épées. Dans ce moment Aben Nazar, officier grenadin, appartenant à la famille royale, poussa son cheval vers l'infortuné Sanche, et lui traversant la poitrine d'un coup de lance : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que tant de braves guerriers s'égorgent ici pour *un chien.* » L'infant tomba mort sur-le-champ ; on lui coupa la tête et la main droite. Les Andalous eurent la main ; la tête fut prise par les soldats du roi de Maroc. Lope Diaz arriva le lendemain, et ralliant aussitôt les débris de l'armée de Sanche à ses propres troupes, il fondit impétueusement sur les Maures. Ceux-ci se défendirent avec courage, et la nuit sépara les combattans, sans que la victoire se fût

déclarée. Les Maures pourtant se retirèrent avant le retour du soleil, mais ils emportèrent leurs blessés et tout leur butin.

Le régent s'était mis en marche avec une forte armée ; mais, soit que sa santé délicate ne pût supporter les fatigues, soit qu'il cédât au chagrin que lui causa la mort tragique de son frère, il mourut en chemin au printemps de son âge (1). Le prince Sanche, second fils d'Alphonse, n'eut pas plus tôt reçu avis de cet événement, qu'il partit pour se mettre à la tête des troupes. Son courage, qui le fit surnommer le brave, son affabilité envers les soldats, les caresses qu'il fit aux grands du royaume, son désir ardent de gloire qu'il savait communiquer et répandre autour de lui, son désintéressement, son activité, son génie : tout semblait l'appeler

(1) Ce prince laissa deux enfans, Alphonse et Ferdinand de la Cerda. Ils étaient héritiers de droit de la couronne de Castille; l'intrigue et la faveur la donnèrent à Sanche, leur oncle. De là naquirent dans la suite bien des querelles ; et la préférence obtenue par Sanche indisposa contre Alphonse Philippe-le-Hardi. Ferdinand avait épousé Blanche de France, fille de saint Louis, et Philippe ne voyait pas d'un œil indifférent que ses neveux fussent privés d'une succession qui leur appartenait légitimement.

au rang suprême; et dès ce moment il ne cessa d'y aspirer, malgré le droit évident de ses neveux. Pour fortifier de plus en plus l'estime et la confiance qu'il avait inspirées, il devait sauver l'état des dangers qui le menaçaient; il l'entreprit, et il y parvint. Après avoir réuni toute l'armée à Cordoue, il la conduisit vers Séville; c'était le roi de Maroc qu'il voulait d'abord vaincre; et, afin de l'empêcher de recevoir des renforts de l'Afrique, ou peut-être, comptant d'avance sur la victoire, pour le priver de retraite, il envoya une puissante flotte croiser dans le détroit, de sorte que toute communication fut incontinent coupée entre l'Andalousie et l'Afrique; dans le même temps il s'avançait vers les Maures. Abu Jusef, informé de sa marche, consulta dans cette occasion la prudence plus encore que le courage, et il se retira vers Algéciras, dans l'intention de conduire en Afrique ses nombreux captifs, et d'y transporter son butin. Mais le passage était trop bien gardé pour qu'il pût le franchir; et, comme son armée commençait à ressentir les effets de la disette, avant de se trouver réduit à une plus grande extrémité il envoya des hérauts à Sanche pour lui offrir des conditions de paix. Sanche, satisfait au fond de se débarrasser de cet ennemi, consentit à une trêve; et il permit au roi de Maroc de s'en re-

tourner en Afrique, afin de pouvoir tourner toutes ses forces contre le roi de Grenade.

Celui-ci était occupé à se défendre contre l'armée que le roi d'Aragon s'était généreusement hâté d'envoyer, sur la nouvelle des premiers revers des Castillans. Quand Muhamad eut appris la défection d'Abu Jusef, qui n'avait stipulé que pour lui, et n'avait songé nullement aux intérêts de son allié; que par là il se vit réduit à ses seules forces; que d'un autre côté les walis de Malaga et de Guadix, rappelant leurs troupes, eurent renouvelé leur alliance avec les Castillans, rejetant la conduite qu'ils venaient de tenir sur les justes craintes que leur avaient inspirées les menaces et la puissance du roi de Maroc; voyant que tout le poids de la guerre allait retomber sur lui, et qu'au lieu de combattre avec le secours des Africains contre le roi de Castille il était obligé de résister seul aux rois de Castille et d'Aragon réunis, il se repentit amèrement d'avoir attiré Abu Jusef en Espagne, et surtout de lui avoir livré les deux places d'Algéciras et de Tarifa; et néanmoins, pour soustraire l'état aux dangers auxquels il était exposé, il demanda la paix, sans négliger pourtant de faire des préparatifs pour la guerre.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'après une assez longue absence, Alphonse arriva d'Italie. Il loua

la conduite de son fils Sanche; et, comme ce prince avait donné de si grandes marques de prudence, il le laissa le maître de la paix ou de la guerre avec Muhamad. Sanche avait assez fait pour donner à la nation espagnole une haute opinion de ses talens; il voulait alors s'assurer de la succession au trône; ses prétentions pouvaient faire naître des troubles, il eût été imprudent de continuer la guerre : il accueillit donc les propositions du roi de Grenade, et la paix fut conclue. Mais, tandis que dans son camp il en réglait les conditions, ses amis le servaient activement à Tolède, et plusieurs seigneurs pressèrent Alphonse de le désigner pour son successeur. L'inclination du roi le portait à prendre ce parti; mais, pour donner à un choix qui devait contrarier les règles communes les apparences et les couleurs de la justice, il voulut faire résoudre la question par des jurisconsultes; et ceux-ci, comme on pouvait s'y attendre, décidèrent, contre tous les principes, que le second fils d'Alphonse avait plus de droit à la succession de son père que les enfans de l'aîné. Cette décision, diamétralement opposée au droit établi, fut déclarée conforme aux lois des Goths, lesquelles, dit-on, devaient être encore regardées en Espagne, comme subsistantes.

An de J. C. 1276. De l'hégire, 675.

Le roi Jacques avait contribué au succès des

armes de Sanche, par la diversion qu'il avait opérée à propos du côté de Grenade. Muhamad, pour s'en venger, avait fait agir en secret auprès des Musulmans de Valence (1), et la révolte éclatait dans cette province au moment où lui-même faisait la paix avec la Castille. Jacques y envoya des troupes sous les ordres de Pierre son fils, et ce prince eut d'abord quelques avantages ; mais il eut le malheur de tomber dans une embuscade que les rebelles avaient préparée, et il y perdit beaucoup de monde, ce qui le contraignit à la retraite. Jacques fut, dit-on, si sensible à la nouvelle de cet échec, qu'il en mourut de chagrin ; ce qui paraît plus sûr, c'est qu'il mourut de vieillesse après un règne de
An de J. C. 1277. De l'hégire, 676. soixante-trois ans. Pierre III, monté sur le trône, n'avait pas oublié sa défaite, et dès le commencement de l'année suivante il rentra en campagne avec une armée nombreuse, toute composée de soldats aguerris. Devenu plus pru-

(1) Quoiqu'à la prise de Valence beaucoup d'Arabes Maures eussent abandonné leur patrie, et qu'ensuite les Musulmans eussent été expulsés à diverses reprises par des édits du roi, il en restait encore un grand nombre, soit dans la capitale même, soit dans les autres villes du pays. Par suite de cette dernière révolte, trente mille furent encore forcés de s'expatrier.

dent, il sut chercher et il trouva l'occasion de combattre les Maures avec avantage ; aussi les défit-il dans toutes les rencontres, tant qu'il les força de s'enfermer dans Montésa, où il leur fit subir un siége si rigoureux qu'ils durent se soumettre, et expier leur révolte par l'exil et la perte de tous leurs biens. Muhamad les reçut dans ses états avec joie : ils y apportaient l'industrie, dont ils laissaient tant de monumens à Valence.

Ce prince, né avec de grandes qualités, aimait tous les genres de gloire. Il ne lui suffisait pas d'avoir pu cueillir des lauriers dans les batailles, il voulait encore faire briller son trône de l'éclat des lumières et du lustre des beaux arts : il voulait que les Musulmans espagnols retrouvassent dans Grenade ce qu'ils avaient possédé, ce qu'ils avaient perdu dans Cordoue ; et rien de sa part ne fut négligé pour arriver à ce noble résultat, louable objet de son ambition. Aux monumens qui déjà embellissaient Grenade il ajouta de nouveaux édifices ; il fit travailler aux constructions de l'Alhambra, dont son père avait posé les fondemens. Ce palais, destiné à faire vivre dans l'avenir la mémoire de ses premiers possesseurs, s'éleva sur un plan plus vaste ; la colline voisine se couvrit en même temps de myrtes, de lauriers, de fleurs,

d'orangers, de palmiers ; des ruisseaux amenés à grands frais y formèrent des jets d'eau, des cascades, des bassins, y portèrent la fécondité, y répandirent la plus douce fraîcheur ; les arbres s'y peuplèrent d'oiseaux ; et du sommet de la colline, du sein des bosquets parfumés, sortit une maison de plaisance, d'où l'œil parcourait sans obstacle la riche et verdoyante plaine qui, du pied des remparts de Grenade, s'étendait en amphithéâtre à plusieurs lieues de distance (1).

Muhamad ne bornait pas aux objets d'agrément ses soins créateurs ; il cherchait principalement les moyens de faire couler la prospérité dans Grenade par des sources abondantes, de donner à ses habitans le bienfait de l'instruction, de produire en eux l'amour de la patrie en les rendant glorieux de lui appartenir, d'asseoir le bonheur public sur des bases fortes et durables. Le commerce jouit d'une protection spéciale; tous les genres d'industrie obtinrent des encouragemens; les arts utiles surtout, appuyés sur la

(1) Nous croyons devoir nous abstenir de toute description particulière de l'Alhambra, des jardins du Xéneralife, de l'Alcazar, de l'Albaycin, ou même de la ville de Grenade. Ces descriptions, qui ne pourraient guère convenir qu'à une histoire générale, se trouvent dans une infinité de livres et d'ouvrages connus.

faveur du monarque, firent des progrès rapides, et s'avancèrent à grands pas vers la perfection; les manufacturiers habiles, les agriculteurs actifs, étaient sûrs de recevoir d'amples récompenses pour prix de leurs travaux; les largesses du prince allaient, jusque dans les pays étrangers, chercher tous ceux dont il espérait retirer quelque avantage, ou qui pouvaient apporter dans Grenade des procédés nouveaux, d'intéressantes découvertes. Sa cour devint aussi l'asile de tous les savans que l'Andalousie vit naître dans ces temps de trouble; il restaura pour eux les académies, les sociétés littéraires; et, tandis que la guerre embrasait de ses feux l'Espagne entière, les lettres allumaient dans Grenade leur douce et paisible lumière. Ces académies avaient tant de célébrité, elles la méritaient par une si grande supériorité de connaissances sur les chrétiens, que, lorsqu'Alphonse voulut dresser ses fameuses tables astronomiques, qu'on nomme encore aujourd'hui les tables Alphonsines, il eut recours aux savans de Grenade, qui eurent la meilleure part dans la rédaction. Muhamad aimait beaucoup lui-même l'éloquence et la poésie, et il était heureusement secondé dans ses goûts par la nature; Aziz ben Ali, son hagib, les partageait. Il avait, dit-on, avec son maître, beaucoup de traits de ressemblance au moral et au

physique; il était à peu près du même âge, et la plus tendre amitié les unissait l'un à l'autre: heureuse alliance qui, sous un bon roi, devait garantir le bonheur des peuples! Souvent un ministre, jaloux du pouvoir ou trop plein de ses propres idées, opposant aux intentions du prince des intentions contraires, les rend sans effet par la lenteur ou l'inopportunité dans l'exécution, par les entraves que lui-même suscite, ou par les difficultés qu'il exagère, par mille moyens dont les ressorts, cachés dans ses mains, reçoivent de lui le mouvement. Aziz ben Ali aimait, comme sa gloire personnelle, la gloire de Muhamad; et le dévouement absolu, l'amitié du ministre ne permettaient à son zèle de se déployer, que pour coopérer par des efforts unanimes au succès des mesures que l'intérêt de la nation conseillait au monarque.

L'Espagne ne jouit pas long-temps de la paix, ouvrage de Sanche. Les querelles du roi de France et du roi de Castille avaient pris un caractère sérieux, et elles allaient peut-être ensanglanter les Pyrénées. Le pape Nicolas III employa, pour détourner cet orage, les armes sacrées que la superstition des peuples ou la faiblesse des rois avait mises dans ses mains; et, de même que son prédécesseur Innocent l'avait fait pour forcer à la paix les rois de Léon et de

Castille, de même il fit servir le pouvoir de la religion au rétablissement de la concorde, mais en même temps il contraignit Alphonse à rompre la trève qu'il avait faite avec le roi de Maroc (1), le menaçant, en cas de refus, de lui retirer le droit qu'il lui avait accordé de percevoir le tiers des revenus du clergé. Ce moyen coercitif était tout puissant sur un prince qui avait épuisé ses trésors par des profusions inutiles. Alphonse, entraîné, envoya une armée assiéger par terre Algéciras, tandis qu'une flotte, partie de Séville, An de J. C. 1278.
l'alla bloquer du côté de la mer. Cette place fit De l'hégire, 677.
une vive résistance, et la garnison exécuta de fréquentes sorties, où il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Au bout de quelque temps, les saisons vinrent combattre pour les Africains. A mesure que les chaleurs s'approchèrent, des maladies se manifestèrent dans le camp des assiégeans, et principalement sur les

(1) Ce qui prouve de plus en plus que l'entrée d'Abu Jusef en Espagne eut lieu en 1275 et non en 1273, et que ce fut en 127[illegible] que la trève fut conclue entre le prince Maure et l'infant Sanche, c'est que, suivant les Arabes, cette trève ne fut convenue que pour deux ans, ce qui devait la faire expirer en 1278, et que ce fut réellement en 1278 qu'elle fut rompue et que les hostilités recommencèrent.

vaisseaux; elles ralentirent beaucoup l'ardeur des soldats. De leur côté, les Africains, à qui leurs sorties avaient coûté la meilleure partie de leurs guerriers, se contentèrent de garder leurs remparts. Le mal cependant devint si grave et si général, surtout sur la flotte, que l'on fut obligé de mettre à terre la plupart des soldats et des matelots, et de les placer sous des tentes qui furent dressées dans l'île Verte.

Le roi de Maroc se trouvait alors à Tanger, où ses espions l'informaient exactement de tout ce qui se passait. Quand il eut appris que les vaisseaux des chrétiens étaient presque abandonnés, et que ceux-ci d'ailleurs se tenaient fort peu sur leurs gardes, il équipa quatorze galères et les remplit de troupes d'élite. Ces galères tombèrent à l'improviste sur la flotte chrétienne, et mirent le feu aux vaisseaux, qui presque tous périrent. Excités par ce premier succès, les Africains tentèrent de débarquer, et ils trouvèrent dans les chrétiens si peu de résistance, qu'ils en tuèrent un grand nombre et
An de J. C. 1279. mirent le reste en fuite. Ils brûlèrent ensuite les
De l'hégire, 678. barraques que les Castillans avaient construites
15 rébie I. dans leur camp. Ceux qui échappèrent allèrent porter l'épouvante dans Séville. Le roi de grenade choisit ce moment pour faire une incursion du côté de Martos et de Cordoue.

Alphonse, plus irrité de l'agression de Muhamad que de l'échec reçu par ses troupes devant Algéciras, résolut de porter à son tour la guerre dans le royaume de Grenade. Pour trouver moins d'obstacles à l'exécution de ce projet, il fit proposer une trève au roi de Maroc. Celui-ci qui, sur la nouvelle de la délivrance d'Algéciras, s'était hâté de passer la mer, accéda aux désirs d'Alphonse d'autant plus volontiers, qu'ayant examiné l'emplacement d'Algéciras et le jugeant mal choisi, il avait conçu le dessein de rebâtir cette ville sur un autre plan, ce qu'il exécuta, dès que la cessation des hostilités avec Alphonse lui permit de s'en occuper. La ville nouvelle, qui est celle qui aujourd'hui existe, s'éleva sur le lieu même où les chrétiens avaient eu leur camp pendant le siége.

Le roi de Castille avait mis sur pied une forte armée, et il voulait la commander en personne; mais il souffrait depuis quelque temps d'une ophtalmie, à laquelle la fatigue de la marche fit faire tant de progrès, qu'il fut contraint de s'arrêter à Alcala la Réal, et de confier le commandement des troupes à son fils Sanche. Muhamad, qui voulait exciter l'ardeur de ses soldats par un premier avantage, mit tout en œuvre pour l'obtenir; et, comme la ruse à la guerre est quelquefois plus utile que la force, il eut recours à

An de J. C. 1280. De l'hégire, 679.

un stratagème qui lui réussit. Il fit deux corps de son armée, envoya l'un à la rencontre des chrétiens sur le chemin d'Alcala, et avec l'autre il dressa autour de Moclin diverses embuscades. Un détachement de l'armée de Castille rencontra le premier corps, et le combat s'engagea; insensiblement attirés vers Moclin, les chrétiens tombèrent au milieu des ennemis; et, malgré les plus grands efforts de la part des troupes, malgré l'éclatante bravoure de Sanche, qui combattit tout le jour à la tête des siens, l'honneur de la journée appartint aux Musulmans.

An de J. C. 1281. De l'hégire, 680. L'année suivante était à peine commencée, que Sanche, reprenant l'offensive, vint camper à la vue de Grenade; Muhamad en sortit à la tête de cinquante mille hommes. Après quelques engagemens peu importans et des succès balancés, l'infant reprit le chemin de la Castille; il y fut déterminé, dit-on, par la manifestation d'une sorte d'épidémie dans son armée; il prit du moins ce prétexte, pour avoir l'occasion de retourner à Séville, où le rappelaient les projets qu'il commençait dès lors à montrer de succéder à son père, et pour forcer ce dernier à faire la paix avec Muhamad, dont il voulait se menager l'amitié. Il avait si bien dirigé, durant son absence, le zèle de ses amis, que les états du royaume avaient été convoqués à Valladolid,

pour statuer définitivement sur le droit de succession au trône entre les enfans de Ferdinand et leur oncle ; et non-seulement la décision fut en faveur de Sanche, mais encore le peuple, déclamant hautement contre la mauvaise administration d'Alphonse, demanda à grands cris que le roi, dépouillé du pouvoir, fût tenu de remettre le sceptre à son fils ; les états prononcèrent conformément à ce vœu si violemment exprimé. Dès que cette seconde décision fut connue, toutes les villes du royaume se soumirent à Sanche; celle de Cordoue fut une des premières ; Sanche se hâta de s'y rendre, et il y fut accueilli par les plus vives acclamations. Alphonse était à Badajoz, quand il reçut la nouvelle de l'usurpation de son fils. Cette ville resta fidèle ; mais les secours qu'elle pouvait donner à son roi ne pouvaient lui suffire pour reconquérir son royaume. Il envoya des ambassadeurs au roi de Portugal, à celui d'Aragon, à Philippe-le-Hardi; mais chacun de ces princes était occupé chez lui par des intérêts personnels ; Alphonse n'en tira pas même des promesses. Dans cettre extrémité, il s'adressa au roi de Maroc, qui était encore à Algéciras, et le monarque africain, roi et père comme Alphonse, arma sur-le-champ en faveur d'un roi détrôné par son fils. De son côté, Sanche avait mis le temps à profit autant pour

s'affermir dans la Castille, que pour se procurer l'alliance de Muhamad. Il eut avec lui une entrevue secrète à Priégo, laquelle eut pour résultat un traité d'alliance offensive et défensive; Sanche restitua même au roi de Grenade la forteresse d'Arénas. Quand ils eurent ainsi réglé leurs conventions et déterminé le plan d'opérations qu'ils devaient suivre, ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et ils retournèrent l'un à Grenade, l'autre à Cordoue, pour se préparer à la guerre.

An de J. C. 1282. De l'hégire, 681. Abu Jusef, fidèle à sa promesse et guidé par un sentiment généreux, ne se contenta pas d'envoyer à Alphonse un corps considérable de cavalerie; il se mit lui-même à la tête de ses fantassins, et le vint joindre à Séville où s'étaient réunis tous les partisans du roi détrôné; de là, ils marchèrent ensemble sur Cordoue. Sanche s'y était renfermé, et pendant plus d'un mois il soutint les efforts des assiégeans avec tant de bonheur et de courage, qu'il les força à désespérer du succès. Avertis même que le roi Muhamad avec toutes ses troupes venait au secours de Sanche, ils jugèrent à propos d'abandonner le siége. Ils se vengèrent de leur retraite forcée en ravageant les campagnes de Jaën et d'Andujar; ils pénétrèrent même jusqu'aux environs d'Ubéda; mais, la cavalerie de Muhamad les ayant poursuivis, ils furent atteints près de cette

ville, et contraints de se retirer. Alphonse revint à Séville, plein de ressentiment et de douleur; et, ne pouvant triompher de son fils par les armes, ne pouvant même déterminer le pape à lancer contre lui les foudres de l'église, il fit un testament par lequel, déshéritant Sanche, il désavoua tout ce qui s'était fait au préjudice des enfans de Ferdinand; il alla jusqu'à charger de malédictions la tête de son fils rebelle. Il faut que l'ambition ait sur le cœur de l'homme une bien grande puissance! Sanche, armé d'audace contre les dispositions de son père, et méprisant de terribles mais vaines imprécations, n'en mit que plus d'activité dans toutes ses démarches; et ces divisions, fatales aux peuples, ne firent que servir les vues intéressées d'un grand nombre de seigneurs, qui, ne voyant dans les malheurs publics qu'un moyen de s'élever encore en se rendant nécessaires, vendirent très-cher leur pouvoir, leur crédit et leurs créatures.

Le désir de sa propre vengeance, autant que les instances d'Alphonse, ramenèrent Abu Jusef en Andalousie. Il amenait de puissans renforts de cavalerie et d'infanterie; son fils Abu Jacûb l'accompagnait. Alphonse les attendait à Séville, où il les reçut avec de grands honneurs. Après un séjour assez court dans cette ville, Abu Jusef en partit avec ses Africains, auxquels

An de J. C. 1283. De l'hégire, 682.

s'unirent mille cavaliers chrétiens qui faisaient toute la force d'Alphonse. Il rencontra près de Cordoue les troupes du prince Sanche; il obtint sur elles quelque avantage, et les força à prendre la fuite, laissant assez de morts sur le champ de bataille, et beaucoup de prisonniers parmi lesquels se trouvaient plusieurs principaux personnages; leurs têtes furent envoyées à Séville. Déterminé sans doute par ces premiers succès d'Abu Jusef, le wali de Malaga unit ses troupes à celles de Maroc. Cependant ce prince évita constamment d'en venir avec Muhamad et son allié à une bataille rangée.

Cette affectation d'Abu Jusef à refuser le combat jeta le mécontentement parmi les chrétiens, qui auraient voulu porter en tous lieux le fer et la flamme. Ce mécontentement alla même si loin que les chrétiens, abandonnant l'armée, s'en retournèrent à Séville, où, par leurs rapports, ils remplirent l'âme d'Alphonse de soupçons et d'inquiétudes. Ils se plaignirent de ce qu'Abu Jusef ne permettait point qu'on ravageât les campagnes, qu'on brûlât les villages ni qu'on tuât les habitans; ils dirent que cette conduite montrait clairement que ce n'était qu'à contre-cœur qu'il faisait la guerre au roi de Grenade, que peut-être même il ne cherchait qu'à gagner l'amour du peuple pour s'emparer pour

son propre compte de l'Andalousie. Alphonse, dont le caractère était aigri par le malheur et par ses infirmités, ne se crut pas en sûreté à Séville; et, après avoir écrit au roi de Maroc une lettre remplie de reproches amers, il se disposa à quitter cette ville avec quelques serviteurs qui seuls lui restaient de la foule de ses courtisans. Abu Jusef, surpris des soupçons qu'on lui laissait voir, ou feignant la surprise, piqué vraisemblablement qu'on mît à nud ses intentions secrètes, répondit à Alphonse par des protestations vagues de dévouement. Au fond, il ne fit aucune tentative importante pour les intérêts de son malheureux allié, et peu de temps après il reprit le chemin d'Algéciras.

Alphonse avait été un prince puissant, riche et estimé; mais, dévoré d'une ambition insatiable, il avait livré sa vie entière à l'agitation et à l'intrigue. Ses démarches pour obtenir l'empire d'Allemagne, infructueuses pour lui, ruineuses pour ses peuples qu'il avait surchargés d'impôts, lui avaient fait négliger les affaires d'Espagne, et l'avaient insensiblement privé de l'affection de ses sujets, premier bien d'un monarque. Après avoir compté des rois parmi ses vassaux, il fut à la fin de ses jours trahi, abandonné, poursuivi par les mêmes hommes qu'il avait jadis comblés de bienfaits; et le malheur de sa

croisait dans le détroit, et qu'il avait même perdu plusieurs vaisseaux chargés de munitions et de troupes, ne voulut pas risquer une bataille avec un prince courageux et entreprenant, ni s'exposer en la perdant à voir sa retraite coupée; il se hâta de rentrer dans Algéciras. Sanche, content d'avoir délivré ses frontières de ce dangereux ennemi, retourna de son côté en Castille, où les mouvemens qu'occasionaient par leurs prétentions les princes de la Cerda, rendaient sa présence nécessaire.

An de J. C. 1285. De l'hégire, 684. Abu Jusef chercha pour lors à détacher Muhamad de l'alliance du roi de Castille. Il lui manda qu'il n'était point venu en Andalousie pour nuire aux Musulmans, mais au contraire pour les aider contre leurs ennemis, ou pour les concilier entre eux; il l'invitait à se rendre à Algéciras, ou à lui marquer un lieu où il pourrait se transporter lui-même; il ajoutait que les walis de Malaga, de Guadix et de Comares s'y trouveraient aussi, et qu'on traiterait efficacement des moyens de rétablir la paix intérieure et de se faire respecter au-dehors. Muhamad se laissa aisément gagner par la proposition d'une entrevue qui pouvait produire de grands avantages, et peu de jours après il partit en personne pour Algéciras; les trois walis y vinrent également.

Quand ils furent tous réunis, Abu Jusef, prenant la parole, dit que les Musulmans espagnols ne se défendraient jamais avec succès contre les chrétiens, tant qu'ils n'auraient pas un intérêt commun ; que c'était au roi de Grenade qu'appartenait principalement le droit de gouverner l'Andalousie ; qu'on devait se garder de l'amitié intéressée des Castillans, parce qu'il ne leur était pas plus possible de vouloir le bien des mahométans, qu'il ne l'était à la nature de varier dans sa marche, ou aux animaux du désert de changer leurs habitudes ; que les chrétiens ne faisaient la paix ou ne contractaient des alliances avec les mahométans, que lorsqu'ils y étaient forcés par leur propre intérêt. Il finit son discours en déclarant aux walis qu'ils ne pouvaient conserver leur indépendance absolue, et qu'ils devaient reconnaître le roi de Grenade pour leur souverain, ou lui obéir à lui-même. Les walis répondirent qu'ils n'étaient point venus à cette conférence pour se dépouiller de leurs possessions ; qu'il s'agissait uniquement d'établir entre eux et le roi de Grenade les bases d'une paix durable ; qu'ils contribueraient toujours de tout leur pouvoir à soutenir la guerre contre les chrétiens, mais qu'ils ne souffriraient en aucune manière qu'on attentât à leurs droits. Muhamad à son tour dit que dans

la soumission des walis à sa couronne il ne voyait et ne cherchait que l'accroissement et la prospérité de l'islamisme ; que ce qu'avait proposé le roi de Maroc était fort raisonnable, et que l'histoire de tous les temps fournissait de tristes exemples du danger que courent les états, quand les walis des provinces veulent se soustraire à l'autorité de leur souverain.

Il était difficile de ramener à la concorde des hommes si divisés d'intérêts et de volontés ; ils se séparèrent sans avoir rien décidé. Muhamad reprit le chemin de Grenade. Les walis furent moins mécontens de la franchise qu'Abu Jusef avait mise dans ses expressions, que de la réserve étudiée de Muhamad, qui couvrait, suivant eux, ses désirs de domination du voile de l'intérêt public ; et ils traitèrent secrètement avec Abu Jusef, duquel ils se déclarèrent vassaux. Le roi de Maroc, très-satisfait de l'issue de cette affaire, partit pour Malaga avec le wali, pour y recevoir son hommage ; mais, dès qu'il se vit dans la ville ; ou par menaces ou par promesses, il obtint du wali une cession pleine et entière, et il se mit sur-le-champ en possession. Un de ses généraux, nommé Omar ben Mohli, fut nommé gouverneur ; et, pour prévenir les effets probables des regrets du wali dépossédé, on le fit partir

immédiatement pour Maroc, où il reçut des revenus et des terres (1).

Muhamad ne put se défendre de concevoir un vif ressentiment du procédé d'Abu Jusef et de la perte de Malaga ; c'était un des plus beaux fleurons de sa couronne, tombé en des mains étrangères, qui bientôt pouvaient devenir enne-

---

(1) Cet événement, suivant M. Conde, ne serait arrivé qu'au mois de ramasan de l'an 679 ou 1281 ; mais c'est évidemment une erreur, car Abu Jacûb, fils du roi de Maroc, avait assisté à cette espèce de congrès ; et ce prince ne passa en Espagne aveo son père qu'à la seconde campagne que fit ce dernier pour les intérêts d'Alphonse, c'est-à-dire en 1283. M. Conde lui-même dit que ce congrès ne fut réuni qu'après la mort d'Alphonse, et à la suite de la guerre occasionée par la réponse hautaine de Sanche aux envoyés d'Abu Jusef, et la mort d'Alphonse est placée par tous les historiens au 4 avril 1284. Il est donc bien positif que la remise de Malaga à Abu Jusef n'a pu se faire l'an 679 de l'hégire ou 1281, mais seulement l'an 684 ou 1285.

Une autre preuve de l'erreur peut se tirer de la circonstance de la mort d'Abu Jusef, laquelle, suivant les historiens arabes et principalement ceux qui ont écrit l'histoire de Maroc, suivit de fort près cette prise de possession. Or, Abu Jusef mourut au mois de safer de l'an 685 ou 1286, n'ayant joui que quelques mois de sa nouvelle conquête, au lieu qu'en adoptant la date donnée par M. Conde, il en aurait joui plusieurs années.

mies ; aussi s'attacha-t-il avec plus de soin à cultiver l'amitié de Sanche, attendant du temps l'occasion de recouvrer cette ville importante. Abu Jusef jouit peu de son usurpation : à peine fut-il de retour à Algéciras, qu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau.

An de J. C. 1286. De l'hégire, 685. Safer.

Son fils Abu Jacûb se hâta de se rendre à Maroc pour assurer son élection ; mais il revint dans l'Andalousie aussitôt qu'il eut reçu le serment de ses walis. Muhamad usa envers lui de politique, et sans se plaindre de ce qu'il lui retenait la ville de Malaga, il le pria seulement de ne point fournir de secours aux walis de Guadix et de Comares, pour qu'il pût enfin parvenir à les soumettre. Abu Jacûb lui conseilla d'y employer la douceur et l'adresse plus que la force des armes. Muhamad à son tour l'exhorta à faire la paix avec le roi de Castille, et Abu Jacûb y ayant consenti, des députés furent envoyés à Sanche. Cette ambassade eut un plein succès, et la paix fut conclue, de sorte qu'Abu Jacûb, n'ayant pas d'ennemis à combattre en Espagne, repassa la mer peu de temps après, et alla conquérir Trémécen.

L'Andalousie jouit alors de quelques années de calme et de repos ; et, tandis qu'Abu Jacûb s'occupait en Afrique d'embellir par de nom-

breux monumens la ville qu'il venait d'ajouter à ses domaines, Muhamad donnait tous ses soins à l'administration de son royaume, et il cherchait en secret les moyens d'y rattacher Malaga. Pendant ce temps, Sanche, dans la Castille, résistait aux mécontens, qui de toutes parts armaient contre lui. Il avait eu l'année précédente un fils qui fut nommé Ferdinand; et, autant pour lui assurer d'avance la protection des grands, que pour consolider sa propre autorité, il avait obligé les états du royaume à le déclarer successeur du trône de Castille; mais les princes de la Cerda n'avaient pas renoncé à leurs prétentions. Ils avaient soulevé, à force d'intrigues, une partie de l'Andalousie et de l'Extremadure; Badajoz leur avait offert dans ses murs un point de ralliement pour leur parti, une retraite ou un asile en cas de malheur; ils étaient ouvertement protégés par le roi d'Aragon; le roi de France leur faisait aussi passer des secours. D'un autre côté, le prince Jean réclamait à main armée le legs que son père lui avait fait, et il était soutenu par la maison de Haro, que ses nombreux vassaux, son crédit, ses richesses, mettaient en état de lever une armée. Il fallut à Sanche son courage intrépide, son activité, sa constance, son génie fécond en ressources, pour triompher de tous ces ennemis. Le roi d'Aragon fut forcé à

une retraite précipitée, et ses provinces furent ravagées; Badajoz, emportée après un siége opiniâtre, vit périr la plus grande partie de ses habitans; les villes dont les seigneurs de Haro s'étaient emparés rentrèrent dans le devoir, et le chef de cette famille superbe et turbulente fut tué sous les yeux du roi par quelques officiers de ce prince, justement indignés de l'insolence qu'il osa déployer dans une entrevue qu'il eut avec le souverain; le prince Jean fut jeté dans une prison. Philippe-le-Bel, qui venait de monter sur le trône de France, abandonna la cause des infans de la Cerda, et il conclut même avec Sanche un traité d'alliance contre le roi d'Aragon, leur plus zélé défenseur. Ce dernier (1) mourut sur ces entrefaites, et son successeur Jacques II, poussé par une autre politique à une conduite opposée, refusa l'appui de ses armes aux protégés de son père.

An de J. C. 1290 De l'hégire, 689.

Cependant Muhamad, que le séjour prolongé d'Abu Jacùb en Afrique laissait maître de ses démarches, et qui n'avait point perdu de vue le dessein qu'il avait conçu depuis si long-temps de recouvrer Malaga, fit au wali Omar ben Mohli tant de libéralités et tant de promesses, que ce

(1) C'était Alphonse III, successeur de Pierre, qui avait été déposé en 1276.

gouverneur infidèle se laissa gagner. Au jour convenu, il introduisit dans la ville les troupes du roi de Grenade, et Muhamad parvint ainsi à rentrer, sans effort et sans effusion de sang, dans un domaine dont la révolte avait dépouillé son père, et qu'un allié peu généreux s'était approprié en faisant cesser la révolte. Craignant néanmoins qu'Abu Jacûb ne voulût se venger, il eut soin de s'assurer contre lui de l'alliance et des secours de Sanche. Abu Jacûb en effet, irrité de la trahison d'Omar, vint débarquer à Algéciras avec une forte armée. Il commença par investir la ville de Béjer (1), mais il ne put la prendre; il se hâta même de lever le siége sur la nouvelle de la marche des Castillans et des Grenadins, et il regagna les rivages de l'Afrique avant que la flotte chrétienne eût intercepté le passage. Arrivé à Tanger, il convoqua de nouvelles troupes.

Déjà un corps de douze mille chevaux s'était réuni aux divisions de son infanterie, déjà cette armée couvrait les bords de la mer, attendant le signal de l'embarquement : tout à coup la flotte de Sanche parut, et, secondée par la fortune, elle détruisit ou brûla tous les vaisseaux qui se An de J. C. 1292. De l'hégire, 691.

(1) A deux lieues de la mer, vis-à-vis le cap de Trafalgar.

trouvaient sur la côte ou dans le port de Tanger, à la vue même des troupes qu'ils devaient transporter. Abu Jacûb, plein de dépit ou découragé par cet accident, se retira à Fez, et renonça à une expédition devenue impossible. Le roi de Castille au contraire, excité par le succès à de nouvelles entreprises, alla porter le siége devant Tarifa; et, bravant les rigueurs d'une saison brûlante, il mit tant de constance et de vigueur dans l'attaque, qu'il triompha de la défense opiniâtre des assiégés. La garnison massacrée paya de son sang sa longue résistance. Sanche plaça pour gouverneur dans Tarifa Alphonse Pérez de Guzman, un de ses plus braves et de ses plus nobles chevaliers.

An de J. C. 1293. De l'hégire, 692.

Le prince Jean n'avait pas été corrigé par la leçon qu'il avait reçue; et l'emprisonnement qu'il venait de souffrir n'ayant fait qu'aigrir son ressentiment, il ne craignit pas de braver de nouveau la puissance et le courroux de son frère, et pour la seconde fois il excita des troubles violens dans la Castille. Sanche prit les armes et poursuivit le prince rebelle. Ses partisans effrayés n'osèrent en venir aux mains, ils se dispersèrent, et le prince abandonné de tous se réfugia à Lisbonne; mais le roi de Portugal, menacé de la guerre par un message de Sanche, ne lui permit point de rester dans ses états. Le prince,

ne sachant alors à qui demander un asile en Europe, prit le parti de passer en Afrique; il était assuré de trouver dans Abu Jacûb un ennemi de son frère. Le roi de Maroc l'accueillit en effet suivant ses espérances; et le prince s'étant vanté que, s'il avait quelques troupes, il reprendrait la ville de Tarifa, Abu Jacûb le renvoya en Espagne avec cinq mille chevaux, auxquels se joignirent les troupes d'Algéciras. La place fut aussitôt investie, mais elle fut si bien défendue par son gouverneur Guzman, que le prince, désespérant de la réduire par les armes, eut recours à un autre expédient, aussi odieux qu'il fut inutile.

Il avait parmi ses serviteurs un jeune fils de Guzman; il le chargea de chaînes, et le fit traîner au pied des remparts. Des hérauts appelèrent ensuite le gouverneur, et le prince le menaça de faire périr son fils s'il ne rendait sur-le-champ la place. Le noble chevalier ne lui répondit qu'en lui jetant son épée du haut des remparts. Les Africains, que le refus de Guzman mit en fureur, égorgèrent le malheureux jeune homme et lancèrent sa tête dans la ville (1); ils

---

(1) Les historiens espagnols disent que le prince Jean lui-même immola le fils de Guzman d'un coup de poignard; les historiens arabes chargent les Africains de

n'en furent pas moins obligés d'abandonner leur entreprise et de rentrer dans Algéciras. Jean n'osa point reparaître à Maroc ; il se retira à Grenade où ses désirs de vengeance le suivirent, et ses perfides conseils déterminèrent Muhamad à la guerre. Pour lui donner un prétexte plausible, Muhamad réclama du roi Sanche la ville de Tarifa sur le fondement qu'elle lui avait appartenu, et que le roi de Maroc l'avait usurpée sur lui. Sanche répondit que Tarifa avait été conquise par ses armées, et qu'il la garderait ; qu'au surplus, s'il suffisait d'alléguer d'anciens droits, il pourrait à son tour lui demander tout le royaume de Grenade. Les hostilités suivirent de près ce refus. Les troupes de Muhamad ravagèrent une grande étendue de pays, et celles de Castille ne commirent pas moins de dégats dans les terres de Grenade. Sanche s'empara même de Quésada, d'Alcaudète, et de plusieurs autres forteresses, enleva une grande quantité de bestiaux et fit beaucoup de captifs ; la mort vint arrêter le cours de ses succès, en le frappant à l'improviste après un règne agité de onze ans.

---

cet affreux assassinat. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le prince, s'il n'a pas frappé la victime, ne l'ait livrée à ses bourreaux.

Cette mort fut le signal de nouvelles discordes. An de J. C. 1295.
Il avait nommé pour tutrice de son fils et régente De l'hégire 694.
du royaume la reine Marie, son épouse, princesse d'un esprit supérieur à son siècle; de leur côté les états avaient proclamé Ferdinand dans Tolède; mais les infans de la Cerda firent revivre leurs droits, et le prince Jean, rentré en Castille, rallia près de lui ses anciens amis. Les états, convoqués de nouveau à Valladolid par les soins de la reine, cherchèrent tous les moyens d'assurer la tranquillité publique, mais les mesures qu'ils prirent ne firent qu'aggraver le mal. L'infant Henri, fils de Ferdinand III et grand-oncle du jeune roi, fut appelé par eux à la régence: mais la reine refusa de céder l'autorité qu'elle tenait des volontés de Sanche: les divisions augmentèrent. Le prince Jean, appuyé par les seigneurs de Lara, presque toujours en révolte contre le souverain, se fit proclamer roi à Léon, tandis qu'Alphonse de la Cerda se faisait élire roi de Castille à Sahagun.

Le roi de Grenade ne laissa pas échapper cette An de J. C. 1296.
occasion favorable d'attaquer les chrétiens. Après De l'hégire, 695.
avoir ruiné leurs campagnes, il assiégea et reprit la ville de Quésada, qu'il peupla de Musulmans venus d'Alhama. Ensuite il investit Alcandète, renversa et détruisit ses remparts, et dut pareillement lui rendre, en lui donnant de nou-

veaux habitans, la population qui avait péri dans le siége. Ce fut vers ce temps que le roi de Maroc, qui n'avait plus en Espagne que la seule ville d'Algéciras, dont la possession ne pouvait le dédommager de tout ce que les expéditions de son père et les siennes avaient coûté à l'Afrique, convaincu par l'expérience que toute entreprise sur l'Andalousie serait inutile et pouvait être funeste, fit proposer à Muhamad de lui céder Algéciras contre une somme d'argent. Le roi de Grenade accepta cette offre avec joie, et les deux princes furent bientôt d'accord sur le prix. Maître d'Algéciras, Muhamad tourna ses armes contre les walis de Comares et de Guadix, qui, ne pouvant plus compter sur aucun secours, ne firent pas trop attendre leur soumission.

Cependant le parti du roi Ferdinand se fortifiait peu à peu, et ses troupes obtinrent divers avantages qui forcèrent les seigneurs de Lara à rentrer dans le devoir; mais d'un autre côté le régent, battu à Arjona par Muhamad, accepta pour condition de lui remettre Tarifa moyennant une somme d'argent; la reine gagna pour lors en crédit et en affection, de la part des Castillans, tout ce que le régent perdit en considération par la connaissance qu'on eut de ce honteux traité: la reine refusa de le ratifier. Le brave Guz-

man, qui dans les champs d'Arjona avait par sa seule valeur sauvé le prince Henri d'une déroute totale, fut envoyé de nouveau à Tarifa; Muhamad ne tarda pas à l'y attaquer, mais tous ses efforts échouèrent devant cette place: après un siége aussi long que meurtrier, il fut contraint de se retirer. Il essaya de se venger sur Jaën, qu'il assiégea aussi inutilement que Tarifa, mais il brûla en passant les faubourgs de Baëna, et il détruisit la forteresse de Palma. An de J. C. 1298. De l'hégire, 699.

Les troubles n'étaient pas finis en Castille. Le parti du prince Jean s'était beaucoup affaibli par la défection des Lara; celui d'Alphonse de la Cerda ne se soutenait guère mieux, parce que ses alliés mettaient fort peu de zèle à le servir; tout paraissait devoir céder à l'ascendant des vertus de la reine; mais l'esprit de discorde qui s'agitait sur les Castillans prit une autre voie pour éloigner la paix, si nécessaire à tous les partis épuisés par leurs longues dissensions. D'adroits courtisans s'emparèrent de l'esprit du jeune Ferdinand, âgé pour lors de quinze ou seize ans, et ils surent si bien exciter en lui le désir de dominer et de régner par lui-même, qu'il retira à sa mère les pouvoirs qu'elle n'avait exercés jusque là que pour le bien de l'état, et pour attacher solidement sur son front la couronne de Castille. An de J. C. 1300. De l'hégire, 699.

Le roi de Grenade aurait pu profiter mieux qu'il ne le fit de ce temps d'orage, où le gouvernement incertain de Ferdinand n'aurait eu à lui opposer que des mesures faibles ou incomplètes; il se borna à faire sur la frontière des incursions qui n'avaient pas d'autre résultat que l'enlèvement de quelques bestiaux, ou la ruine de quelques cantons sans défense. Il mourut au moment où l'on s'y attendait le moins, sans qu'aucun symptôme fâcheux eût annoncé que sa fin fût si prochaine.

An de J. C. 1302. De l'hégire, 701. 8 xaban.

Abu Abdala Muhamad III, son fils, lui succéda. Ce prince que la nature avait partagé des qualités du cœur et de l'esprit, aussi bien que des dons extérieurs, ami des savans, poète et orateur lui-même, doux, humain, affable, très-appliqué aux soins du gouvernement, était fait pour régner sur un peuple dont les inclinations paisibles eussent pu se prêter aux intentions d'un bon roi. Mais les Grenadins étaient inquiets, turbulens, légers, ils ne surent pas être heureux avec un roi qui ne désirait rien tant que leur bonheur : la révolte fut le prix de l'amour, et l'ingratitude poursuivit Muhamad jusque dans sa propre famille. Dans les commencemens de son règne, il consacrait au travail les jours entiers et souvent les nuits; ses ministres pouvaient à peine soutenir une application si constante; ils

étaient obligés de se relever entre eux. Le roi ne se relâcha de cette ardeur excessive, que lorsque sa santé affaiblie le lui commanda. Les ministres dont le zèle le secondait si bien possédaient toute sa confiance, et ils en étaient dignes ; mais la faveur même qu'ils obtenaient, juste récompense de leurs travaux, excitait la jalousie ; les propres parens du roi ne s'en montrèrent pas exempts. Abul Hégiag ben Nazar, qui était wali de Guadix, fut le premier à donner l'exemple de la désobéissance ; il refusa d'assister à la cérémonie du couronnement, comme si son titre de parent du roi lui eût donné le droit de ne point fléchir devant l'autorité souveraine.

En paix avec les Maures, les rois d'Aragon et de Castille étaient en guerre entre eux ; c'était au sujet des limites du royaume de Valence. Le premier s'était emparé d'Alicante, et il avait voulu prendre Lorca. Ferdinand IV, méprisant les sages avis de sa mère, et rendant sans effet les mesures qu'elle avait prises contre le roi d'Aragon, avait choisi pour arbitre le roi de Portugal ; et celui-ci, ennemi secret de Ferdinand, assignant pour limites le cours de la Ségura, confirma en faveur de Jacques II les conquêtes qu'il avait faites. Cette décision fut loin de rétablir l'harmonie entre les deux princes. Dans ces circonstances, Muhamad III fit la paix avec l'Aragon, afin de

pouvoir sans obstacle porter la guerre en Castille. Ses premières tentatives furent heureuses; il assiégea et prit la ville d'Almondhar (1), où il trouva de grandes richesses; mais ce qu'il regarda comme le plus haut prix de sa victoire, ce fut une jeune captive qu'il emmena à Grenade; elle y entra sur un char de triomphe, entourée d'autres captives, qu'elle effaçait toutes par ses grâces et par sa beauté. Elle parut si séduisante que la renommée ayant porté ses louanges jusqu'à Maroc, Abu Jacûb envoya des ambassadeurs à Muhamad pour la lui demander. La politique recommandait au roi de Grenade l'alliance de ce souverain; il lui céda sa belle captive, malgré l'amour qu'elle lui avait inspiré.

An de J. C. 1303. De l'hégire, 703.

L'année suivante, Muhamad marcha contre son parent Abul Hégiag, qui, non-seulement avait persisté dans sa désobéissance, mais encore avait ouvertement déployé l'étendard de la révolte, et levé des troupes pour soutenir son indépendance. Quand il sut que le roi approchait, il sortit de Guadix pour aller à sa rencontre et le combattre. La fortune le servit mal; il fut complètement battu, et contraint de s'enfermer dans

(1) Munda, à cinq ou six lieues de Malaga, célèbre par la victoire que César y remporta sur les fils de Pompée.

Guadix où il fut à l'instant bloqué. Afin de pouvoir disposer pour ce siége de plus grandes forces Muhamad demanda une trève au roi de Castille; il tâcha encore, mais vainement, d'obtenir la remise ou l'échange de Tarifa. Ne pouvant avoir Tarifa, il se dédommagea par une conquête non moins importante. Il envoya en Afrique son An de J. C. 1305. beau-frère Férag, wali de Malaga; et celui-ci, De l'hégire, 705. après bien des combats où presque toujours il eut l'avantage, s'empara de Ceuta et de quelques autres forteresses de la côte. On prétend qu'il trouva dans Ceuta un trésor que le roi de Fez, à qui appartenait cette ville, y avait caché, et que Muhamad l'employa à faire dans Grenade divers embellissemens, et principalement une vaste et magnifique mosquée tout ornée de jaspe et de marbres précieux. Pendant qu'il se livrait à ces paisibles travaux, la révolte éclatait dans la ville d'Almérie. Suleiman ben Rabié, qui en était wali, comptant sur les intelligences qu'il s'était ménagées avec le roi d'Aragon, voulut usurper la souveraineté et secouer le joug de Grenade. Au premier avis qu'en eut Muhamad, il courut l'attaquer, sans lui donner le temps de se mettre en défense. Suleiman fut vaincu et son parti détruit; mais il fut assez heureux lui-même pour ne pas tomber dans les mains du roi; il se sauva auprès de Jacques II, auquel il

ne cessa de conseiller la guerre contre sa propre patrie.

Le roi de Grenade avait dompté les rebelles de ses états ; celui de Castille avait pareillement réussi à réduire tous les partis qui divisaient son royaume. Les princes de la Cerda avaient abandonné tous leurs droits, et, pour prix de cet abandon, reçu quelques villes en apanage. Les seigneurs de Haro, gagnés par des largesses ou intimidés par les menaces d'un roi jeune, altier et puissant, avaient renouvelé leurs sermens de soumission et de fidélité. Le prince Jean les avait imités, et pendant quelque temps il parut à la cour avec toutes les apparences d'un retour sincère vers ses devoirs. Alors Ferdinand, n'ayant plus d'ennemis au dedans, résolut de porter ses armes contre le roi de Grenade ; et la trève n'était pas encore expirée, qu'en vertu d'un traité fait d'avance avec le roi d'Aragon, et tandis que la flotte de Jacques bloquait Almérie, les vaisseaux castillans se montrèrent devant Algéciras, soutenus par une armée qui s'était réunie à Séville, et que trois jours portèrent au pied des remparts ennemis. Ferdinand commandait cette armée en personne ; et comme il jugea que le siége traînerait en longueur, autant par le mauvais temps qui en contrariait les opérations, que par la défense vigoureuse des assiégés, il

envoya un détachement investir Gibraltar. Cette place, qui n'avait qu'une très-faible garnison, capitula promptement; les Musulmans conservèrent leurs biens, leurs vies, et la liberté, mais ils perdirent leur patrie; quinze cents environ passèrent en Afrique.

Muhamad avait d'abord espéré que les fortes pluies amenées par l'hiver auraient forcé les Castillans à se retirer; il en fut autrement; dès qu'ils eurent pris Gibraltar, ils poussèrent avec plus d'ardeur le siége d'Algéciras, déjà réduite à l'extrémité. Les nouvelles qu'il reçut en même temps de Grenade, où des symptômes de sédition commençaient à se montrer, le déterminèrent à traiter avec Ferdinand. Il lui fit offrir la restitution de Quadros, de Quésada, de Bedmar et le paiement de cinq mille pistoles d'or, s'il voulait abandonner Algéciras. Ferdinand accepta cette proposition, et par sa retraite qui eut lieu sur-le-champ, il laissa au roi de Grenade la liberté d'aller au secours d'Alméric. Jusque là cette place s'était défendue avec assez d'avantage, et les fréquentes sorties de la garnison incommodaient si fort les Aragonnais, que Jacques avait dû, pour s'en garantir, entourer son camp de fossés et de murailles; mais il n'en paraissait pas moins décidé, malgré les rigueurs de la saison, à poursuivre le siége jusqu'à ce qu'il eût forcé

An de J. C. 1309. De l'hégire, 709. Xaban.

la ville à se rendre. Il avait amené l'ancien wali Suleiman, dont les instances auraient suffi pour le déterminer, s'il n'avait eu assez de sa propre ambition. Ce fut ce même Suleiman qui, informé de la négligence avec laquelle les Grenadins gardaient la ville de Ceuta qu'ils venaient de conquérir, engagea les deux princes chrétiens à y envoyer leurs flottes, passa avec elles en Afrique, et conduisant l'expédition avec autant d'habileté que d'audace, s'empara de cette ville, la livra au pillage, et fit en peu de jours la conquête de toute la contrée voisine.

Quand le roi Jacques fut instruit de l'approche de Muhamad, il alla au-devant de lui avec une partie de son armée, laissant l'autre à la garde du camp. Le combat fut vif et meurtrier, mais Jacques obtint la victoire, et les Grenadins furent obligés de chercher une retraite dans les montagnes. Là Muhamad, parvenu à rallier ses troupes, voulait tenter encore le sort des armes, et s'il était vaincu, acheter la retraite de Jacques comme il avait fait celle du roi de Castille. De nouveaux avis, venus de Grenade, lui apprenaient que le danger était pressant, et son retour nécessaire pour imposer aux factieux. Livrant donc Almérie à ses propres ressources, il partit sur-le-champ pour Grenade.

La présence du roi devait ramener l'ordre où

obliger les rebelles à éclater : ce fut le parti qu'ils prirent. Placés entre l'espoir du succès s'ils agissaient, et la certitude du châtiment s'ils perdaient un seul jour, ils rassemblèrent à la hâte les principaux conjurés, et traînant à leur suite la populace à laquelle ils avaient distribué de l'argent, ils entourèrent le palais de Muhamad en poussant de grands cris, et en disant : Vive notre roi Nasar Abul Giux ; c'était un des frères du roi. Les mécontens donnaient pour prétexte à leur rébellion, le mauvais état où une longue ophtalmie avait mis les yeux du roi, ce qui, disaient-ils, l'obligeait à tout faire par l'entremise d'Abu Abdalà son ministre ; d'un autre côté, ils alléguaient le mauvais succès de ses armes, et le traité onéreux qu'il venait de conclure avec le roi de Castille. Parmi ces mécontens, il y en avait un grand nombre dont l'unique mobile était l'envie qu'ils portaient à la faveur du ministre, et l'ambitieux désir d'arriver à la fortune à travers les révolutions et les changemens opérés dans l'état. Pendant qu'une partie du peuple entourait le palais du roi, une autre partie se dirigea vers la maison d'Abu Abdalà, et après en avoir brisé les portes, elle pilla l'argenterie, les meubles, les effets précieux, et brûla la bibliothèque, qui était nombreuse et choisie. De là, elle revint au palais, et sous prétexte de se

An de J. C. 1309. De l'hégire, 709. Ramazan.

saisir de la personne de l'Hagib qui s'y était réfugié, elle força la garde royale, parcourut les appartemens, laissant partout des marques de sa fureur; et, sans respect pour l'autorité souveraine, sans égard pour la majesté du prince qui descendit en vain aux prières pour apaiser ces forcenés et sauver son ministre, ils le mirent en pièces sous ses propres yeux.

Comme l'amour du pillage accompagne d'ordinaire tous les excès auxquels le peuple se livre, le palais de Muhamad ne fut pas mieux traité que la maison d'Abu Abdala. Lorsque le peuple franchit les limites du devoir, et que, par un motif quelconque, il a rompu le frein salutaire que l'autorité met à ses passions, on dirait qu'il cherche, en s'abandonnant aux plus grands désordres, à profiter des courts momens de la licence et de l'impunité, pour se dédommager de la longue contrainte qu'il a subie. Pendant que les Grenadins pillaient et dévastaient la demeure royale, les chefs de la révolte entouraient Muhamad, et, au nom du peuple souverain, ils lui ordonnaient de déposer la couronne s'il ne voulait perdre la vie. Muhamad aurait pu, par des concessions momentanées, se tirer du péril où il se trouvait, et réunissant ensuite ses serviteurs fidèles, rendre au néant un consentement arraché, abattre les têtes coupables, et retenir un

pouvoir justement acquis; mais le sang aurait coulé dans Grenade, et le bon prince aima mieux renoncer au trône que d'acheter les grandeurs au prix de la vie d'un seul de ses sujets. Il fit donc la même nuit un acte solennel de renonciation en faveur de son frère Nasar Abul Giux, qui, n'osant soutenir sa présence, le fit partir immédiatement pour Almuñécar, où sa résidence lui fut assignée. Le lendemain fut un jour de fête pour les inconstans Grenadins. Nasar fit le tour de la ville à cheval, au milieu des acclamations générales, et il reçut sans opposition le serment d'obéissance de tous les walis du royaume.

Le premier acte d'administration de Nasar fut le renouvellement, ou la confirmation, de la trêve que son frère avait conclue avec le roi de Castille. Il voulait secourir Almérie, et, dans les premiers jours d'un règne qui commençait au milieu des troubles et sous l'influence des factions, il eût été dangereux d'avoir à la fois deux ennemis puissans. Dès que ses négociations avec Ferdinand eurent produit le résultat qu'il en attendait, il marcha avec toutes ses troupes contre le roi d'Aragon. Une bataille, également funeste aux deux partis, couvrit de morts les champs voisins d'Almérie, et la nuit arriva sans qu'aucun avantage eût fait pencher la victoire de l'un ou de l'autre côté; mais le roi d'Aragon, qui savait que Xawal.

depuis quelque temps sa province de Catalogne était en proie à des troubles toujours croissans, donna pendant la nuit l'ordre de la retraite ; et Nasar, sans songer à la troubler, rentra dans Grenade pour y jouir de son triomphe. Un événement auquel il était loin de s'attendre ne tarda pas à mêler des soucis amers aux douceurs dont il s'enivrait.

Ismaïl ben Férag, surnommé Abul Walid ou Abul Saïd, fier d'appartenir par sa mère à la famille royale, éprouvait, dès sa plus tendre jeunesse, un désir de domination qui ne pouvait s'assouvir que dans la possession du pouvoir suprême. Son extérieur prévenant, sa libéralité, d'autres qualités brillantes, lui avaient fait des amis ; et le nombre, le dévouement, le crédit de ces amis le rendaient entreprenant et audacieux. Il avait conçu le projet de renverser du trône son oncle Muhamad ; celui-ci s'était contenté de l'exiler de Grenade, et de l'envoyer à Malaga chez son père. Après l'usurpation de Nasar, Abul Saïd revint secrètement à Grenade, où il renouvela ses manœuvres ; et à ses propres partisans se joignirent beaucoup de partisans du roi détrôné, moins par inclination pour lui que par ressentiment ou par haine contre Nasar. Celui-ci, instruit de tous ces mouvemens, donna ordre d'arrêter son neveu ; mais cet ordre ne fut pas tenu si secret qu'Abul Saïd n'en fût prévenu à temps ;

il s'enfuit de Grenade, et se retira de nouveau chez son père. Le roi écrivit alors à Férag, en l'engageant à surveiller les démarches de son fils; il lui recommandait même de le punir de ses tentatives de révolte; mais, au lieu de se conformer aux désirs du roi, Férag donna à son fils des encouragemens, et il répondit à Nasar par une lettre pleine de menaces et de reproches sur la conduite qu'il avait lui-même tenue envers son frère Muhamad.

Cette réponse arrogante causa à Nasar de vives inquiétudes, parce qu'il prévit bien qu'on ne lui permettrait pas de jouir tranquillement d'un trône sur lequel il ne s'était placé que par la violence et l'injustice. Ce fut dans ces circonstances que, subitement frappé d'apoplexie, il tomba dans un état de léthargie et d'anéantissement semblable à la mort; le mal lui avait ôté toute connaissance; et, comme les remèdes qu'on lui appliqua ne produisirent point d'effet, on crut qu'il avait perdu la vie; les médecins, partageant la même opinion, déclarèrent que le roi était mort; cette nouvelle se répandit à l'instant par toute la ville. Aussitôt les amis de Muhamad, qui, tant que Nasar avait régné, s'étaient abandonnés au torrent, sentirent renaître leur ancienne affection; ils parcoururent Grenade pour sonder l'opinion publique, et s'étant assurés des

An de J.-C. 1310. De l'hégire, 710. Giumada 2.

dispositions des habitans, ils coururent à Almuñécar, tirèrent Muhamad malgré lui de sa paisible retraite, le mirent dans une litière, et l'amenèrent à Grenade. A leur arrivée, toute la ville était dans les fêtes et les réjouissances; et de quelle surprise ne furent-ils point frappés, en apprenant qu'elles avaient pour cause le rétablissement inespéré de Nasar! Muhamad, en voyant son frère, dit, pour excuser sa démarche, qu'il n'était venu que sur la nouvelle du danger qui avait menacé ses jours, et pour lui prodiguer ses soins. Nasar eut l'air de croire à ces paroles, mais il fit ramener Muhamad à Almuñécar; il ordonna qu'on y conduisît avec lui tous ceux qui étaient allés l'y chercher. Il y eut, dit-on, des hommes qui conseillèrent au roi de se défaire de son frère; mais Nasar refusa de se souiller d'un crime, et il défendit expressément qu'on lui fît aucun mal.

Cependant le roi de Castille avait songé à tirer parti de ces événemens. Une armée, sous les ordres de l'infant Pierre, avait passé les frontières, et après avoir ravagé les environs d'Alcaudète, elle investit la place elle-même. Ferdinand se rendit au siége en personne pour en presser les opérations par sa présence, et la ville ne tarda pas à capituler. Les malveillans de Grenade, qui n'avaient pu obtenir de Nasar le

meurtre de son frère, saisirent cette occasion de perdre ce dernier dans l'esprit du roi ; ils l'accusèrent d'intelligences criminelles avec Ferdinand. Muhamad, averti de cette tentative nouvelle de ses ennemis, écrivit au roi de Castille, et le conjura instamment de ne point faire la guerre à Nasar, parce qu'on l'accusait de la provoquer, et du moins de ne la faire qu'au wali de Malaga avec qui Nasar venait de rompre. Soit par condescendance pour Muhamad, soit qu'il lui fût égal au fond d'attaquer Malaga ou toute autre ville, Ferdinand donna ordre à l'armée de se préparer au départ; mais au moment de se mettre en marche, ce prince fut trouvé mort dans son lit. Cet événement, qu'on rapporte (1) avec des circonstances extraordinaires, An de J. C. 1312. De l'hégire, 712.

(1) On prétend que Ferdinand avait condamné sans preuves les deux frères Carvajal, soupçonnés d'un meurtre, à perdre la vie ; que ces malheureux, protestant constamment de leur innocence, le citèrent à comparaître dans un mois devant le juge suprême qui seul connaît la vérité, et qu'en effet il mourut le trentième jour. C'est à cause de ce trait, vrai ou faux, qu'il a été surnommé par les historiens l'*ajourné*. Mariana donne à entendre qu'on peut expliquer le fait, sans avoir recours au merveilleux. Il dit que Ferdinand était depuis longtemps malade ; que, malgré son mal, il se livrait journellement aux excès de la table, et qu'on pouvait prévoir

fut tenu secret durant trois jours ; on ne le publia que lorsque l'armée fut arrivée à Jaën. L'infant Pierre expédia aussitôt des courriers à la reine Marie, pour l'informer de la mort de son fils ; sans perte de temps, il fit proclamer par ses soldats Alphonse, encore enfant ; et il se hâta de conclure une trève avec le roi de Grenade, qui n'avait pas moins que lui besoin de la paix.

Le fils de Férag avait mis à profit l'état d'embarras et de gêne où Nasar se trouvait, pour lever des troupes. En offrant un point de ralliement aux mécontens de Grenade, son parti avait pris des accroissemens si rapides, que Nasar, justement alarmé, marcha contre lui avec toutes ses forces ; mais Ismaïl reçut en cette rencontre les premières faveurs de la fortune. Nasar ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, son armée fut dispersée, et il fut obligé de traiter avec son neveu, auquel il abandonna la souveraineté de Malaga. Nasar n'était point parvenu au terme de ses disgrâces, et cette

---

que sa vie finirait dans peu ; que d'ailleurs il est vraisemblable que les frères Carvajal crurent que cette menace solennelle, le frappant de terreur, pourrait le ramener à des sentimens plus justes, et faire rétracter leur arrêt de mort.

cession forcée d'une partie de ses états devait bientôt le conduire à la perte de sa couronne. Il avait pour ministre Muhamad Alhagi, homme ambitieux et rusé, mais dont la politique étroite, ne se rapportant qu'à lui-même, lui fit des ennemis de tous les Musulmans qui, par leur mérite ou par leur naissance, pouvaient aspirer aux honneurs ou aux emplois. Fécond en prétextes, il avait eu l'art de les écarter tous du palais, et surtout de la personne du roi. Si quelqu'un d'eux parvenait malgré lui à l'approcher, il payait de ses biens, et quelquefois de sa vie, la plus légère marque de faveur que le prince lui accordait. Fatigués enfin de sa tyrannie, les principaux habitans de Grenade envoyèrent des émissaires au wali de Malaga, et à son fils Ismaïl. Ceux-ci leur promirent protection et secours, et ils firent à leur tour passer à Grenade des agens secrets, qui soufflèrent partout le feu de la sédition. On fit courir le bruit que Muhamad Alhagi, traître à sa religion et à son pays, avait d'étroites liaisons avec les chrétiens; qu'il tâchait d'usurper peu-à-peu toute l'autorité, afin de s'emparer ensuite du trône; et lorsque ces propos, répandus avec profusion, eurent produit leur effet et échauffé toutes les têtes, les agens d'Ismaïl versèrent de l'or parmi la populace, et la révolte éclata.

An de J. C. 1313. De l'hégire, 713. 25 ramasan

Dès le point du jour, une foule immense remplit les rues de la ville, demandant à grands cris la tête du ministre. Le roi sortit de l'Alcazar, suivi de sa garde, et par des paroles de paix il parvint à calmer le peuple ; mais il dut lui promettre que le ministre serait éloigné des affaires, et en effet Alhagi fut remplacé. Ce ne fut pourtant qu'en apparence, puisqu'il conserva tout son ascendant sur l'esprit du roi, ce qui ne satisfit point les mécontens, surtout lorsqu'ils virent qu'on poursuivait sans éclat, et les uns après les autres, tous ceux qui avaient trempé dans la sédition. Des mesures de ce genre pouvaient convenir à un gouvernement fort, qui, n'ayant rien à craindre d'une émeute populaire, aurait néanmoins voulu ménager l'opinion, et épargner au peuple l'aspect des supplices ; mais, en frappant lentement les factieux, un gouvernement mal assis donnait une preuve de faiblesse, et laissait voir l'impunité dans une insurrection nouvelle. D'ailleurs, en avertissant les uns par l'exemple des autres de ce qui leur était réservé, il les invitait à chercher les moyens de se soustraire aux poursuites, et de courir à la vengeance. Ce fut ce qui arriva. Tous ceux que l'on regardait comme chefs de la révolte, tous ceux qui paraissaient suspects d'y avoir pris part, quittèrent furtivement Grenade,

et se réfugièrent auprès d'Ismaïl. Celui-ci, placé de nouveau à la tête d'une armée, qui, disait-on encore, devait se grossir des trois quarts des habitans de Grenade, ne mit plus de bornes à ses desseins ambitieux.

Muhamad III mourut sur ces entrefaites. 3 xawal.
Nasar fit placer sa dépouille mortelle dans le tombeau de ses ancêtres, avec une très-longue inscription, toute composée d'éloges pompeux et de titres fantastiques, selon l'usage des orientaux, froid dédommagement accordé à sa cendre! Il semblait que la mort de ce prince devait assurer le trône à son frère, en faisant cesser l'usurpation de fait; mais il n'en fut point ainsi, et Nasar jouit quelques jours à peine de son pouvoir devenu légitime.

Les mécontens, ralliés autour d'Ismaïl à qui la ville de Loxa venait d'ouvrir ses portes, l'avaient tumultueusement proclamé roi de Grenade. Pour se montrer digne de leur choix par son zèle à le soutenir, Ismaïl les conduisit vers la capitale, résolu, disait-il, à trouver la mort ou la victoire; mais il devait obtenir des triomphes faciles: à mesure qu'il avança, sa troupe se grossit de bandes nouvelles, toutes les villes où il passa s'empressèrent de se soumettre,
et il arriva devant Grenade avec des forces con- 28 xawal.
sidérables. Vainement Nazar essaya de l'arrêter;

il fut défait à la vue même de ses remparts, et contraint de rentrer dans la ville, où bientôt même il ne se crut pas en sûreté ; il s'enferma dans l'Alhambra. Une grande partie des habitans s'étaient rendus au camp d'Ismaïl ; le reste, divisé en plusieurs partis qui mirent réciproquement la ville au pillage, ne s'occupait qu'à satisfaire des vengeances particulières, sous prétexte de servir l'une ou l'autre cause. Les amis d'Ismaïl ne perdirent point de temps, et à force d'argent ils parvinrent à gagner le plus grand nombre de ces mutins. Au point du jour, ils s'emparèrent de l'Alcazar, de l'Albaycin, et des portes de la ville ; peu de temps après, Ismaïl y entra avec ses troupes sans avoir tiré l'épée.

Le siége de l'Alhambra fut aussitôt commencé. Cette forteresse manquait de vivres et de provisions. Nasar envoya demander du secours à l'infant Pierre qui se trouvait à Cordoue ; pour l'engager à venir, il se vantait encore d'avoir un parti, qui n'existait plus, mais qui, disait-il, n'attendait que son arrivée pour se montrer. De son côté Ismaïl fit tous les préparatifs d'un assaut général. Les partisans de Nasar, effrayés du péril ou craignant de ne pouvoir supporter les privations d'un siége, engagèrent le prince à négocier avec son neveu, sans attendre le retour de ses envoyés. Dominé par ces conseillers ti-

mides, Nazar députa sur-le-champ vers Ismaïl ses chargés de pouvoir; ils lui offrirent de sa part la cession entière de ses droits, contre la seule ville de Guadix et son district. Ismaïl n'eut garde de refuser si peu à celui qui lui donnait tant; et le traité ayant été conclu et signé le même jour, Nasar, accompagné de quelques serviteurs qui voulurent partager sa fortune, sortit de l'Alhambra et partit pour Guadix, où il vécut encore plusieurs années (1), avec moins d'éclat et de grandeurs, mais avec plus de calme, et peut-être avec plus de bonheur qu'il n'en aurait eu sur le trône.

3 Dylcada.

Tandis que les Grenadins célébraient par des fêtes l'avénement d'Ismaïl, l'infant de Castille accourait à grandes journées au secours de Nasar. Instruit en route de ce qui était arrivé, il jugea son intervention inutile; en se retirant, il ruina la forteresse de Rute sur le Xénil. Après

(1) Nasar mourut dans le mois de dylcada 722 (1322). Il n'avait voulu faire aucune tentative pour remonter sur le trône, malgré les instances et les exhortations de ses amis. Son cadavre fut transféré à Grenade par ordre de son neveu, qui lui fit rendre les plus grands honneurs, et qui fit lui-même sur son cercueil les prières d'usage. Son tombeau fut creusé auprès de celui de Muhamad, et on le chargea pareillement d'inscriptions.

ce stérile exploit, il ramena son armée à Cordoue, et Ismaïl jouit sans obstacle d'une couronne qu'il devait à son audace plus qu'à son génie ou à sa valeur. Souvent on voit le talent guidé par l'expérience échouer dans ses desseins, et la fortune se plaire à couronner l'imprudente témérité. On dirait que les hommes sont conduits en aveugles par une puissance supérieure qui se joue de leur vaine sagesse. Ismaïl, chassé deux fois de Grenade pour ses entreprises mal concertées, devait-il espérer que le diadème serait enfin le prix d'une persévérance qui, au moindre revers, pouvait le traîner à l'échafaud?

Le nouveau souverain de Grenade était d'un caractère entreprenant et opiniâtre, prompt à former des projets, ardent à les exécuter. Il poussait jusqu'au fanatisme le zèle pour la religion; dans l'âge des passions, il avait des mœurs pures et une conduite austère; son cœur, tout à l'ambition, se fermait aux amours; mais il avait peu de ces qualités solides qui font moins briller les rois sur le trône, qu'elles ne donnent le bonheur à leurs peuples. Rigoureux observateur des préceptes du Coran, il corrigea l'abus qui s'était de nouveau introduit de boire du vin et des liqueurs spiritueuses. Il voulut que les Juifs fussent distingués des Musulmans par une marque apparente sur leurs habits, et il

leur imposa de nouvelles charges. Il défendit rigoureusement toutes controverses sur les matières religieuses, parce qu'il les regardait comme plus nuisibles qu'utiles. Un jour que ses alfaquis disputaient en sa présence, fatigué de leurs subtilités, il se leva et leur dit : Pour moi, tout ce que je veux savoir, c'est que je dois mettre en Dieu seul mon espérance ; et, portant la main à son cimeterre, voici, ajouta-t-il, quels sont mes argumens.

Ferdinand avait réussi, dans les dernières années de son règne, à faire cesser les troubles qui si long-temps avaient désolé la Castille; mais il n'avait pu en détruire le germe. Dès que la nouvelle de sa mort fut parvenue à Tolède, la discorde, rallumant ses torches, réveilla les factions, et leur rendit leurs fureurs et leur violence. La maison de Lara d'une part, les partisans de la reine Marie, ceux de Constance, veuve de Ferdinand, les deux infans de l'autre : tous se disputaient la régence et le pouvoir. Les états, convoqués à Palencia, cherchèrent à concilier des rivaux qui se montraient disposés à soutenir leurs prétentions par la force, et qui l'étaient fort peu à céder les uns aux autres ce que chacun d'eux croyait avoir seul le droit d'obtenir. L'assemblée avait été d'abord divisée sur le choix du régent; une partie avait nommé la reine

Marie à la tutelle de son petit-fils, et l'infant Pierre à la régence; mais la mère d'Alphonse et le prince Jean (1) avaient obtenu de l'autre partie un nombre à peu près égal de suffrages. On allait en venir aux armes. La reine Constance mourut, et Marie profita de cet événement pour ramener les esprits. La régence fut partagée entre les deux princes, et elle demeura elle-même

An de J. C. 1315. De l'hégire, 715. chargée de la garde et de l'éducation du roi. Une seconde assemblée, tenue à Valladolid, confirma ces dispositions. Après que tous ces différens eurent été ainsi terminés, l'infant Pierre partit pour l'Andalousie avec toutes les troupes qu'il put réunir. Il fallait occuper la nation d'une guerre étrangère, pour l'empêcher de s'occuper de son gouvernement.

An de J. C. 1316. De l'hégire, 716. Pierre envoya d'abord à Guadix un grand convoi destiné à Nasar, avec lequel il était lié d'amitié. Ismaïl tenta de l'enlever, mais il avait pour escorte la cavalerie de Martos, toute composée de soldats aguerris. Un combat sanglant fut livré; les Grenadins y perdirent quinze cents hommes, et ils furent obligés de se retirer. Ce

---

(1) Ce prince Jean était frère de Sanche et par conséquent grand-oncle d'Alphonse et oncle de l'infant Pierre, qui était fils de Sanche et frère de Ferdinand.

premier succès enfla le courage des Castillans; ils assiégèrent successivement les forteresses de Cambil, Mataménos, Bégigia, Tiscar et Rute; Cambil fut emporté d'assaut, et la campagne voisine dévastée. Ismaïl fit aussitôt des levées de troupes pour opposer aux chrétiens une plus forte résistance; mais l'infant, qui n'avait que peu de monde, et qui avait recueilli durant le cours de la campagne un butin immense, prit le parti de la retraite avant qu'il pût être attaqué. Ismaïl marcha alors sur Gibraltar dans l'espérance de se ressaisir de cette place, qui, possédée par des mains ennemies, laissait son royaume constamment ouvert aux invasions. Au bout de quelque temps, Ismaïl, qui n'avait pu faire de grands progrès, parce que la ville avait conservé ses libres communications par mer avec les Castillans, et qu'elle en recevait fréquemment des secours, fut contraint de renoncer à son entreprise et de lever le siége. Il se hâta même de rentrer dans Grenade, en apprenant que l'infant s'avançait avec une armée. Ce dernier, enhardi par la retraite d'Ismaïl, parcourut tout le pays jusqu'à Jaën, s'empara d'Hasnalbas ou Hasnalos, brûla des magasins que cette place renfermait, parvint à Pina et à Montéxicar, et fit un grand nombre de captifs. Ismaïl voulut mettre un terme à ces dévastations; et, rappelant de nouveau l'armée,

il se mit à la recherche des Castillans; ceux-ci étaient alors sur leurs frontières, où ils déposaient les dépouilles des ennemis; peu de temps après, ils reparurent au milieu du royaume de Grenade.

An de J. C. 1317. De l'hégire, 717.

L'infant paraissait infatigable. Si le prince Jean, resté à Tolède, avait secondé ses efforts, le roi de Grenade aurait couru de grands risques; mais, rempli d'une basse et funeste jalousie, il s'attachait à contrarier ses opérations, et, sous prétexte qu'il convenait à l'état de faire la paix avec Ismaïl, il refusait toute espèce de secours à son collègue. Celui-ci ne perdait point courage, et quoique son armée se trouvât bien réduite, autant par les combats que par les maladies et les rigueurs de la saison, il alla faire le siége de Tiscar, que défendaient de fortes murailles, et qui avait pour alcaïde un homme de cœur et de talent, Muhamad Hamdûn. Profitant de l'obscurité de la nuit, les Castillans prirent par escalade un rocher qui domine la ville, ce qui força les habitans à se rendre. L'alcaïde, renfermé dans le château, opposa plus de résistance; mais à la fin les soldats, épuisés de fatigue et manquant de tout, demandèrent à capituler. Hamdûn obtint des conditions honorables. La garnison conserva ses drapeaux et ses armes, et chaque soldat eut de plus tout ce qu'il put em-

porter. Quinze cents habitans sortirent de la ville sous des conditions semblables, et ils se réfugièrent à Baza avec leurs familles. La nouvelle de la prise de Tiscar causa dans Grenade une sensation douloureuse; mais, Ismaïl ne vit dans ce malheur que l'inconstance ordinaire de la fortune; et loin de se laisser abattre, il se livra tout entier aux soins de la vengeance. Il savait que rien n'est durable dans la vie, si ce n'est l'invariable alternative du bien et du mal, le passage continuel du plaisir à la peine, du malheur et des misères au bonheur et aux succès; et d'heureux pressentimens lui annonçaient d'éclatantes victoires.

Le prince Jean avait enfin cédé aux représentations de la reine Marie, ou plutôt aux volontés de la cour de Rome, qui venait de déclarer que les fonds imposés sur les biens du clergé, accordés dans l'intérêt de la religion, ne pourraient être levés à l'avenir, qu'autant que les deux infans agiraient de concert contre les infidèles. Excité par ce double motif, il forma une armée et la conduisit en Andalousie. Quand les deux princes eurent joint leurs forces, ils pénétrèrent jusques au cœur du royaume de Grenade, ravagèrent tout le pays depuis Alcaudète, traversèrent les champs d'Alcala, brûlèrent les faubourgs d'Illora, passèrent à Pinos et parurent

devant Grenade, comme un torrent dévastateur qui menace de tout détruire, de tout renverser. Ismaïl, convoquant aussitôt et ses généraux et les principaux habitans de Grenade, leur représenta avec énergie les dangers de la patrie et de la religion, leur reprocha vivement leur peu de zèle, et l'indifférence avec laquelle ils supportaient ces incursions continuelles des chrétiens, invoqua le nom sacré d'Algihed, et les excita au combat. Cette fois, sa voix fut entendue. Toute la jeunesse courut aux armes, et s'unit à la garde royale. Un vaillant Parthe, nommé Mahragian, eut le commandement des troupes; Ismaïl se mit lui-même à la tête de la réserve.

An de J. C. 1319. De l'hégire, 719.

A l'approche des Grenadins, les infans rangèrent leur armée (1) en bataille; mais la cavalerie andalouse chargea avec tant de vigueur, que les chrétiens, ébranlés par ce choc impétueux, furent contraints de céder du terrain. Ils ne purent exécuter sans désordre ce mouvement rétrograde; les Grenadins redoublèrent d'efforts, et les Castillans, rompus et renversés, prirent honteusement la fuite. Vainement les

(1) La montagne au pied de laquelle la bataille fut livrée prit et a conservé le nom de *Sierra de los Infantes*, Montagne des Infans.

infans animaient les soldats de la voix et de l'exemple : ils tombèrent morts l'un et l'autre sur le champ de bataille (1) en combattant courageusement. Alors la terreur acheva de gagner l'armée chrétienne, et ce ne fut plus qu'une déroute générale. La nuit vint heureusement couvrir les fuyards de ses ténèbres, et dérober au glaive des Musulmans les tristes débris de cette armée, si remplie la veille d'espérance et d'audace.

Les Grenadins trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense, qui leur rendit plus douce encore la victoire. Ismaïl fit enterrer les morts dont le sol était resté couvert ; il craignit pour Grenade les exhalaisons fétides qui, par les grandes chaleurs (2), auraient corrompu l'air, et pu changer en cyprès les lauriers du triomphe.

---

(1) Les historiens espagnols rapportent tous que les deux infans tombèrent morts de fatigue sans avoir été blessés. Rigoureusement parlant, cela n'est pas impossible, mais cela doit tout au moins paraître fort extraordinaire. Les historiens arabes disent positivement qu'ils furent tués au plus fort de la mêlée en combattant *comme des lions*. Cela est beaucoup plus vraisemblable ; et nous croyons devoir sans hésiter adopter le récit des Arabes.

(2) Cette bataille fut livrée le jour de la saint Jean du mois de juin.

Les Musulmans furent ensevelis avec leurs habits et leurs armes (1). Le corps du prince Jean avait été trouvé et reconnu par des prisonniers chrétiens. Le roi de Grenade l'envoya à Cordoue, sans exiger aucune rançon. Les Castillans saisirent cette occasion pour demander une trève, que la mort des deux régens et la crainte des troubles intérieurs rendaient nécessaire; mais Ismaïl ne l'accorda que pour la frontière de Jaën et de Cordoue. On fit dans Grenade beaucoup de réjouissances pour célébrer cette heureuse journée; la perte de la bataille aurait entraîné vraisemblablement la ruine de l'état. Ismaïl reprit sans beaucoup de peine toutes les places qui lui avaient été enlevées; et, comme la trève convenue l'empêchait de continuer les hostilités vers Jaën, il se tourna du côté de Murcie; et s'empara de la ville de Huescar, et des forteresses d'Orès (2) et de Galéra, qui sont du district de Cazorla.

La mort des deux régens avait ramené la discorde dans la Castille, et la reine Marie joignait au chagrin de perdre dans l'infant Pierre un fils

---

(1) C'était un honneur chez les Arabes d'être enterré avec ses vêtemens et ses armes. Ce fut ainsi qu'on en usa avec Muhamad Almanzor.

(2) Aujourd'hui Oria, bourgade peu importante.

qu'elle aimait, la douloureuse impuissance de soustraire l'état aux dissensions qui le déchiraient. Philippe, oncle du roi, Jean-Emmanuel, gouverneur général du royaume de Murcie et gendre du roi d'Aragon, Jean, surnommé le Borgne et le Contrefait, fils du régent du même nom, et le prince Alphonse de la Cerda, demandaient tous la régence, et ils mettaient dans leurs prétentions un emportement qui devait amener la guerre civile. Marie sollicita l'influence du pape. Un légat arriva en Castille, et un concile fut convoqué à Valladolid, tandis que les états du royaume se réunissaient à Palencia. Les deux premiers prétendans furent élus, mais ce choix ne mit pas fin aux querelles. Les deux derniers se seraient consolés d'être exclus, pourvu que Philippe l'eût été avec eux, malgré l'évidence de ses droits ; et ils s'unirent à Jean-Emmanuel, afin que celui-ci, venant à disposer d'une plus grande autorité, pût réduire à un vain titre le collègue que les états lui donnaient. Le salut de la Castille, durant l'orageuse minorité d'Alphonse, tint à l'état d'agitation où se trouvait à la même époque le gouvernement de Grenade, et plus encore à la fidélité d'Ismaïl à garder la trêve qu'il avait accordée, et qu'il aurait pu rompre avec tant d'avantage.

Ces rois musulmans, que les historiens es-

pagnols ont si souvent calomniés, parce qu'ils les ont jugés constamment avec les yeux jaloux de la prévention et de la haine, étaient observateurs exacts des conventions faites avec l'ennemi; ils ne croyaient point qu'il fût permis de le tromper, ni que la politique pût absoudre d'un manque de foi. La fortune mettait dans les mains d'Ismaïl l'occasion d'accabler la Castille, et de porter du moins des coups dangereux à sa puissance; retenu par la trève, il perdit l'occasion. Les divers prétendans à la régence, armant leurs vassaux, avaient, il est vrai, couvert le pays de soldats; mais, partageant les fureurs de leurs chefs, ces soldats n'aiguisaient leurs glaives
An de J. C. 1321. que pour verser le sang espagnol; et la reine
De l'hégire, 721. Marie, dont les longues vertus avaient jusque là protégé l'état et le prince, venait, par sa mort, d'affranchir les factions de son autorité tutélaire. Vainement on avait ménagé un armistice entre les partis : la guerre civile profita pour déchirer la Castille de la trève conclue avec les Maures; elle n'apaisa ses fureurs que lorsque le jeune Alphonse, âgé de quinze ans, heureusement doué d'un esprit juste et précoce, d'un caractère ferme et d'un courage au-dessus des années, eut assemblé les états-généraux à Valladolid, et que là, s'exprimant en maître qui veut être obéi, il eut déclaré qu'il entendait gouver-

ner désormais par lui-même. Il était temps : la trêve était expirée, et le roi de Grenade, suivi d'une armée nombreuse, envahissait les frontières.

Fier de ses derniers succès, Ismaïl aspirait à de nouveaux triomphes. Il alla mettre le siége devant Baza, dont les chrétiens s'étaient emparés depuis quelques années ; et, après avoir retranché son camp pour le mettre à l'abri de toute insulte, il battit la place jour et nuit avec ses machines de guerre (1), renversa ses tours, abattit ses remparts et fit les préparatifs d'un assaut : la terreur força les habitans à se rendre. Alphonse ne put sauver Baza : ceux qui ne voulaient la régence que pour arriver au pouvoir, déchus de toute espérance de domination par la résolution imprévue du prince, venaient de se liguer ouvertement

An de J. C. 1324. De l'hégire, 724. Régeb.

---

(1) *Des machines qui lançaient des globes enflammés avec de fortes détonations, semblables à la foudre, lesquels causaient de grands ravages aux murailles.* C'est pour la seconde fois que les Arabes parlent de ces machines, qui sont évidemment des canons, antérieurement au siége d'Algéciras, qui n'eut lieu que vingt ans après, et durant lequel il est convenu généralement que les Maures ont employé l'artillerie. Il paraît encore que les Africains de Fez s'en servirent au siége de Tarifa, quelque temps avant celui d'Algéciras.

contre lui; et, livré tout entier au soin pressant de les réduire, il ne put faire contre les Maures que d'impuissans efforts. Aussi dès l'année suivante, à la même époque, Ismaïl assiégea la ville et le château de Martos; et ses terribles machines détruisant les murailles, ouvrant à ses troupes un périlleux passage à travers les ruines, la place fut emportée de vive force; ses habitans massacrés inondèrent les rues des torrens de leur sang. Après cette conquête, Ismaïl reprit le chemin de Grenade; il y entra au bruit des acclamations, chargé de riches dépouilles, et suivi d'une grande quantité de captifs des deux sexes.

An de J. C. 1325. De l'hégire, 725. 24 régeb.

Parmi les captives se faisait remarquer par son extrême beauté une jeune fille de Martos; un noble musulman, fils du wali d'Algéciras et cousin du roi, l'avait aperçue au milieu d'une troupe de soldats féroces, et l'amour naquit dans son cœur au milieu du tumulte et du carnage; jeune, ardent, passionné, mais guerrier intrépide, il s'était jeté au-devant des épées qui allaient s'abreuver de son sang. Semblables à des tigres, altérés de la proie qu'ils ont rencontrée, les soldats qui l'avaient prise voulaient tous l'obtenir ou menaçaient de la déchirer. Muhamad l'arracha de leurs mains, éperdue et tremblante, au risque de sa propre vie. Le roi ne vit pas im-

punément la belle Espagnole, il fut frappé du même trait qui avait blessé Muhamad ; mais il était roi : l'autorité et le pouvoir furent mis à la place de la raison et de la justice, il la fit conduire à son harem. Muhamad se plaignit amèrement ; les despotes ne souffrent point les reproches : le roi lui ordonna de sortir de sa présence ; et, ajoutant l'injure à l'injure, il lui dit que, s'il n'était point satisfait, il pouvait sortir de Grenade pour s'aller réunir aux rebelles, ennemis de leur prince.

L'entrée d'Ismaïl dans sa capitale avait été un jour de gloire pour lui, de fêtes et d'allégresse pour la nation. On avait dressé sur les lieux de son passage des arcs de triomphe, les rues étaient jonchées de fleurs, des tentures de soie et d'or couvraient le devant des maisons, les parfums les plus doux remplissaient l'air de leurs émanations ; la joie était dans les cœurs, elle se peignait sur tous les visages. Muhamad seul, triste, abattu, dévoré de jalousie, la rage dans l'âme, nourrissait son chagrin de vagues projets de vengeance. Il confia ses peines à des amis dévoués, tous lui offrirent leurs bras et leurs vies ; agité jusque là de mille angoisses cruelles, le cœur de Muhamad s'ouvrit alors au plaisir ; et, sans vouloir donner à son rival détesté le temps de jouir d'un bien qui n'était dû qu'à lui-même, il fixa

au surlendemain l'exécution du complot qui devait l'immoler à ses ressentimens. Muhamad et son frère, accompagnés de quelques amis, se placèrent aux portes de l'Alhambra; ils dirent aux eunuques et à la garde qu'ils voulaient parler au roi à sa sortie, et qu'ils allaient l'attendre. Ils portaient tous des poignards dans les manches de leurs habits, et de fortes saies par-dessous leurs manteaux. Le roi ne tarda pas à se présenter; un de ses wazirs le suivait. Muhamad et son frère s'approchèrent de lui en le saluant, et, au moment où il passait sur le seuil de la porte, Muhamad le frappa de trois coups de poignard à la tête et à la poitrine. Ismaïl tomba à la renverse, et ne put proférer que le mot: « Traîtres! » Le wazir tira son épée pour défendre le roi et se défendre lui-même; il expira sous le fer des autres conjurés. Les eunuques et les gardes accoururent au bruit; mais le crime avait été si promptement exécuté, que les meurtriers étaient déjà loin du palais.

On transporta le roi dans l'appartement de sa mère. Les médecins, appelés aussitôt, déclarèrent que les blessures étaient mortelles. Un second wazir, ayant su des eunuques le nom des auteurs de cet attentat, envoya sur-le-champ à leur poursuite; mais la plupart, sortis de Grenade, avaient mis leur tête à couvert; ceux qu'on put ar-

rêter périrent dans les supplices. Cependant tout, dans l'Alhambra, était livré au désordre et à la confusion. La garde royale exhalait sa douleur en imprécations et en menaces, et Othman, qui la commandait, avait bien de la peine à la contenir. Othman (1) avait eu connaissance de la conspiration, et il l'avait favorisée en secret; craignant d'être découvert, il n'était pas sans de vives inquiétudes; mais, comme une démarche imprudente aurait pu le perdre, il montra du dévouement et du zèle sans affectation. Il se tenait à la porte de la chambre où était le roi; pour calmer la multitude, il lui disait que les blessures paraissaient légères, et que bientôt le roi recouvrerait la santé. Le wazir sortit peu de temps après de la chambre; le roi venait de rendre le dernier soupir; mais il composa si bien son visage, que, malgré la douleur dont il était pénétré, la triste vérité ne fût point soupçonnée. Sans perdre un moment, il convoqua les membres du conseil, les ministres, les généraux et les scheiks. Quand ils furent tous rassemblés, il leur fit dire, ainsi qu'à Othman, que le roi vou-

(1) D'autres l'appellent O[illegible]if. Dans l'ouvrage de Conde il a les deux noms, tantôt l'un tantôt l'autre. Devant en choisir un pour éviter la confusion, nous avons pris le premier par lequel il est désigné.

lait leur parler. Les anxiétés d'Othman augmentèrent ; renfermant toutefois ses craintes au fond de son cœur, il entra dans la chambre avec tous les autres. Le wazir leur présenta alors le fils aîné du roi, Abu Abdalà Muhamad (1), encore fort jeune. Il leur dit que le roi leur ordonnait de reconnaître son successeur dans cet enfant, et qu'il ne leur parlait point lui-même en ce moment, parce qu'il souffrait trop de ses blessures. Tous les assistans s'empressèrent d'obéir, et Muhamad IV fut solennellement proclamé. La cérémonie finie, le wazir annonça la mort du roi.

Othman, qui avait redouté de plus grands malheurs, fut intérieurement ravi de la tournure que les événemens avaient prise, et, comme il avait plus de raison qu'un autre d'être satisfait, il fut le premier à s'écrier : Vive notre roi Muhamad ben Ismaïl. L'exemple du chef entraîna toute la garde, qui répéta ces mots par acclamation ; et l'élection du nouveau souverain n'éprouvant pas de contradiction, on vit se terminer heureusement une journée qui s'était annoncée sous les plus sinistres augures.

(1) Les Arabes disent qu'il n'avait que douze ans ; mais il paraît qu'il devait être plus âgé, puisque trois ans après il gouvernait lui-même et marchait à la tête de ses armées.

Le lendemain, on fit les obsèques du roi, qui 28 régeb.
fut enseveli avec la plus grande magnificence, et son tombeau fut, suivant l'usage, orné d'une inscription (1) pompeuse. Ismaïl laissa des regrets dans Grenade, bien qu'il ne fût qu'usurpateur de sa couronne, parce qu'il avait travaillé au bonheur de ses sujets. Dans les momens d'intervalle que ses guerres lui avaient laissés, il s'était occupé d'embellir sa capitale, et surtout de lui donner une bonne police. Il avait mis en communauté les artisans de chaque profession, et séparé avec soin les conditions et les classes.

Muhamad avait les plus belles qualités. Aux dons extérieurs, il joignait les agrémens de l'esprit. Il était d'un commerce assez doux, quoique ses manières fussent réservées, quelquefois même jusqu'à la gravité. Il s'exprimait facilement, et semait sa conversation de saillies fort vives. Son humeur était généreuse, et il

---

(1) Suivant cette inscription, il était âgé de quarante-sept ans, et son règne avait été de douze. Il laissa quatre enfans : Muhamad, qui lui succéda; Farag, qui mourut en prison à Almérie; Abul Hégiag, qui succéda à son frère, et Ismaïl, qui fut exilé en Afrique. Dans ses loisirs, le roi Ismaïl s'amusait à chasser les petits oiseaux; il aimait beaucoup aussi à monter à cheval.

aimait en tout la magnificence. Il se plaisait aux exercices militaires, aux joûtes et aux tournois, où il déployait son adresse. Il excellait à conduire un cheval, il avait même la passion des chevaux. On ne pouvait lui faire de présent plus agréable que celui d'un de ces animaux, surtout s'il était de bonne race, et que sa généalogie fût bien prouvée. Il protégeait les lettres, et ceux qui s'y distinguaient, poëtes ou orateurs; il était grand amateur d'histoires d'amour et de chevalerie. Mais ce que les Musulmans devaient regarder, dans ces circonstances critiques, comme un accident très-heureux, c'était ce jugement droit et solide qu'ils trouvaient dans leur prince au sortir de l'enfance, cette pénétration d'esprit, cette justesse de vues qui semblaient le partage d'un homme qu'auraient mûri les années. Spécialement favorisé par la nature, de même que le roi de Castille, il saisit comme lui les rênes de l'état, dans un âge tout destiné au plaisir. Il eut d'abord pour ministre le wazir Abul Hasan ben Masud, auquel il devait la couronne; Othman eut le commandement des troupes. Abul Hasan par malheur ne survécut que de quelques mois à son ancien maître; et, quand il le fallut remplacer, le choix du jeune prince tomba sur Muhamad Almahruc, noble scheik de Grenade.

Le nouveau ministre était ambitieux et dissimulé, et il n'usa du pouvoir que pour servir ses passions, satisfaire ses vengeances ou contenter son orgueil et sa vanité. Il devint l'oppresseur de la nation et l'ennemi des grands; il abusa même si fort de l'autorité attachée à sa charge, qu'il jeta dans une prison le prince Férag, et fit transporter en Afrique le prince Ismaïl, tous deux (1) frères du roi. Othman avait dirigé une expédition contre les chrétiens, auxquels il avait pris la forteresse de Rute. Envieux de son crédit ou jaloux de sa gloire, le ministre l'accueillit froidement au retour, et il eut même pour lui des procédés si désobligeans, qu'Othman irrité sortit de Grenade dans l'intention de passer en Afrique, et d'offrir ses services au roi de Fez,

An de J. C. 1326. De l'hégire. 726.

(1) Les écrivains arabes ne disent point pourquoi le ministre se porta à cet acte de violence. Peut-être les princes étaient-ils plus âgés que Muhamad et regardaient-ils comme une atteinte à leurs droits la préférence donnée à leur frère. Ce qui pourrait donner à cette supposition de la vraisemblance, c'est qu'après la mort du ministre et même après celle du roi, les deux princes furent laissés, l'un en prison et l'autre en Afrique. S'ils eussent été les cadets de Muhamad, on aurait peine à comprendre comment ils auraient pu s'attirer un traitement aussi rigoureux. Qu'auraient pu faire des enfans de neuf ou dix ans pour mériter la captivité et l'exil?

Othman el Rada, dont il était le parent. Le désir de la vengeance le retint dans l'Andalousie, et, tandis qu'il envoyait à Séville son fils Ibrahim pour exciter les Castillans à la guerre, il soulevait les habitans des montagnes, et faisait proclamer Muhamad ben Férag, frère d'Ismaïl et oncle du roi, lequel était alors à Trémécen, et se disposait, disait-on, à passer en Espagne, avec ses partisans et un corps considérable de
An de J. C. 1327. De l'hégire, 727. troupes africaines. En apprenant ces tristes nouvelles, le roi, sans prendre conseil de personne, fit arrêter son hagib Almahruc, auquel il attribuait la révolte d'Othman. En même temps il leva une armée autant pour réduire et punir les rebelles, que pour s'opposer aux Castillans, qui, cédant volontiers aux instances d'Ibrahim, venaient de faire une irruption dans ses terres du côté de Séville.

Muhamad avait marché en personne contre les révoltés; mais l'habileté de leur chef, secondée par l'avantage des positions, rendit tous ses efforts inutiles; et il ne put ni les vaincre ni même les atteindre, parce qu'ils surent toujours éviter le combat, se contentant de harceler et de fatiguer son armée. Cependant les Castillans
An de J. C. 1329. De l'hégire. 729. 2 muharran. s'emparèrent de Véra, d'Olbéra, de Pruna et d'Ayamonte; les Musulmans essayèrent en vain d'arrêter le cours de ces conquêtes; il y eut, non

loin de Cordoue, sur les bords de la petite rivière de Guadalforce, un combat meurtrier, où périt la fleur de la cavalerie andalouse. Muhamad, de retour à Grenade, fit trancher la tête à son ancien ministre, auteur de tous ces désastres. Cette mesure rigoureuse ne guérissait point le mal. Le bruit s'était répandu que les Africains se préparaient à passer en Espagne pour favoriser la révolte d'Othman. Muhamad envoya à Algéciras Aben Yahie Alkigiati, successeur d'Almahruc, pour empêcher le débarquement des Africains; mais les Grenadins ne déployèrent qu'une valeur inutile. Culbutés, accablés par le nombre, ils cédèrent le champ de bataille tout couvert de morts. Alkigiati, grièvement blessé, eut, en expirant, la douleur de voir la défaite de ses troupes. Les Africains s'emparèrent de cette ville, et peu de jours après de Marbella et de Ronda.

Ce nouveau malheur frappa les Grenadins 17 regeb.
d'épouvante. Le roi, par son propre courage et son inaltérable constance, parvint à leur rendre quelque énergie; et, se mettant de nouveau à la tête des troupes, il alla assiéger et prendre la ville de Cabra et le fort de Priégo. Excité par ces premiers avantages, il aspira à une conquête plus importante, et il conçut le dessein de s'emparer de Baëna. Il forma pour cela un corps de

cavalerie d'élite, peu nombreux mais tout composé de soldats aguerris, dont la valeur souvent éprouvée était supérieure à tous les dangers. La plupart des généraux admiraient, sans l'approuver, la courageuse audace de leur jeune prince; quelques-uns la traitaient d'imprudente témérité, et sous divers prétextes ils refusèrent de l'accompagner. Le roi jura qu'il prendrait Baëna sans eux, et il donna le signal de la manche. Les chrétiens, voyant arriver une si petite troupe, sortirent en hâte de leurs murs pour la combattre, avec l'espoir de la vaincre; ils trouvèrent une résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre; et, pressés à leur tour, poursuivis par les braves compagnons de Muhamad, ils prirent la fuite en désordre. Les Musulmans les suivirent jusqu'au pied des remparts.

Muhamad, plein d'ardeur et de bravoure marchait au devant des siens, et, choisissant parmi les ennemis le cavalier le plus apparent, il lui jeta sa lance avec tant d'adresse, que l'instrument fatal lui traversa le corps. Comme la lance du roi était garnie d'or et de pierreries, plusieurs cavaliers voulurent s'élancer pour la lui arracher. Le roi les arrêta. Laissez ce malheureux, leur dit-il. S'il ne meurt point de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi la guérir. Peu de jours après la ville capitula. Poursuivant ensuite sa

marche victorieuse, il ravagea toute la contrée voisine, jusqu'à ce qu'averti par ses éclaireurs de l'approche d'une armée chrétienne, il courut à sa rencontre, l'attaqua, la défit et poursuivit ses débris à plusieurs lieues de distance. Informé que Gibraltar était mal gardé, il s'y porta rapidement avec sa colonne, surprit la garnison et se rendit maître de la ville. Il reprit aussi sur les Africains, alliés des rebelles, Ronda, Marbella et Algéciras, et dans cette campagne courte et brillante, qui ne fut pour lui qu'une suite de triomphes, il recouvra tout ce que la révolte lui avait fait perdre.

Cependant le roi de Castille avait rétabli la paix intérieure, et son autorité respectée par tous les partis ne trouvait plus d'obstacles pour l'exécution de ses desseins, si ce n'est dans l'état d'épuisement où tant de malheurs, tant de guerres, avaient mis son royaume et ses finances. Il venait de conclure avec l'Aragon et le Portugal un traité d'alliance offensive contre les Maures ; chacune des trois puissances devait de son côté les attaquer ; elles s'étaient même engagées réciproquement à ne point recevoir les mécontens qui tenteraient d'exciter de nouveaux troubles ; mais cela ne suffisait point. Pour entretenir des armées, il fallait des trésors, et Alphonse n'en avait point. Il demanda des subsides aux états

du royaume : et les états, assemblés à Madrid, dociles à la voix de leur souverain, déterminés surtout par la nécessité, créèrent des impôts nouveaux, parmi lesquels on trouve le droit d'alcavala, ou de mutation sur les ventes et les échanges, droit porté d'abord au cinquième de la valeur et modéré dans la suite. Aussitôt une armée fut réunie à Séville; elle était destinée au siége de Gibraltar; une flotte nombreuse, sortie du Guadalquivir, devait en seconder les opérations. De son côté Muhamad de retour à Grenade faisait de grands préparatifs pour rentrer en campagne.

An de J. C. 1330. De l'hégire, 730.

Dans le même temps, le royaume de Fez en Afrique se trouvait agité par de sanglantes révolutions. Omar, fils d'Othman el Rada, soutenu par son frère Abul Hasan, armant contre son père ses mains criminelles, le forçait à descendre du trône; Trémécen, Sigilmesse, se déclaraient en faveur du rebelle; Othman succombait sous le poids de ses revers. Il semblait que sa mort devait consolider l'usurpation d'Omar, mais bientôt, dans le frère qui l'avait protégé, il trouva un dangereux ennemi. Le désir du pouvoir suprême entra dans le cœur d'Abul Hasan; il voulut succéder à celui qu'il avait dépouillé lui-même pour des intérêts étrangers. Son courage, son activité, son génie, lui présageaient le succès, et dans une bataille san-

glante Omar perdit la couronne et la vie. Abul Hasan Ali posséda sans rivaux le trône de Fez (1).

---

(1) Cette dernière circonstance est essentielle à remarquer ; elle éclaircit un point très-obscur de l'histoire d'Espagne : cet Abul Hasan ne fut point roi de Maroc, comme on l'a dit, mais roi de Fez. Il paraît que depuis plusieurs années ces deux royaumes avaient des souverains particuliers. Abul Hasan ne vint point en Espagne, comme on le suppose encore, appelé par le roi de Grenade. Les Africains n'y étaient d'abord venus qu'en qualité d'auxiliaires du rebelle Othman ; et ce fut contre le gré de Muhamad qu'Abul Hasan fit par la suite des établissemens en Andalousie. Il n'est pas non plus exact de dire, avec quelques historiens espagnols, qu'Abul Hasan envoya en Espagne son fils Abdelmélek avec une armée. Abdelmélek n'était point fils, mais général du roi de Fez. Il y a une grande confusion d'événemens dans cette partie de l'histoire d'Espagne. Les écrivains qui s'en sont occupés ont eu quelques dates positives fixées par les chroniques ou par les monumens, et ils ont rempli les intervalles qui les séparaient, par des événemens qu'ils ont sus de tradition ou autrement, en leur assignant des époques en rapport avec leur système, et souvent peu conformes à l'ordre des temps ; il est même visible que plus d'une fois ils empruntent des détails à leur imagination. C'est ainsi qu'ils parlent d'un voyage du roi de Grenade à Maroc en 1330, et d'un traité secret entre ce même roi de Grenade, et Jean Emmanuel, gouverneur de Murcie et les seigneurs de Lara, ce qui fe-

Déjà l'armée de Castille menaçait Gibraltar, et le blocus allait commencer, lorsque ses généraux reçurent avis de la marche du roi de Grenade. Jugeant alors à propos de remettre le siége à un autre temps, ils conduisirent leurs troupes à la rencontre de l'armée ennemie. Ils s'arrêtèrent devant la ville de Téba, qui fut investie ; Muhamad vint camper à Turon, à peu de distance de Téba, et il envoya des détachemens sur le bord de la rivière qui coule auprès de cette ville, pour empêcher les chrétiens d'abreuver leurs chevaux. D'autre part, les Castillans pressaient la forteresse de Pruna, qui fut obligée de se rendre. L'alcaïde qui y commandait obtint pour la garnison les honneurs de la

---

rait supposer dans ce prince des vues politiques bien évidemment au-dessus de son âge. Il est vrai qu'ils le font très-vieux, puisqu'ils lui donnent pour successeur un de ses enfans cadets. Ils le font aussi assassiner par ses sujets pour s'être revêtu d'habillemens dont lui aurait fait présent le roi Alphonse. Le récit des Arabes, comme on va le voir, est bien différent ; et nous sommes convaincus qu'il faut sans hésiter lui donner la préférence. Quant au prétendu voyage, il est vrai qu'après avoir délivré Gibraltar que les Castillans assiégeaient, Muhamad montra l'intention de passer en Afrique pour voir Abul Hasan ; mais il fut assassiné au moment d'entreprendre le voyage.

guerre, et la liberté de passer au camp de Muhamad. Celui-ci voulut alors tenter un coup décisif. Il envoya trois mille cavaliers attaquer le camp des chrétiens, tandis qu'avec un nombre égal il s'alla mettre en embuscade à une lieue au-delà, espérant y attirer les ennemis. Ceux-ci avaient été prévenus par leurs espions, ils ne poursuivirent les trois mille cavaliers que jusqu'à l'entrée du vallon où l'embuscade était dressée. Mais, lorsqu'ils eurent reçu les renforts que leur envoyait Alphonse, ils s'avancèrent en bon ordre dans le vallon, chassèrent les Grenadins, attaquèrent à leur tour le camp de Muhamad, où ils causèrent beaucoup de désordre, et ils forcèrent les Musulmans à se retirer avec perte d'une partie de leur bagage. Les habitans de Téba demandèrent alors à capituler, et ils y furent admis sous des conditions favorables. Priégo, Cañète, Ortéxicar, suivirent l'exemple de Téba. Après avoir terminé glorieusement la campagne par la prise de ces villes, Alphonse alla recevoir à Séville, des mains de l'amour, la plus douce récompense de sa victoire, et mêler le myrte aux lauriers. Epoux peu fidèle, mais amant passionné, il rapportait toute sa gloire à sa maîtresse, et courait déposer ses grandeurs aux pieds de la belle Eléonore de Guzman. Ce fut de ces amours adultères que naquit Henri

de Transtamar, destiné à monter un jour sur le trône de Castille, et à compter parmi ses descendans cette infante Isabelle, sous laquelle devait s'abattre l'empire des Maures.

Dès que l'armée chrétienne se fut retirée, Muhamad retourna vers Grenade. Il assiégea en passant le château de Castro-del-Rio, sans pouvoir le prendre; il se vengea en ravageant le pays d'alentour, et en saccageant la ville de Gabra. Sur ces entrefaites, le nouveau roi de Fez passait le détroit. Reçu dans Gibraltar à titre d'allié, il s'y conduisit en maître, et il en fit prendre possession par ses troupes comme d'une chose qui lui appartenait. Muhamad fut très-sensible à la perte de cette place. Craignant néanmoins de rompre avec un prince guerrier et puissant, il eut l'air de céder de plein gré ce qu'il ne pouvait reprendre. Un traité d'alliance suivit cet événement. De son côté le roi de Castille sentait l'importance d'avoir Gibraltar: c'était pour lui la clef du royaume de Grenade, et pour les Africains une barrière qu'ils ne pourraient franchir; mais il devait peu compter sur le succès d'une surprise: Abul Hasan avait trop d'intérêt à conserver cette place pour n'y pas entretenir une forte garnison; il fallait donc une armée considérable, un siége régulier, et en même-temps une flotte maîtresse de la mer.

Malheureusement les circonstances lui permettaient peu de s'occuper des vastes préparatifs que demandait une telle entreprise. Les seigneurs de Lara et ceux de Haro s'étaient encore révoltés, et Jean Emmanuel s'était joint à eux. Contre ces dangereux ennemis, Alphonse eut besoin de toutes ses ressources.

Tranquille du côté de Séville, Muhamad avait porté ses armes dans le royaume de Valence. Il assiégea Orihuéla; la résistance qu'il éprouva lui fit abandonner le projet qu'il avait eu de s'emparer de cette place importante. Il ne fut pas plus heureux à Elche; le courage du gouverneur sauva la forteresse. L'année suivante, il renouvela ses tentatives, et elles furent encore infructueuses. Il y eut des campagnes dévastées, des villages pillés, mais les places fortes repoussèrent partout ses efforts. An de J. C. 1331. De l'hégire, 731.

Alphonse, vainqueur des rebelles, reprit ses desseins contre Gibraltar. Il espérait que le roi de Grenade ne viendrait pas défendre une ville qui, dans les mains d'Abul Hasan ne servait qu'à ouvrir ses états aux Africains. Il commença par s'assurer de la mer, afin d'intercepter les secours de l'Afrique; ses vaisseaux, maîtres du détroit, laissèrent de ce côté la garnison sans espérance, et c'était par là seulement qu'elle pouvait être secourue. Pendant long-temps tou- An de J. C. 1333. De l'hégire, 733.

tefois elle se défendit avec courage, et les attaques des assiégeans échouèrent souvent au pied des rochers qui servent de base aux remparts. La disette était plus à craindre pour les Maures que les armes d'Alphonse, et ils étaient si nombreux que les provisions furent bientôt épuisées. De privations en privations, habitans et soldats descendirent aux plus cruelles extrémités. Quelques-uns des premiers, se glissant parmi les rochers, parvinrent à s'échapper à la faveur des ténèbres; ils allèrent conjurer Muhamad d'embrasser la défense de ses alliés. Le roi de Grenade, aussi généreux que vaillant, accueillit avec bonté leur demande, et, rassemblant à la hâte sa cavalerie, il partit sur-le-champ de Grenade, qui ne devait pas le revoir. Il arriva à Algéciras sans être attendu, et, renforçant sa petite armée des troupes qu'il y trouva, il assaillit vigoureusement les chrétiens, qui cédèrent à la valeur des Andalous autant qu'à la surprise où les jeta cette attaque imprévue. Ils levèrent le siége le même jour, et se retirèrent en désordre à Séville (1).

---

(1) Les historiens espagnols conviennent que le siége fut abandonné; mais, pour l'honneur de leurs armes, ils prétendent qu'Alphonse fut rappelé en Castille par les discordes qui s'y étaient de nouveau élevées. Il est possible qu'en effet ce motif ait contribué à la retraite d'Al-

Muhamad était jeune et glorieux, il avait l'esprit railleur : il n'épargna pas les saillies piquantes aux généraux africains; ceux-ci en conçurent un profond ressentiment. Chez ces Maures farouches, les vengeances demandaient toujours du sang; ils résolurent de verser celui du roi de Grenade, et de le payer par un assassinat du service qu'il venait de leur rendre. Ils savaient que Muhamad avait montré l'intention de passer en Afrique pour voir Abul Hasan; ils attendirent qu'il eût renvoyé ses troupes. Quand elles furent parties, et qu'il n'eut retenu que les cavaliers de sa garde qui devaient être avec lui du voyage, ils firent épier soigneusement ses démarches par des assassins salariés. Le roi voulut dès le lendemain aller à la chasse; ces assassins s'emparèrent d'une gorge profonde qu'il devait traverser; et, l'attaquant dans un lieu si fourré qu'il ne put ni retourner son cheval ni être défendu par son escorte, ils parvinrent facilement à lui arracher la vie. On dit que celui qui lui porta les premiers coups fut un ancien esclave de son père Ismaïl, nommé Zeyan. Les malheureux

---

phonse; mais ce qui ne paraît nullement prouvé, c'est qu'à cette occasion il ait eu aucune entrevue avec le roi de Grenade ni avec Abdelmélek, fils prétendu d'Abul Hasan, roi prétendu de Maroc.

témoins de cette catastrophe cruelle se hâtèrent de rentrer dans le camp. Les gardes qui y étaient restés, quoique en petit nombre, voulaient au péril de leur propre vie venger la mort de leur prince; mais les Africains s'enfermèrent dans Gibraltar, et du haut des murailles ils bravèrent leur fureur impuissante.

La mort de Muhamad fut amèrement pleurée à Grenade. Par sa conduite dans un âge si tendre, ce prince donnait les plus brillantes espérances, il avait d'ailleurs si peu de défauts et tant de belles qualités, que ses sujets avaient pour lui l'affection la plus vive. Ce fut surtout parmi les soldats que la nouvelle de sa mort excita la douleur et les regrets. Jusef, surnommé Abul Hégiag, frère de Muhamad, était pour lors à la tête de l'armée, qu'il ramenait de Gibraltar; elle le proclama d'une voix unanime, et la nation sanctionna le choix de l'armée. Son premier soin fut de faire chercher le corps de son frère, resté dans la forêt. Il le fit transporter à Malaga, où on lui érigea un mausolée (1) décoré d'inscriptions.

(1) Ces inscriptions disaient que Muhamad était né le 8 muharram de l'an 715; qu'il avait été couronné le 26 régeb de l'an 725, et qu'il avait péri le 13 dylhagia de l'an 733. D'après cela il n'aurait eu que dix ans en

Jusef n'avait pas été moins favorisé de la nature que son frère Muhamad : il avait une belle âme sous de beaux dehors. Il différait seulement de son frère par les inclinations, les siennes le portaient à la paix, et à la culture plus exclusive des lettres. Pour pouvoir s'y livrer sans obstacle, et procurer en même temps à son peuple un repos qui depuis long-temps lui manquait, il envoya une ambassade à Séville, où se trouvait Alphonse, et une trêve de quatre ans fut conclue (1) à des conditions honorables. Jusef apportait sur le trône la ferme volonté de faire régner avec lui la justice tempérée par la bonté ; il ne tarda pas à donner une preuve de la sincérité

---

montant sur le trône, et dix-huit quand il fut assassiné. Si ces dates sont exactes, on ne peut qu'être de plus en plus étonné de tout ce que ce prince avait fait, si jeune encore. Que ne serait-il point devenu s'il eût pu poursuivre sa carrière jusqu'à un âge avancé ?

(1) C'est vraisemblablement cette ambassade qui fait dire à certains historiens espagnols (en confondant, il est vrai, les époques) qu'en 1330 le roi de Grenade offrit à celui de Castille l'hommage de ses états, et une redevance de douze mille pièces d'or, ce qui fut accepté. Ce qui paraît positif, c'est qu'après 1330 la guerre continua, et qu'au contraire, après 1333, époque de l'avénement de Jusef, il y eut une trêve de plusieurs années, et que les hostilités ne furent reprises que vers l'an 1340.

de ses intentions. Son hagib étant venu à mourir dans les premiers mois de son règne, il conféra sa charge au wazir Abu Ishac. A peine cette nomination fut-elle connue, que de toutes parts on lui adressa des réclamations pressantes. On accusait Abu Ishac d'être altier, vindicatif, orgueilleux; on donnait à entendre que, de même que l'hagib Almahruc, il causerait dans Grenade des mécontentemens et des révoltes. Le roi accueillit ces plaintes, et, comme il voulait réellement le bien, au bout de quelques jours il renvoya son ministre, et mit à sa place Abul Naïm ben Reduan.

Ce dernier était de mœurs irréprochables, mais il avait un caractère sombre, dur, inflexible; poussant le zèle pour la vertu jusqu'à l'affectation d'austérité, et l'amour de la justice jusqu'à un rigoureux fanatisme. Aussi, tant que dura son ministère, il fut moins aimé que redouté; l'on prétend même que la célérité avec laquelle il expédiait les affaires les plus importantes, et la promptitude qu'il faisait mettre à l'exécution de ses jugemens, avaient coûté la vie à beaucoup d'innocens, et que la peine capitale avait été très-souvent infligée pour des délits très-légers. Malheureusement personne n'osait se plaindre, soit qu'on craignît les reproches du roi, qui déjà une fois avait changé de mi-

nistre par condescendance, soit qu'on tremblât de rester exposé au ressentiment d'Abul Naïm, si la dénonciation demeurait sans effet. Il fallut attendre que le roi, naturellement bon et juste, acquît par lui-même la preuve de l'abus progressif que faisait son hagib d'une autorité sans limites. Cela ne manqua pas d'arriver, mais ce ne fut qu'après plusieurs années ; et Jusef, s'étant convaincu que les mesures de rigueur que prenait son ministre provenaient plus encore de son irascibilité que de sa justice, il le destitua, et le fit même jeter dans une prison, en expiation de son excessive sévérité. An de J. C. 1340. De l'hégire, 740. Regeb.

Durant les années de paix dont Grenade venait de jouir, Jusef s'était appliqué à introduire sans violence dans ses états d'utiles réformes. Il rétablit dans leur pureté primitive les lois anciennes, notablement altérées par l'arbitraire ; il donna des formulaires clairs et précis pour les actes publics, dans le dessein de prévenir les contestations ; il fit publier des commentaires pour expliquer les dispositions obscures ou douteuses. Il créa des récompenses pour les administrateurs diligens ; et pour les généraux que leurs talens faisaient distinguer. Il chargea des savans de composer des traités spéciaux sur les procédés de toutes les professions mécaniques ou industrielles, afin d'augmenter les lumières

dans les artistes, et de les conduire au perfectionnement de leur art. Il reconstruisit sur un nouveau plan la grande mosquée de Grenade, il lui assigna des revenus considérables, et fit divers statuts auxquels il assujétit les imans, les alfaquis et les autres personnes attachées au culte; il fit aussi bâtir auprès de Malaga un superbe palais sur les dessins fournis par lui-même. Son administration ferme, sage et paternelle rappelait aux Grenadins les beaux siècles de Cordoue, et le règne des Abderahman et des Alhakem.

Ce prince ne laissait pas néanmoins de payer le tribut à l'humanité par de secrètes faiblesses. Lorsque la trève expirée eut ramené la guerre et ses ravages, le général de cavalerie Abu Taber Omar, de la famille de Mérin, fit une incursion dans le royaume de Murcie, où il commit beaucoup de dégats, et il rentra dans Grenade avec mille ou douze cents captifs des deux sexes. Ses cavaliers revinrent chargés de butin, et son triomphe donna lieu à de grandes fêtes. Omar était l'ami, le favori du roi, et son crédit était sans bornes; il semblait que les avantages qu'il venait d'obtenir devaient l'augmenter encore, en rendant légitime la bienveillance du roi; mais peu de jours après il fut mis en prison et dépouillé de sa charge, qu'on donna à un de ses cousins. Cet événement inattendu causa la plus

forte surprise, et beaucoup de personnes ignorèrent d'où provenait la disgrâce d'Omar; quelques-uns l'attribuèrent à la jalousie du roi. Omar avait le malheur d'être le rival du prince, et surtout d'obtenir sur lui la préférence. Jusef, doublement offensé, et par l'indifférence de sa maîtresse et par l'audace de son favori, agit en despote, et fit taire l'ancienne amitié devant la vengeance. Plus il avait comblé Omar de faveurs, plus Omar lui semblait coupable de n'avoir point sacrifié ses propres penchans à ceux de son roi. C'était, disait-on, le cousin d'Omar qui, confident indiscret, avait vendu, pour l'espoir de la faveur, le bonheur, la fortune et le secret de son parent.

Alphonse avait été moins heureux que le roi de Grenade; il avait dû employer tout le temps de la trève à faire la guerre à ses propres vassaux soulevés contre lui. Jean-Emmanuel avait encore mis dans son parti les deux maisons de Haro et de Lara; et, tandis que le roi était devant Gibraltar, il envahissait la Castille et menaçait Tolède. Le prompt retour du roi dérangea les projets des conjurés. Ils se retirèrent avec leurs troupes vers les places qu'ils avaient fortifiées; mais, Alphonse les poursuivant sans relâche, ils désespérèrent de leur salut. Jean de Lara prit la fuite; tous ses domaines furent confisqués. Al-

on se prépara à la guerre, et le plan de la campagne fut arrêté. On convint d'attaquer les Musulmans par Antéquéra et par Ronda, tandis que les flottes combinées de Castille et d'Aragon croiseraient sur le détroit; de son côté le roi de Grenade envoyait une armée insulter Jaën, et des ambassadeurs en Afrique pour hâter le départ du roi de Fez. Les hostilités ayant commencé, des ravages furent respectivement commis par les Castillans dans le royaume de Grenade, par les Grenadins sur les terres d'Alphonse. Cependant les vaisseaux africains traversèrent la mer, et, malgré la surveillance et les efforts de l'amiral castillan, ils abordaient aux rives andalouses. L'envie, qui toujours veille à la cour des rois, pour nuire aux hommes que la faveur accompagne et pour accabler ceux que la fortune abandonne, attribua le passage des Africains à la négligence de l'amiral; on alla même jusqu'à répandre l'odieux soupçon que cet officier s'était vendu au roi de Fez. Trop sensible peut-être à ce grossier outrage, et, ne consultant que son désespoir, l'amiral ne craignit point d'aller attaquer la flotte d'Afrique, composée de cent quarante galères, avec des forces infiniment moindres. La

---

sensible à l'injure de sa fille, voyait son gendre de très-mauvais œil.

flotte chrétienne fut presque détruite; la plupart de ses vaisseaux, enveloppés par ceux d'Abul Hasan, tombèrent au pouvoir des Africains; plusieurs furent coulés à fond; et l'amiral lui-même, après avoir long-temps combattu, ne voulant pas survivre à sa défaite, lava dans les flots de son sang les soupçons qu'il avait inspirés.

An de J. C. 1340. De l'hégire, 741. 9 safer.

Pendant qu'Alphonse consterné déplorait dans Séville la perte de ses vaisseaux, de ses soldats et de son amiral, et que, calculant tous les résultats de cette défaite, il voyait Abul Hasan maître de la mer, l'Espagne inondée d'Africains, et le nombre de ses ennemis toujours croissant, on se livrait dans Grenade à tous les excès de la joie, à tout l'enthousiasme du triomphe. Le jour où cette nouvelle arriva, la ville fut illuminée, et la nuit se passa dans les fêtes, les chants et les danses. Le lendemain, dès que le jour fut venu, le roi annonça son dessein d'aller recevoir et visiter le roi de Fez. Les commandans des frontières, les généraux, les officiers de sa garde, se disposèrent à l'accompagner. Jusef partit au milieu de ce brillant cortége, et il arriva à Algéciras quelques jours après qu'Abul Hasan eut pris terre. Celui-ci prodigua à Jusef les plus grandes marques d'affection et d'estime; et les deux princes, dans cette entrevue, s'engagèrent à unir leurs efforts contre le roi de Castille. Abul Hasan avait amené

20 safer.

une grande quantité de troupes (1) de cavalerie et d'infanterie; Jusef y joignit les siennes, le
3 robie I. siége de Tarifa fut aussitôt entrepris, et l'on battit les murailles avec des machines qui, par l'effet et l'explosion du salpêtre (2), lançaient des globes de fer qui produisaient de grands ravages.

Comme le siége traînait en longueur, parce que la place était bien fortifiée, et qu'elle avait une bonne garnison, les rois maures, voulant entretenir l'ardeur des troupes, composèrent un corps de cavalerie, choisi parmi les meilleurs cavaliers, et ils l'envoyèrent sous la conduite d'Aly Alar, et de son cousin Abdelmélic, ravager les environs de Xérez et de Sidonia. Les faciles succès qu'obtinrent d'abord ces deux généraux les excitèrent à des entreprises plus importantes, et ils tentèrent de surprendre Arcos et Lébrija. N'ayant pu réussir, ils dévastèrent la campagne, et firent partout un butin immense. Les troupes castillanes de la frontière se rassemblèrent à la

(1) Les Espagnols disent qu'il avait deux cent mille hommes; d'autres soixante mille, ce qui est plus conforme à la vérité, puisque sa flotte, d'après les Arabes, n'avait que cent quarante galères.

(2) M. Conde dit *nafta*, naphte. Il est évident qu'il s'agit de l'artillerie.

hâte pour opposer une digue à ce torrent, et, plusieurs détachemens s'étant joints, ils surprirent les Maures à l'improviste dans une position désavantageuse. Le lieu et le nombre étaient contre ces derniers, et le désir de conserver les riches dépouilles dont ils étaient chargés vint encore gêner et embarrasser leur défense. Ils furent entièrement défaits; quinze cents Africains restèrent étendus dans les champs d'Arcos; leurs deux généraux furent du nombre des morts : ils avaient péri les premiers en cherchant à rallier leurs soldats. La nouvelle de cet échec, rapportée par les fuyards, remplit Abul Hasan de fureur; il jura de venger ses Africains; et, pour mieux s'assurer le succès, il envoya l'ordre en Afrique de lui faire passer d'autres troupes; de son côté le roi de Grenade fit de nouvelles levées.

Cependant les assiégés, qui voyaient chaque jour s'accroître le danger de leur position, à qui d'ailleurs les ressources commençaient à manquer, faisaient agir vivement auprès d'Alphonse pour qu'il les secourût sans délai. Alphonse était alors à Séville, occupé d'un traité avec le roi de Portugal et avec les Génois. Il sentait que pour faire la guerre au roi de Fez avec plus d'avantage, il était nécessaire de l'isoler de l'Afrique. Lisbonne et Gênes s'obligeaient à lui fournir des galères; d'un autre côté le roi d'A-

ragon devait envoyer ses vaisseaux ; le rendez-vous général de la flotte était dans les eaux de Tarifa. En même temps Alphonse faisait un appel à tous ses sujets ; de toutes parts il faisait venir des soldats ; et néanmoins, voulant, dans cette occasion importante, n'agir qu'avec l'assentiment des états, il les convoqua près de lui, leur dit la situation de Tarifa, les périls dont l'Espagne était de nouveau menacée par les hordes africaines, la nécessité d'accourir au secours des assiégés. L'opinion du roi fut adoptée à l'unanimité. Le roi de Portugal, averti de ce qui venait d'être décidé, se rendit avec son armée à Séville ; celle d'Alphonse s'y trouvait déjà rassemblée ; de là, les deux rois marchèrent vers l'ennemi.

7 gium. 1. Ils l'aperçurent du haut des montagnes d'Hijarayel (1), et ils descendirent en bon ordre dans la plaine. Les Musulmans avaient été prévenus de leur approche et ils les attendaient, de sorte que, sans témoigner cette surprise que suit toujours le désordre, ils se formèrent incontinent en bataille. Néanmoins, comme le jour était sur le point de finir, le signal du combat ne fut point donné, et les deux armées

(1) Cette montagne est connue dans la contrée sous le nom de *Peña del Ciervo*, Roche du Cerf.

restèrent toute la nuit en présence, s'observant réciproquement et attendant le retour du soleil pour s'attaquer et s'entredétruire. Des deux côtés le même silence, la même discipline furent gardés ; il ne fut permis à personne de sortir des rangs ou d'aller provoquer l'ennemi ; et l'on ne vit point de ces combats singuliers où s'exerçaient d'avance les plus bouillans courages, et qui d'ordinaire, précédant les grandes batailles, préludaient tristement au massacre de quelques milliers d'hommes.

Marcher à l'ennemi, le rencontrer, le combattre, avant que la réflexion soit venue montrer le danger et glacer le courage par les terreurs de la mort, ce n'est souvent dans les hommes qu'un effort ordinaire où la nature et la raison profitent, pour s'étourdir, de l'exaltation des esprits. Passer une nuit dans l'attente immédiate du combat où tant de vies vont s'immoler, voir le péril dans toute son étendue quand l'imagination refroidie ne fournit plus les prestiges qui le cachaient, souffrir les angoisses de l'incertitude, se préparer à la mort par une longue agonie, et rester au poste où l'honneur et le devoir nous placent, c'est le triomphe de la résignation sur les sens, de l'opinion sur la nature. Il est pourtant des hommes dont le cœur inaccessible à toute crainte, aspirant aux combats

pour satisfaire une soif ardente de gloire, n'a jamais connu ces agitations secrètes que cause l'aspect de la destruction. Il s'en trouvait dans les deux armées ; ils parcouraient les rangs pour animer les soldats ; ils leur promettaient la victoire, et leur montraient les dépouilles ennemies.

Dès que le jour parut, les trompettes des Castillans, les bruyans tambours des Maures, se firent entendre, et vinrent réveiller dans les cœurs les idées guerrières. La petite rivière de Wadacélito (1) séparait les deux armées. Les troupes légères des chrétiens s'avancèrent pour la traverser ; et la cavalerie africaine des tribus de Gomare et de Zénète, soutenue par celle de Grenade, partit au galop pour leur disputer le passage. Bientôt les deux armées s'engagèrent tout entières pour soutenir réciproquement leurs guerriers, et

(1) Aujourd'hui *Rio-Salado*. C'est sous ce dernier nom que les historiens espagnols désignent cette fameuse bataille de Wadacélito. Adam, auteur anglais d'une histoire prétendue d'Espagne, nomme *Salcedo* le lieu où la bataille fut livrée et la bataille elle-même, tout comme il appelle montagne d'Axarguire, près de Malaga, ce que les Arabes appelaient l'*Açarquia* de Malaga, c'est-à-dire le côté du levant. Mais ce ne sont là que des erreurs bien légères, en comparaison de tout ce qu'on trouve dans ce livre.

la bataille devint générale. Le combat se maintint pendant long-temps sans avantage pour les uns ni pour les autres ; l'acharnement, la fureur, le courage étaient égaux. Vers le milieu du jour les tribus alarabes, pressées, enfoncées par les cuirassiers castillans, commencèrent à se débander ; et le désordre de ces hordes sauvages se communiqua promptement au reste des troupes africaines. Dans ce moment critique, la garnison de Tarifa fit une sortie si vigoureuse, qu'elle acheva de décider la victoire ; elle força le camp d'Abul Hasan, renversa le pavillon royal, pilla ou brûla les bagages. Les Africains accoururent à la défense du camp ; mais les Castillans, qui les suivaient de près, les mirent dans une déroute complète. Le roi de Grenade, en qui les inclinations pacifiques n'éteignaient point la valeur, soutenait seul le combat avec ses braves cavaliers ; mais, s'étant aperçu que les Africains fuyaient de toutes parts, et que tous les efforts des chrétiens allaient se diriger contre lui, il donna l'ordre à ses troupes de se retirer, avant qu'elles fussent enveloppées par l'armée victorieuse ; ce ne fut même pas sans travail qu'elles parvinrent à rentrer dans Algéciras.

Le roi de Fez s'était réfugié à Gibraltar, où il s'embarqua le soir même de la bataille, pour aller cacher en Afrique la douleur et la honte de

sa défaite. Quant à Jusef, étant informé que les chrétiens gardaient tous les passages par où il pouvait rentrer dans ses états, il s'embarqua pareillement avec toutes les troupes qui n'étaient point nécessaires à la défense de la ville, et il aborda deux jours après à Almuñécar. Cette cruelle bataille de Wadacélito remplit de deuil la ville de Grenade; il y eut peu de familles qui n'eussent une perte à pleurer. Plusieurs villes voisines ouvrirent leurs portes au roi de Castille, qui retourna triomphant à Séville. Celui de Portugal, qui avait puissamment contribué au succès de la journée, ne voulut point, dit-on, accepter les dons que lui destinait la reconnaissance d'Alphonse : des vues d'intérêt après la victoire auraient gâté les lauriers qu'il avait cueillis.

La fortune se déclarait contre les Musulmans. Le roi de Fez avait été accueilli en Afrique par le mécontentement et la révolte. Il perdait en un jour l'estime et le respect de ses peuples, qui oubliaient, en le voyant vaincu, qu'il avait conquis des royaumes; ses propres enfans lui disputaient la couronne. A Grenade, Jusef, menacé de plus près par les armes d'Alphonse, cherchait à créer des moyens de résistance; mais il eut à lutter contre le découragement général, et il ne put sauver les villes de Moclin et d'Alcala-la-Réal.

Les châteaux de Priégo, de Rute, de Bénaxémir, se perdirent de même; et la plupart des habitans, chassés de leurs foyers, portèrent leur misère aux environs de Grenade, où leur présence augmenta la consternation et l'épouvante. Pour comble de malheur, les vaisseaux de Fez et de Grenade furent presque tous pris ou détruits par les galères ennemies. Alphonse avait fait un armement considérable. Aux galères génoises et à celles que le Portugal lui fournit, il joignit les bâtimens équipés à Séville. Dans un premier combat naval douze vaisseaux des Maures étaient devenus la proie des alliés. Peu de temps après, le reste de la flotte fut dispersé, et les amiraux périrent dans une bataille sanglante. Une autre escadre de Fez, chargée de munitions et de vivres, fut attaquée et battue par la flotte du roi d'Aragon.

An de J. C. 1341. De l'hégire, 742.

An de J. C. 1342. De l'hégire, 743.

Alphonse avait trop d'expérience et d'activité pour ne pas faire servir tous ces avantages à s'en procurer de plus grands; il savait que la fortune ne s'arrête point dans sa marche capricieuse, que rarement on parvient à fixer son humeur inconstante, et que le moment d'obtenir de nouvelles faveurs est celui où l'on vient d'en être comblé. Il se hâta de convoquer des troupes; la Biscaye, les Asturies, la Galice, tous ses états en fournirent; et, dès qu'il se vit à la tête d'une

puissante armée, il alla mettre le siége devant Algéciras; il y arriva vers le milieu du printemps. Pour se mettre à couvert des surprises de l'ennemi, autant que pour montrer l'intention de persévérer jusqu'à la reddition de la ville, il fit entourer son camp de retranchemens et de fossés profonds. Les assiégés, par leurs fréquentes sorties, tâchèrent d'empêcher ces travaux, et leur artillerie incommoda fort les Castillans. Ceux-ci construisirent aussi des tours mobiles qui dominaient les remparts, et souvent les Maures les embrasèrent en lançant sur elles du bitume enflammé. La constance du roi vint à bout de tout surmonter.

Jusef sentait l'importance de la conservation d'Algéciras, et il mit tout en usage pour relever le courage abattu des Grenadins. Étant parvenu à former une armée, il vint camper à la vue des retranchemens ennemis. Il voulait attaquer sur-le-champ; mais ses généraux irrésolus secondaient peu son ardeur; ils auraient désiré que les Castillans fussent sortis de leurs lignes pour venir les combattre; mais ils ne devaient point s'y attendre, et les troupes d'Alphonse ne firent aucun mouvement. Cependant Jusef recevait de la place de fréquens avis, qui lui annonçaient la détresse de la garnison et le manque de vivres. Alors, ne prenant conseil que de la nécessité, il

résolut de tenter un effort pour faire lever le siége; et, après avoir excité ses troupes au combat par ses vives exhortations, il leur fit traverser au point du jour la rivière de Palmones, qui les séparait du camp des chrétiens. Il comptait les surprendre, et en effet il eut d'abord quelque avantage; mais les retranchemens étaient si forts, tant de soldats accoururent pour les défendre, qu'il ne lui fut pas possible d'y pénétrer. Un grand nombre de Musulmans périrent dans les périlleuses charges qu'il ordonna; les autres, tout-à-fait rebutés par la difficulté, ou saisis par la crainte d'éprouver le sort de leurs compagnons, n'obéissaient qu'avec répugnance à la voix de leurs chefs, et Jusef fut forcé de renoncer à une entreprise où le succès paraissait impossible.

Il avait fait demander des secours au roi de Fez; celui-ci avait répondu que ses guerres domestiques exigeaient pour son propre salut (1)

(1) Plusieurs historiens espagnols disent qu'à cette occasion Abul Hasan envoya une armée sous la conduite d'Aly, un de ses fils, et que ce fut après la réunion des Africains à l'armée de Grenade que fut livré le combat de Palmones. Les Arabes affirment positivement un fait bien différent, puisqu'ils disent qu'Abul Hasan n'envoya point de secours. Ce qui est très-vraisemblable, c'est que réellement il n'eut point les moyens de le faire,

l'emploi de toutes ses ressources. Cette réponse, rendue à Jusef après le mauvais succès de son attaque, acheva de lui ôter l'espérance de pouvoir sauver Algéciras. Il essaya pour lors de gagner en négociant ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Il envoya des députés à Alphonse pour lui proposer des arrangemens; mais Alphonse refusa de les entendre; il exigea pour condition première la remise d'Algéciras. Jusef, ayant convoqué ses généraux, leur montra le désir de faire une dernière tentative; mais ils s'opposèrent tous fortement à ce projet. C'était, dirent-ils, exposer le salut de l'état entier pour conserver une seule ville, et l'on pouvait si peu compter sur les troupes, que l'on avait plutôt une déroute à craindre qu'un succès à espérer. Ces raisons déterminèrent Jusef; ses députés retournèrent vers Alphonse, et il fut convenu que la place serait rendue, que la garnison emporterait son bagage et ses armes, que les habitans passeraient immédiatement de la ville nouvelle à la ville (1) an-

---

puisqu'il fut détrôné peu de temps après par son fils Farez ou Fariz. La ville d'Algéciras n'appartenait pas aux Africains, comme ces historiens le supposent; Muhamad IV l'avait reprise. Il n'y avait en leur pouvoir que la ville de Gibraltar.

(1) On se souvient qu'Algéciras avait été rebâti dans

cienne, et qu'il leur serait accordé un délai suffisant pour se retirer où ils voudraient, avec la faculté d'emporter tous leurs biens. Une trève de dix ans fut pareillement stipulée entre les deux royaumes. Alphonse traita avec beaucoup de distinction les officiers qui avaient défendu Algéciras; il tâcha même, autant qu'il le put, d'adoucir le sort des habitans, et, par la bienveillance qu'il leur montra, il acquit d'autant plus de droits à leur gratitude, qu'ils s'attendaient à un traitement rigoureux de la part d'un vainqueur irrité par une résistance de vingt mois.

Jusef ramena son armée à Grenade; et, persuadé que les récompenses ne sont pas dues seulement au courage déployé dans un jour prospère, mais qu'elles le sont encore à la constance exercée par les revers durant les longs jours de l'adversité, il fit à ses soldats beaucoup de largesses; et, d'autre part, il s'attacha à dédommager le peuple des maux de la guerre par les bienfaits de l'administration intérieure. Pour atteindre ce noble but, il fit divers réglemens (1)

---

un autre emplacement par Abu Jusef, roi de Maroc. La vieille ville, qui maintenant ne subsiste plus, existait encore à cette époque, quoique abandonnée par les habitans.

(1) Nous croyons utile d'insérer ici des détails, quel-

religieux, civils et militaires, rappelant d'anciens usages, proscrivant ceux que le relâchement avait introduits, adoucissant les peines criminelles, substituant des règles positives à l'arbitraire, rétablissant l'ordre partout où la licence l'avait troublé.

Il ordonna que dans les principales mosquées la parole de Dieu fût prêchée à des jours fixes; qu'on eût soin de répéter les versets du Coran qui contiennent des préceptes de morale ou des principes de conduite; qu'on fît des prières publiques pour la prospérité de l'état et le salut du prince et des citoyens; qu'aux heures de cette prière on ne pût ni vendre, ni acheter, ni se livrer à des occupations profanes. Il voulut que sous aucun prétexte on ne pût se dispenser d'assister aux prédications et aux prières; et, comme quelques-uns alléguaient l'éloignement de leurs habitations à la mosquée, il défendit de construire aucune habitation à deux lieues ou plus de distance d'une mosquée, à moins qu'il n'y eût douze maisons réunies, et, dans ce cas, une mosquée devait être bâtie pour leurs habitans. Il ordonna encore que, dans les mosquées, les jeunes

---

que longs qu'ils paraissent. Ils peignent l'esprit et les mœurs du siècle et de la nation. Nous tâcherons seulement d'éviter l'extrême prolixité des Arabes.

gens ne fussent placés que derrière les vieillards et les hommes mariés ; que les femmes y fussent séparées des hommes (1) ; que les jeunes filles ne pussent aller à la mosquée qu'autant qu'il y aurait une tribune pour elles, et qu'elles seraient couvertes de leurs voiles ; qu'après la cérémonie les hommes attendissent pour s'en aller que toutes les femmes fussent sorties. Il recommanda fortement la propreté et l'arrangement dans la manière de se vêtir, comme emblème de la pureté du cœur. Il rétablit l'ancienne coutume de célébrer la pâque de Ramasan et la fête des victimes, conformément à la *sonne* ou tradition. On y avait mêlé beaucoup de pratiques mondaines ; on courait dans les rues, on se jetait des eaux de senteur, des dattes, des oranges et d'autres fruits ; des troupes de danseurs et de danseuses faisaient retentir l'air de leurs cris et du son de leurs instrumens ; il réprima tous ces désordres, qu'il remplaça par des pratiques pieuses. Il voulut qu'en ce jour solennel on reunît tout le produit des aumônes des fidèles, qu'on l'employât à faire des distributions modérées aux pauvres et aux orphelins, et que l'excédant fût

---

(1) Dans beaucoup de villes d'Espagne on retrouve des traces de cet usage, et les femmes occupent tout un côté de l'église sans mélange d'aucun homme.

destiné à payer la rançon des captifs, ou à réparer les chemins, les mosquées et les édifices publics. Il défendit qu'on fît dans les rues des processions pour la pluie; il permit seulement que, dans les temps de grande sécheresse, les prières se fissent dans la campagne avec dévotion et recueillement; il donna même la formule (1) de la prière. Il prohiba les réunions nocturnes dans les mosquées, et les neuvaines aux femmes, à moins que leurs maris ou de très-proches parens ne les accompagnassent; il les défendit aux filles d'une manière absolue, de même que d'aller aux enterremens, pour lesquels il établit quelques règles. Il ne souffrit pas qu'on enve-

(1) En voici à peu près les termes : « Seigneur Alà, » qui nous a tirés du néant et qui connais nos fautes, fais » que ta miséricorde arrête ta colère au moment de nous » punir. Prends pitié surtout des créatures innocentes, » des animaux des champs et des oiseaux du ciel, qui ne » trouvent plus leur pâture. Tourne tes regards vers » cette terre désolée, qui est ton ouvrage, et dont les » plantes sont flétries et desséchées. Ouvre en leur faveur » les réservoirs célestes; que la rosée de tes bontés les » rafraîchisse et rende la vie à la terre, afin que ses habi- » tans y puissent désormais trouver les moyens de subsis- » ter. Seigneur Alà, exauce nos vœux! Ne permets pas » que les infidèles disent que tu es sourd aux prières de » tes adorateurs! »

loppât les morts dans des étoffes de soie, ou tissues d'or et d'argent, comme c'était l'usage des gens riches : après avoir bien lavé le cadavre, on le couvrait d'un linceul de toile blanche. Aucune femme ne pouvait accompagner le défunt, hormis la sienne propre, sa mère, ou sa principale gouvernante. On n'employa plus le ministère de ces pleureuses de profession, qui se louent pour feindre des douleurs et des regrets qu'elles n'éprouvent pas; il fut défendu de jeter des cris, et de prononçer sur la tombe l'éloge du défunt; seulement le faki, et à défaut l'une des personnes les plus notables, faisait une prière dont il donna pareillement la formule (1), dans la-

(1) Celui qui faisait cette prière levait les mains au ciel, et, tourné vers le midi, il disait : « Alà Hu Akbar! » Gloire à Dieu, qui envoie la mort et la résurrection! » Gloire à Dieu grand et tout-puissant! Seigneur, bénis » Muhamad et les sectateurs de Muhamad! Celui-ci est » ton serviteur. C'est toi qui l'as créé et lui as conservé la » vie; c'est toi qui le ressusciteras. Tu connais toute sa » vie publique et privée : nous te prions pour lui. Dé» fends-le contre la tentation du tombeau, délivre-le des » peines de Gihanam. Lave ton serviteur de ses péchés, » ouvre-lui les portes du séjour céleste. S'il a été bon, » accorde-lui tes glorieuses récompenses; s'il a été mé» chant, pardonne-lui; car tu es la bonté et la miséri» corde. Donne-lui la force de comparaître devant toi, et

quelle on implorait pour lui la bonté et la miséricorde divines. Il défendit expressément qu'on lui attachât des amulettes, ou qu'on couvrît sa tête ni sa poitrine de guirlandes d'Alisma (1). Il permit les réunions de famille à l'époque de la naissance d'un enfant; mais il recommanda la sobriété, et retrancha de ces fêtes tout ce qui dégénérait en licence.

---

» de te répondre quand tu l'interrogeras. Ne le punis point » des fautes involontaires qu'il a commises, ne le re- » pousse pas loin de toi. »

Ensuite il répétait trois fois Alà Hu Akbar, après quoi il ajoutait :

« Seigneur Alà, pardonne aux vivans et aux morts, à » ceux qui sont ici présens, ainsi qu'aux absens, aux » vieux et aux jeunes, aux hommes et aux femmes; car » toute notre espérance est en toi. Protége-nous et for- » tifie-nous au moment de la mort, délivre-nous de Giha- » nam, et fais que nous finissions tous saintement. »

Au moment où l'on mettait le cadavre dans la fosse, il disait :

« Seigneur, notre frère retourne vers toi; pour reve- » nir à toi, il a quitté le monde; accueille-le dans ta mi- » séricorde. »

On voit par divers passages de cette prière que les Musulmans croient qu'au moment de sortir de la vie, le moribond éprouve des tentations violentes. C'est ce qu'ils appellent la tentation du tombeau.

(1) Espèce de doronic à feuilles de plantain. On l'appelle aussi arnica.

Jusef s'attacha ensuite à perfectionner les lois de police. Il institua des wazirs ou commissaires de quartier; il en créa pour la surveillance du marché public. Il ordonna que pendant la nuit il fût fait des rondes et des patrouilles, pour le maintien de l'ordre et la sûreté des citoyens. Il fixa les heures auxquelles devaient s'ouvrir le matin, et se fermer le soir, les portes des villes murées; il prit les mêmes mesures pour les lieux publics. L'adultère, le meurtre et d'autres délits, étaient toujours punis de mort : il défendit que cette peine fût appliquée, si quatre témoins oculaires et dignes de foi ne déposaient du fait et de ses circonstances, excepté toutefois le cas où l'accusé faisait l'aveu du crime. Les adultères étaient lapidés; le simple commerce entre personnes libres était puni du fouet et du bannissement pour les hommes, et de l'exposition pour les femmes : Jusef, trouvant ces peines trop rigoureuses, y substitua celle de la prison, et il s'en rapporta pour en déterminer la durée à la conscience du juge. Toutes les fois que la condition des coupables se trouvait égale ou sortable, on les obligeait à se marier. La loi condamnait à la mutilation l'homme convaincu de vol. On commençait par la main droite pour le premier délit, et successivement on amputait le pied gauche, l'autre main et le pied droit; le roi tem-

péra cette législation rigoureuse ; il laissa même en quelques circonstances l'application de la peine à l'arbitraire du juge. Quant aux condamnés à mort, il voulut qu'après l'exécution ils fussent ensevelis comme les autres Musulmans. Il fonda pour la jeunesse un mode très-simple d'enseignement, et toutes les écoles furent assujéties à une méthode unique.

Jusef fit aussi diverses ordonnances militaires, les unes pour la guerre en général, les autres pour la guerre des frontières en particulier. Il déclara punissable de mort tout cavalier convaincu d'avoir fui devant les ennemis, à moins que ceux-ci ne fussent au moins trois contre lui, ou à moins encore que ce n'eût été d'ordre de son chef, et par une ruse de guerre. Il défendit sous la même peine de tuer les enfans, les vieillards, les femmes, les invalides et les religieux, hors le cas où ils seraient trouvés les armes à la main, et faisant usage de ces armes contre les Musulmans. Il donna des règles pour le juste partage du butin entre les soldats, voulant que le cavalier eût double part. Il déclara que celui qui dans les places conquises embrasserait l'islamisme conserverait la propriété de ses biens, ou qu'il en recevrait le prix, s'ils avaient déjà été soumis au partage. Il défendit aux fils de famille de s'engager pour une expédition quelconque

sans le consentement de leurs parens; il leur défendit même le pèlerinage de la Mecque ou de l'Alaksa (1), s'ils n'en avaient la permission expresse de leur père ou de leur tuteur.

Un grand nombre de constructions que la guerre avait fait interrompre furent reprises et terminées. Des embellissemens furent ajoutés aux mosquées de Grenade et au palais de l'Alhambra. A l'exemple de leur souverain, les habitans bâtirent de belles maisons, ornées de hautes tours de bois de cèdre, enrichies de peintures et de sculptures, et des palais de pierre de taille surmontés de dômes de métal, dont l'intérieur pavé en mosaïques et décoré de riches lambris, réunissait l'élégance à la commodité. Des fontaines d'une eau douce et limpide coulèrent sur toutes les places de Grenade, et dans les cours des principales maisons.

Jusef n'avait point perdu les années de la trêve; il aurait voulu la prolonger, mais l'inquiète ambition d'Alphonse ne le permit pas: ce prince la rompit même avant qu'elle fût expirée. Il savait que l'Afrique était en proie aux dissensions et à la guerre civile; il jugea que c'était le moment de recouvrer Gibraltar, dont la perte

---

(1) C'était le nom par lequel les Arabes désignaient le temple de Jérusalem, très-révéré parmi eux.

excitait depuis long-temps ses regrets. Maître d'Algéciras et de Tarifa, il ne lui manquait que cette place pour dominer sur le détroit, et éloigner pour toujours les Africains des rivages espagnols. Il assembla les états du royaume à Alcala de Hénarès, il demanda des subsides qu'il obtint, et il eut en peu de temps une armée nombreuse.

An de J. C. 1349. De l'hégire, 750. Dès que le printemps fut venu, il se mit à sa tête, et il alla camper sur le bord de la mer entre Algéciras et Gibraltar. Cette ville fut aussitôt investie, mais comme il n'osait se flatter de pouvoir l'emporter de force, au bout de quelques jours il changea le siége en blocus ; et toutes les avenues en furent si bien gardées par terre et par mer, qu'après cinq ou six mois la disette commença de s'y faire sentir. Mais au moment peut-être d'obtenir le prix de sa persévérance, il eut à combattre le plus cruel des fléaux : une maladie contagieuse se déclara dans son camp, et y exerça d'affreux ravages. Ses généraux le conjuraient de s'éloigner pour fuir le danger : il refusa de se rendre à leurs instances, et ce fut pour le malheur de l'Espagne et pour le sien. Atteint par le mal, il en fut la victime, et sa mort arrivée en peu d'heures priva l'armée du chef qui l'avait tant de fois conduite aux triomphes.

An de J. C. 1350. De l'hégire, 751. 10 moharr.

Le roi de Grenade était en ce moment du

côté de Ronda avec plusieurs détachemens de cavalerie qu'il avait réunis pour la défense de sa frontière. Quand il apprit la mort funeste du roi de Castille, il s'en réjouit peut-être au fond de son cœur, mais il en montra publiquement de la peine; et, sachant honorer le courage et la vertu, même chez ses ennemis, il ne craignit pas de dire que l'Espagne venait de perdre un des plus grands princes qu'elle eût jamais eus. A l'exemple du roi, un grand nombre de cavaliers andalous portèrent le deuil d'Alphonse; les détachemens qui battaient la campagne eurent ordre de laisser passer le convoi et l'escorte, quand on porta son corps de Gibraltar à Séville. Le siége fut, aussitôt après, levé par les généraux, et une trève nouvelle ne tarda pas à être conclue.

Alphonse XI eut pour successeur son fils Pierre, qui reçut des contemporains le surnom de Cruel, que la postérité a confirmé. Il était à peine âgé de seize ans, et déjà il aimait à voir le sang couler, et à le répandre. Ardent, impétueux, d'une humeur fière et sauvage, constant dans ses haines, implacable dans ses vengeances, mais habile à dissimuler, il avait su, du vivant de son père, couvrir d'un vernis emprunté d'indifférence les hideux penchans de son cœur. Il fut proclamé à Séville. Il attendait ce moment pour donner l'essor à son caractère, que la crainte

du courroux paternel avait jusque là comprimé, et son règne commença par des proscriptions. Plusieurs seigneurs injustement persécutés s'exilèrent de la Castille, et le peuple trembla devant son roi, comme les tribus africaines devant leurs farouches despotes.

On vit à cette époque trois princes du même nom, étendant sur l'Espagne leurs sceptres de fer, couvrir d'échafauds ses provinces, et les inonder à l'envi du sang le plus pur. Pierre IV régnait sur l'Aragon, et il joignait à la profonde barbarie du roi de Castille une réserve froide et perfide, qui le rendait encore plus dangereux. L'un, dans ses fougueux emportemens, annonçait par ses regards même la soif de sang qui le dévorait; l'autre en cachait le désir sous des dehors calmes et composés. Pendant que ces deux tyrans, émules des Tibère, des Néron et des Caligula, creusaient dans leurs états de vastes tombeaux, et qu'ils se baignaient dans les larmes que le désespoir faisait couler, Pierre I régnait sur le Portugal, et l'amant forcené d'Ynès de Castro, inventant des supplices pour les meurtriers de sa malheureuse maîtresse, repaissant ses yeux de l'horrible spectacle de leurs cœurs arrachés tout vivans, devenait plus féroce que les tigres des forêts, et s'élançait dans la carrière du crime.

Eléonore de Guzman, l'amante chérie d'Alphonse, fut la première victime qu'immola le roi de Castille. Cette femme, que son illustre naissance, et plus encore ses grâces touchantes et son extrême amabilité rendaient digne du trône, s'était retirée à Medina-Sidonia sur la première nouvelle de la mort du roi; plusieurs seigneurs s'y étaient enfermés avec elle. Pierre mit tout en usage pour l'attirer à Séville. Les protestations d'amitié, les promesses, ne furent point épargnées; elle se laissa entraîner. Livrée aussitôt à la veuve d'Alphonse, à l'implacable Marie, elle expia par la mort sa faveur passée, dans le palais, sous les yeux même de sa rivale. Henri de Transtamar, qui avait épousé une fille de Jean Emmanuel, chercha un asile en Portugal; il devait être le vengeur de sa mère et de la nation espagnole. Peu de temps après, Pierre conçut une passion violente pour Marie Padilla, qu'il épousa, dit-on, en secret. Il n'en devint pas moins le mari de Blanche de Bourbon, qui, au bout de quelques mois, tomba du trône dans une obscure prison; et des évêques, vendant pour de l'or leur opinion et leur conscience, prononcèrent contre elle une sentence de divorce, heureuse encore si cette inique sentence eût terminé sa captivité! Jeanne, sœur de Ferdinand de Castro et veuve de Diégo de Haro, fut destinée à

remplacer Blanche. Elle s'était, par orgueil, dévouée à la brutalité du tyran : un cruel abandon l'en punit.

Les maisons de Haro et de Castro se liguèrent pour la vengeance, avec Jean d'Albuquerque, ancien favori de Pierre, et peu capable de supporter sa disgrâce. Henri de Transtamar et ses frères entrèrent avec tous leurs partisans dans la conjuration, et ce qui doit paraître bien extraordinaire, la reine Marie, la propre mère de Pierre, s'unit par un lien commun aux ennemis de son fils; mais la fortune n'avait pas encore abandonné le roi de Castille. Autant par l'intrigue que par l'appareil de la force, il ramena à l'obéissance un grand nombre de conjurés. Jean d'Albuquerque mourut, et l'on ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné; la ville de Tolède, qui s'était révoltée, ouvrit ses portes, et les têtes des principaux habitans roulèrent sur l'échafaud; celle de Toro, où Marie s'était réfugiée, fut investie par une armée nombreuse et forcée de se rendre; Pierre n'osa point se couvrir du sang de sa mère, mais il fit périr sous ses yeux tous ses partisans et tous ses amis; Henri se sauva en France, mais son frère Ferdinand fut assassiné; la malheureuse Blanche, transférée de Tolède à Siguënza et de Siguënza à Xérez, Blanche, dont l'existence reprochait à son barbare époux son

atroce injustice, périt empoisonnée ; tous ceux enfin dont le crédit lui donnait de l'ombrage eurent le même sort. Pour faire disparaître jusqu'au soupçon du danger, les crimes se multiplièrent; et les bourreaux, dignes auxiliaires d'un tyran, devinrent les seuls appuis de son trône.

Tandis que, vainqueur des mécontens et des rebelles, Pierre continuait de régner en Castille, le vertueux Jusef Abul Hégiag expirait à Grenade sous les coups d'un assassin. Ce prince s'était rendu à la mosquée pour l'une des prières du matin; un furieux se précipita vers lui le poignard à la main, et le frappa d'un coup mortel. Le roi, se sentant blessé, poussa un cri; la cérémonie religieuse fut interrompue, tous les serviteurs de Jusef accoururent; mais le mal était sans remède, le roi mourut au moment où ceux qui le transportaient, arrivaient aux portes de l'Alhambra. L'assassin fut déchiré en lambeaux par la populace, ivre de douleur et de rage. Jusef fut enseveli dans l'Alhambra le soir de ce même jour, et on grava sur son tombeau une inscription qui rappelait sa mort tragique. Son règne avait été de vingt-un ans.

An de J. C. 1354. De l'hégire, 755. 1 xawal.

Muhamad V, son fils, lui succéda, et il fut proclamé immédiatement après que Jusef eut reçu les derniers devoirs. Il n'avait alors que vingt ans. C'était un prince doux, humain,

généreux, compatissant, ne pouvant ni retenir ses larmes à l'aspect de l'infortune, ni tenir sa main fermée dès qu'il apercevait l'indigence. Aussi fut-il chéri (1) de ses sujets. Il commença par éloigner de lui la troupe parasite des flatteurs, et celle des courtisans dont le dévouement ne se fonde que sur le désir qu'ils ont de faire fortune. Il diminua ensuite le nombre des officiers de sa maison, d'où il fit disparaître le faste et le luxe inutile; il mit à la place une sage économie. Par là il acquit l'estime et l'amour de la nation. Ressemblant par les inclinations à Jusef, il eut comme lui le goût de l'étude; et, dès les premiers jours de son règne, il fut le protecteur des lettres et de ceux qui les cultivaient. La trève avec le roi de Castille fut prorogée par ses soins; il fit aussi un traité d'alliance avec le roi de Fez. Tout semblait promettre aux Grenadins de longs jours de paix et de bonheur; il ne tint pas à lui qu'ils n'en jouissent; mais trop souvent l'ambition et la révolte veillent

(1) Ici commence à régner une opposition totale entre le récit des Arabes et celui des historiens espagnols. Ceux-ci disent que Jusef fut détrôné par un de ses oncles nommé Muhamad, et égorgé par ses ordres, et que l'usurpateur fut à son tour détrôné par un autre Muhamad. Voyez la note ci-dessous, page 246.

auprès du trône pour saisir le moment de le renverser, ou d'en faire tomber celui qui l'occupe, profitant de la bonté confiante du prince, pour aiguiser leurs armes criminelles.

Muhamad avait cédé à son frère Ismaïl un vaste et superbe palais, voisin de l'Alhambra. La mère d'Ismaïl, qui, le jour où Jusef fut assassiné, s'était emparée d'une grande partie de ses trésors, conçut le dessein de s'en servir pour ouvrir à son fils le chemin du trône. Elle commença par gagner sa fille, épouse d'un des plus puissans scheiks de Grenade, nommé Abu Saïd Abdala. Abu Saïd, soumis aux volontés de sa femme, entra dans les projets de sa belle-mère, et chercha à lui faire un parti dans Grenade; mais il fallait du temps pour réussir, dans une ville dévouée à son roi, et auprès d'un peuple qui le chérissait. Les conjurés ne se rebutèrent point par les difficultés; et, jusqu'au moment où ils se crurent certains du succès, un voile épais couvrit leurs ténébreuses manœuvres.

La ville de Gibraltar appartenait toujours au roi de Fez. Le wali qui y commandait, cédant pour son malheur à la tentation dangereuse de posséder l'autorité souveraine, se révolta contre son maître, et se fit proclamer roi. Iza ben Alhasan, c'était son nom, aurait peut-être réussi, à cause des troubles qui depuis plusieurs

An de J. C. 1355. De l'hégire, 756. Dylcadé.

années désolaient l'Afrique, s'il avait su gagner l'affection des habitans; mais son avarice et sa cruauté leur firent éprouver tant de vexations, que, ses partisans même s'étant soulevés contre lui, il fut contraint de s'enfermer dans le château avec son fils, pour se soustraire à la fureur du peuple. Au bout de quelque temps, il fut abandonné peu à peu du petit nombre de ceux qui l'avaient accompagné, ce qui l'obligea de se rendre à discrétion. On l'envoya à Ceuta avec son fils; ils y périrent l'un et l'autre par le supplice. Cet événement n'avait point troublé la paix du royaume de Grenade, parce que Muhamad n'y voulut prendre aucune part; et trois ans se passèrent, sans que la catastrophe qui se préparait eût été annoncée par aucun signe extérieur.

An de J. C. 1359. De l'hégire, 760. 28 ramasan.

Tout à coup les conjurés croient qu'il est temps d'éclater, et de nouveau le royaume se plonge dans les malheurs qui accompagnent toujours la révolte. Cent hommes, choisis parmi les plus courageux et les plus déterminés du parti, escaladent de nuit le palais de Muhamad; ils s'introduisent par le toit, et demeurent cachés jusqu'à l'heure de minuit. A cette heure fatale, un signal convenu les avertit; ils descendent en poussant de grands cris, le glaive d'une main, des torches enflammées de l'autre; ils massa-

crent tous ceux qu'ils rencontrent. Au même instant, ceux du dehors attaquent la garde, et profitent de son désordre pour l'égorger. Une autre troupe de factieux se porte au palais de l'hagib, et l'hagib, son fils, plusieurs de ses serviteurs, sont inhumainement massacrés; la maison est livrée au pillage. On n'avait pas défendu le vol à ceux qui avaient envahi l'Alhambra. A la vue de tant de richesses qui se trouvaient sous leur main, pouvaient-ils résister au violent désir de les posséder? Ce fut là ce qui sauva le roi. Une de ses femmes l'avait soustrait aux premiers coups des assassins en le cachant dans sa chambre; ceux qui le cherchaient pour lui ôter la vie, voyant leurs compagnons se charger d'un butin précieux, craignirent de manquer cette facile occasion de fortune; ils négligèrent la commission qu'on leur avait donnée; et Muhamad, couvert des vêtemens d'une esclave, sortit du harem à la faveur du trouble, et descendit avec sa libératrice au jardin, où il aperçut son frère Ismaïl, tout effrayé lui-même du désordre causé par ses partisans. Muhamad gagna heureusement la campagne, et il arriva avant le jour à Guadix, dont les fidèles habitans le reçurent avec un zèle qui ne se démentit (1)

(1) Il est vraisemblable que c'est la circonstance du

jamais ; pour mettre ses jours hors d'atteinte, ils formèrent une garde composée des principaux d'entre eux.

Dès que le jour fut venu, Abu Saïd Abdala et les autres conjurés firent monter Ismaïl à cheval, et ils le promenèrent dans Grenade, le montrant au peuple comme son nouveau souverain ; le peuple, gagné par l'argent qu'on avait répandu, fit retentir Grenade du nom d'Ismaïl. Cependant les conjurés, qui avaient compté sur la mort de Muhamad, et qui voyaient avec douleur qu'il avait échappé au fer des meurtriers, cherchèrent par tous les moyens à se procurer l'alliance du roi de Castille. Ils lui envoyèrent des ambassadeurs au nom d'Ismaïl, pour lui offrir la suzeraineté du royaume de Grenade. Pierre, à qui le roi d'Aragon faisait la guerre, ne pouvait manquer d'accueillir une proposition qui lui donnait pour vassaux ceux qui dans ce moment auraient été pour lui de dangereux ennemis. D'un autre côté, Muhamad lui demandait son appui, et Pierre n'hésita point à lui faire les mêmes promesses de secours qu'Abu

---

dévouement de Guadix pour son roi, et du sentiment de préférence par lequel Muhamad paya ce dévouement dans la suite, qui a fait donner à ce prince par les historiens espagnols le nom un peu ridicule de Mahomet Guadix.

Saïd avait obtenues, avec l'intention toutefois d'embrasser ensuite la cause de celui qui lui fournirait de plus grands avantages. Muhamad avait pareillement fait agir auprès du roi de Fez pour en obtenir quelques troupes, et, ne recevant pas d'assez prompte réponse, il se décida à passer à Fez en personne. Le prince africain le reçut avec tous les égards dus au malheur; et en même temps, pour lui prouver qu'il ne lui inspirait pas une compassion stérile, il donna dans ses états l'ordre de lever des troupes; en attendant qu'elles fussent réunies, il tâcha de rendre le séjour de Fez aussi agréable à Muhamad que pouvait l'être celui d'une terre étrangère pour un roi détrôné.

An de J. C. 1360. De l'hégire, 761. 6 muharr.

Pendant que Muhamad attendait en Afrique l'effet de l'amitié du roi de Fez, Ismaïl II régnait à Grenade, et semblait n'être monté sur le trône que pour se livrer sans réserve au plaisir et aux voluptés. Il était beau de visage, mais ses traits efféminés annonçaient la mollesse de son caractère et le peu de vigueur de son âme. Entièrement livré à ses femmes, et hors d'état de gouverner un royaume, il avait dû confier à son beau-frère les rênes de l'administration, et Abu Saïd régnait en effet sous le nom de ministre. Il avait même pris tant d'ascendant sur le faible Ismaïl, que celui-ci se laissait traiter en esclave soumis

plutôt qu'en souverain. Ismaïl avait cru pouvoir disposer d'une charge de wazir, en faveur d'un de ses amis, et en apparence Abu Saïd avait confirmé le choix; mais il ne put souffrir qu'aucune portion d'autorité se trouvât en des mains qui ne la tenaient pas de lui-même. Il l'accusa d'avoir correspondu avec le roi de Fez, allié de Muhamad; et, quelques efforts que fît le malheureux wazir pour prouver la fausseté de l'accusation, il n'en fut pas moins condamné à périr. Dès ce moment Ismaïl, enfermé dans son harem, ne prit plus de part aux affaires : c'était à ce résultat qu'Abu Saïd aspirait.

Il ne suffisait pas à son cœur ambitieux d'avoir l'exerciee du pouvoir, il voulait encore poser sur son front la couronne de Grenade, et, pour y parvenir aisément, il fallait rendre odieux et méprisable aux yeux de la nation le roi que lui-même lui avait donné. Cela ne fut point difficile. Comment les Grenadins auraient-ils estimé le prince qui, tout plongé dans les délices, ne s'occupait jamais de leur bonheur? Celui qui d'ailleurs les avait armés contre le bon roi Muhamad, pouvait-il trouver des obstacles dans leur affection pour l'usurpateur Ismaïl? Aussi, dès qu'après avoir sondé leurs dispositions Abu Saïd se fut convaincu de leur indifférence pour leur souverain, une troupe nombreuse de gens

à pied et à cheval vint entourer le palais, demandant à grands cris la déposition et la tête du malheureux Ismaïl. Ce prince se sauva dans la forteresse de l'Alhambra, et du haut des remparts il étendit ses mains vers le peuple, pour lui demander son secours; mais le souvenir de l'usurpation vivait encore dans tous les esprits, et le peuple resta immobile. Dans cette extrémité cruelle, ses amis, jeunes comme lui et sans expérience, lui conseillèrent de tenter le sort des armes. Elles lui furent contraires. Tous les siens, morts ou dispersés, le laissèrent tomber seul et vivant au pouvoir de ses ennemis. Le perfide Abu Saïd, l'ayant fait amener devant lui, ne craignit point de lui reprocher sa mauvaise administration, et de l'accuser de tout le mal que lui-même lui avait conseillé. Il ordonna ensuite qu'on le dépouillât des ornemens royaux et qu'on le menât en prison; mais il chargea secrètement les soldats qui devaient l'y conduire de l'égorger en chemin, ce qui fut ponctuellement exécuté. Les meurtriers lui coupèrent la tête, et la présentèrent au peuple. Caïs, jeune frère d'Ismaïl, arraché de sa retraite, fut aussi massacré. Les deux têtes furent traînées par les cheveux dans la ville; et l'étonnement, la stupeur suspendant la pitié dans les cœurs, il ne se trouva pas un seul Musulman qui osât rendre les devoirs de la sé-

An de J. C. 1360
De l'hégire, 761.
26 xaban.

pulture aux restes mutilés des deux victimes.

An de J. C. 1361. De l'hégire. 762. 18 xawal. Abu Saïd ne pouvait posséder tranquillement le diadème qu'il venait de recevoir par un crime des mains de la soldatesque effrénée. Menacé par le roi de Castille, il avait encore à combattre le mécontentement des Musulmans honnêtes qui gémissaient sur les maux de leur patrie, et qui, d'un moment à l'autre, pouvaient lancer contre lui le peuple révolté. Bientôt un nouveau sujet de crainte vint se joindre à ceux qui déjà l'agitaient. Le roi Muhamad avait débarqué à Gibraltar; deux armées le suivaient depuis les rivages de l'Afrique, et il prenait la route de Grenade. Les partisans d'Abu Saïd réunirent leurs forces, et marchèrent vers les Africains pour leur disputer le passage; mais, les voyant si nombreux, ils n'osèrent pas le tenter. Cette fois la fortune toute seule combattit encore pour l'usurpateur, et le rendit triomphant, sans lui faire courir les dangers par lesquels s'achètent les victoires. Des messagers africains portèrent la triste nouvelle que le roi de Fez venait de périr des mains de ses sujets révoltés, et que son frère avait été élu à sa place (1); ils communiquèrent aux troupes

(1) M. Conde nomme ce roi de Fez Abu Salem, bien qu'il ait dit qu'après la bataille de Wadalcélito le roi Abul Hasan fut détrôné par Fariz ou Farez, un de ses





l'ordre qu'ils apportaient pour les faire rétrograder sur-le-champ. Cet accident ruinait les espérances de Muhamad, qui s'estima heureux de trouver un asile dans Ronda, dont le wali lui était dévoué; de là, il écrivit au nouveau roi de Fez, Abu Zeyan, petit-fils d'Abul Hasan, le suppliant instamment de lui envoyer quelques troupes, et il fit la même prière au roi de Castille. Celui-ci, cédant enfin à ses vives sollicitations, mit sur pied une puissante armée, et s'avança vers Ronda, où Muhamad l'attendait avec tout ce qu'il avait pu réunir de sujets fidèles.

Abu Saïd ne perdit point courage; il espéra que la fortune, qui l'avait déjà si bien servi, se dé-

---

enfans. Il donne au successeur de cet Abu Salem le nom d'Omar ben Taxfin; et immédiatement après il nomme le nouveau roi de Fez, Abu Zeyan, petit-fils d'Abul Hasan. Il est vraisemblable que cet Abu Salem est le même que Fariz; que son frère Omar, élu dans un premier moment de trouble, ne conserva point la couronne, et qu'elle passa à Abu Zeyan. Ce qui augmente l'embarras, c'est que d'autres font succéder à Abul Hasan un autre de ses enfans nommé Abu Hanan ou Alnan. M. Conde cite même ce dernier comme régnant à Ceuta. Tout ce qu'on peut conjecturer à travers cette confusion, c'est que les fils d'Abul Hasan se partagèrent ses états, qui néanmoins furent de nouveau réunis entre les mains d'un seul au bout de plusieurs années.

clarerait contre son rival; et, pour faire diversion aux efforts que pourrait tenter le roi de Castille, il envoya un corps de cavalerie insulter les frontières du côté de Cordoue. Dans le même temps il s'alliait au roi d'Aragon, ennemi de Pierre. Malgré toutes ces manœuvres, l'armée combinée poursuivait sa marche vers la capitale, et soumettait en passant toutes les places ou forteresses de la contrée. Elle parvint le huitième jour à la vue de Grenade; là, soit que les Grenadins ne fissent aucun mouvement en faveur de leur roi, comme on s'y était attendu, soit que le cœur paternel de ce prince ne pût soutenir l'idée de tous les maux qu'allait enfanter la résistance de la ville rebelle, ainsi que ses historiens le prétendent, il pria le roi de Castille de s'en retourner avec son armée, disant qu'il préférait la perte de sa couronne à la ruine de son pays. Pierre, dont la présence était nécessaire dans ses propres états, qu'embrasait de nouveau le feu de la rébellion allumé par ses voisins, reprit sans délai le chemin de Séville, d'où il envoya son armée repousser l'agression des Aragonnais; et Muhamad rentra dans Ronda, se contentant désormais de rendre heureux, par la douceur de son administration, les loyaux habitans de cette ville.

An de J. C. 1362. De l'hégire, 763.

Abu Saïd regarda comme une victoire signalée

la retraite du roi de Castille ; et, sentant croître son audace avec sa fortune, il fit passer de nouvelles troupes à la frontière, où la guerre continuait avec des succès divers. Les Grenadins avaient été d'abord défaits près du Guadalquivir, mais ils ne tardèrent pas à être vengés. Un corps de cavalerie chrétienne, sous les ordres du grand-maître de Calatrava, s'était avancé jusqu'à Guadix ; enveloppé par les Maures, il fut massacré en partie, et ce qui échappa de la mort dut rendre les armes. Le grand-maître se trouva au nombre des prisonniers. Abu Saïd, apprenant qu'il tenait de très-près au roi de Castille (1), crut avoir trouvé l'occasion et le moyen de détacher ce prince des intérêts de Muhamad, en lui renvoyant sans rançon tous ses prisonniers, et notamment le grand-maître. Abu Saïd fit même à ce dernier de riches présens, pour s'en faire un ami et un protecteur à la cour de Séville. Il était d'autant plus essentiel pour lui de réussir, que la ville de Malaga s'était ouvertement déclarée pour l'ancien roi, et qu'il pouvait craindre avec raison que Grenade ne se laissât entraîner par l'exemple ;

(1) Les historiens arabes disent qu'il était beau-frère du roi. Il était frère de Marie Padilla, maîtresse de Pierre, et, suivant quelques-uns, son épouse avant son mariage avec Blanche. Pierre pouvait bien se permettre deux femmes. Les tyrans sont au-dessus des lois.

car, à la première nouvelle du soulèvement de Malaga, une rumeur sourde se fit entendre de toutes parts dans la ville, et des mouvemens vagues d'inquiétude agitèrent tous les esprits. Bientôt même sa position devint si difficile qu'il crut devoir recourir à quelque moyen extraordinaire pour en sortir; la défection de plusieurs de ses partisans, la pénurie de ses finances épuisées par les profusions antérieures, la difficulté croissante de lever les impôts, le refroidissement de ses amis les plus dévoués, tout rendait le danger pressant.

Sur divers partis entre lesquels il hésita plusieurs jours, il choisit le plus périlleux; ce fut d'aller se remettre aux mains du roi de Castille, de se déclarer son vassal, de lui offrir un tribut, et d'obtenir ainsi son secours. Il se présenta devant Pierre avec un brillant appareil de richesse et de magnificence; ses vêtemens, ceux des gens de sa suite, jusqu'aux harnais de ses chevaux, tout était chargé d'or et de pierreries. Un perfide ennemi lui put seul conseiller d'étaler, aux yeux de celui qu'il venait supplier tant d'objets précieux, capables d'allumer sa cupidité, s'il n'y fut lui-même poussé par un sentiment secret d'ostentation et de vaine gloire (1), ou plu-

(1) Ce qui peut rendre probable l'opinion de ceux

tôt par sa destinée, qui le traînait à sa perte.

L'accueil qu'Abu Saïd reçut du roi de Castille dut lui faire espérer qu'il emporterait de son voyage d'heureux résultats; mais un abîme était ouvert sous ses pas, d'autant plus dangereux qu'il ne pouvait pas même en soupçonner l'existence. Qui devait supposer qu'un monarque puissant, violant sans nécessité les droits de l'hospitalité par un horrible attentat, se voudrait transformer en un vil assassin? Après avoir donné des ordres pour traiter en souverain le roi de Grenade, Pierre assembla son conseil; pour mieux dire, il appela les vils exécuteurs de ses volontés sanguinaires, et dans cette assemblée la mort d'Abu Saïd fut résolue. On donna pour prétexte qu'Abu Saïd n'était qu'un usurpateur du trône de Grenade; mais le motif secret du roi de Castille fut, dit-on, l'injuste désir de s'emparer des richesses qu'il avait vues. L'arrêt de mort, de la part d'un tyran, doit frapper la victime comme la foudre. La nuit même du jour de leur arrivée, tous les cavaliers grenadins

---

qui ont dit que Pierre ne se souilla du sang d'Abu Saïd que pour avoir ses richesses, c'est qu'il lui fit, en arrivant, une très-bonne réception, ce qui semble montrer qu'il n'eut pas d'abord l'intention de l'assassiner, et qu'il ne conçut que par réflexion ce lâche et vil projet.

furent traîtreusement égorgés. Le lendemain le malheureux Abu Saïd fut conduit hors de la ville, dans un champ nommé la Tablada : on y avait transporté les cadavres de ses serviteurs. Après l'avoir livré pendant quelque temps à l'horreur de ce spectacle, Pierre s'approcha de lui, et de sa propre main lui plongea son poignard dans le cœur. Abu Saïd s'écria, dit-on, en recevant le coup mortel : « O Pierre ! quelle honteuse victoire tu remportes sur moi ! Quel prix tu me donnes pour avoir mis en toi ma confiance ! » Les têtes des Grenadins furent ensuite exposées sur un lieu élevé, pour qu'on pût les apercevoir de tous les quartiers de la ville. Telle fut la fin déplorable d'Abu Saïd. Elle prouve, dit son historien arabe, qu'il n'est point de grandeurs sur la terre qui puissent soustraire le méchant aux décrets de la justice éternelle.

La nouvelle de cette tragédie parvint en peu de temps à Ronda, et quoique Muhamad y gagnât la faculté de recouvrer son royaume, il eut horreur au fond de son âme de l'atroce perfidie du roi de Castille ; mais la politique lui faisait un devoir de ne point rompre avec le redoutable
20 gium. 2. Pierre. Il partit sur-le-champ pour Grenade ; les habitans le reçurent avec des cris de joie, eux qui trois ans avant avaient attenté à sa vie. Les partisans d'Abu Saïd furent même les pre-

miers à lui apporter les assurances de leur soumission, cherchant à faire oublier les anciens torts par leur empressement à rentrer dans l'obéissance. On prétend que le roi de Castille lui envoya à Grenade la tête de l'usurpateur, et que le messager qui la portait, la jetant aux pieds du roi, lui adressa ces paroles : « Roi de Grenade, » ainsi puisses-tu voir rouler à tes pieds les têtes » de tous tes ennemis ! » On ajoute que Muhamad, en échange de cet affreux mais utile présent, envoya à Pierre vingt-cinq de ses plus beaux chevaux couverts de magnifiques harnais, et autant de cimeterres enrichis d'or et de pierres précieuses. Il rendit encore à cette occasion la liberté sans rançon à tous les captifs chrétiens qui se trouvaient dans Grenade, et il écrivit au roi de Castille, pour l'assurer de sa reconnaissance et exprimer son désir de vivre toujours en paix avec lui.

Quelques mois après, la paix fut momentanément troublée à Grenade par la révolte d'un parent du roi, nommé Ali Ahmed ben Nasar, qui se fit proclamer roi par un corps de troupes dont il avait le commandement et dont il corrompit la fidélité. Muhamad envoya ses généraux contre lui, et après divers engagemens où son parti fut battu et détruit, Ali disparut et s'enfonça dans quelque obscure retraite, où il évita de re- An de J.C. 1364. De l'hégire, 765.

chaque Castillan il pouvait compter un ennemi. D'un autre côté, le roi d'Aragon lui faisait la guerre avec avantage, et Henri de Transtamar, quittant l'asile que le roi de France lui avait accordé, revenait suivi d'un corps d'aventuriers français que commandait le brave Duguesclin. Battu plusieurs fois, délaissé par les siens et craignant pour sa vie, Pierre implora l'appui de l'Angleterre, et le prince de Galles (1), touché de ses malheurs, passa en Espagne et le rétablit sur le trône. Ce prince gouvernait avec une autorité sans bornes les provinces que l'Angleterre avait arrachées au faible et malheureux Charles V. Les aventuriers qui composaient l'armée de Duguesclin étaient presque tous Gascons. Le prince de Galles les rappela dans ses rangs, et la cause de Henri fut abandonnée : Duguesclin resta seul près de lui. Henri ne désespéra pas encore de la fortune, il continua la guerre; mais, se trouvant réduit à ses propres forces et aux secours qu'il avait tirés du roi d'Aragon, ayant pour ennemis ces mêmes aventuriers dont l'intrépidité, la bravoure, l'audace, l'avaient jusque-là rendu victorieux, il perdit une bataille décisive, qui aurait à jamais ruiné son parti et

(1) Surnommé le Prince Noir à cause de la couleur de ses armes.

ses espérances, si Pierre avait pu s'abstenir de souiller son triomphe, en faisant couler à grands flots le sang des vaincus. Tant que le prince Edouard était resté en Espagne, sa présence l'avait retenu; son départ fut pour la Castille le signal des proscriptions; et la fureur des vengeances, long-temps renfermée dans le cœur du roi, inventa des tortures et des supplices.

Les malheureux Espagnols, moissonnés par l'échafaud, appelaient de leurs vœux un libérateur. Henri de Transtamar, que les revers n'avaient point abattu, se présenta de nouveau et fut accueilli avec transport. Pierre, abandonné, trahi de toutes parts, eut recours au roi de Grenade, qui lui envoya d'abord un corps de six cents cavaliers d'élite sous les ordres de Farag Réduan, l'un de ses meilleurs officiers. Comme ce secours était insuffisant, sept mille chevaux, suivis de forts détachemens d'infanterie, partirent de Grenade pour s'aller réunir à la vaillante troupe de Farag; et pendant que le prince de Transtamar faisait le siége de Tolède, les Grenadins, investissant Cordoue qui s'était révoltée, escaladant ses remparts et repoussant dans leurs murs les habitans effrayés, s'emparaient du vieux Alcazar, et de là menaçaient la ville tout entière. Les Cordouans, excités par leurs femmes, ayant tout à redouter des vengeances de

An de J. C. 1368. De l'hégire. 706.

Pierre, se battirent en désespérés; et, la fortune secondant leurs efforts, ils reprirent l'Alcazar et forcèrent les Grenadins à la retraite. Ceux-ci se vengèrent sur Ubéda et Jaën, dont ils dévastèrent les environs.

Le secours des Grenadins avait rendu au roi quelque influence, et il était parvenu à rassembler une armée considérable; il la conduisit vers Tolède. Henri vola au-devant d'elle, résolu à frapper les derniers coups; il la rencontra dans la plaine de Montiel. La même haine animait les deux princes : il s'agissait entre eux de la couronne. Henri fut vainqueur, et ses mains, dit-on,
An de J. C. 1369. De l'hégire, 771.
se baignèrent dans le sang de son frère. Muhamad était en chemin; la nouvelle de la mort de Pierre suspendit sa marche; mais, sous prétexte de la venger, il ravagea tout le pays qu'il dut traverser pour retourner dans ses états. Henri venait d'être nommé successeur de son frère, qui ne laissait point d'enfans mâles; mais comme son élection n'avait pas été unanime, et qu'elle avait trouvé quelque opposition dans les anciens amis de son frère, il aurait voulu être en paix avec le roi de Grenade, afin de pouvoir disposer de ses forces pour subjuguer les partis qui s'agitaient encore, et surtout pour résister au roi d'Aragon, qui, après avoir contribué à lui donner la couronne, se liguait contre lui avec

le roi de Portugal. Muhamad ne désirait pas moins que lui de déposer les armes; mais il fut contraint de céder au vœu fortement prononcé de ses généraux pour la guerre; et il alla assiéger Algéciras, dont il se rendit maître. Déterminé néanmoins à l'abandonner à cause de la difficulté qu'il voyait à s'y maintenir, il abattit les remparts, ruina de fond en comble toutes les fortifications, et brûla ou renversa les maisons des habitans (1). Après cette expédition, qui ne fut de la part de Muhamad qu'une concession qu'il crut devoir faire à la haine toujours active des Musulmans contre les chrétiens, il accueillit favorablement les nouvelles propositions du roi de Castille.

An de J. C. 1370. De l'hégire, 772.

Une utile trève fut stipulée et conclue; elle donnait à Henri la faculté de lutter avec plus de vigueur contre ses ennemis, qu'il contraignit successivement à faire la paix; et elle laissait Muhamad s'occuper dans Grenade de tous les détails d'une administration vigilante non moins qu'étendue. Plusieurs édifices s'élevèrent à la fois par ses soins; un hospice, doté par sa munificence, réunit tout ce qui pouvait en rendre le séjour salubre et agréable aux indigens qui

---

(1) Algéciras perdit alors une grande partie de son importance, et ne l'a pas recouvrée.

devaient l'habiter; divers monumens embellirent aussi la ville de Guadix, où il aimait à passer une saison de l'année ; mais la prospérité des manufactures, de l'agriculture et du commerce, fut surtout l'objet constant de sa vive sollicitude. Durant son règne, Grenade fit par Almérie et par Malaga un commerce très-vaste, et servit d'entrepôt aux marchandises de l'Orient et aux produits de l'Afrique. Aussi y voyait-on des hommes de vingt nations différentes, chrétiens, juifs ou musulmans; Grenade semblait être une patrie commune. Ce fut vers ce temps de prospérité et de calme que, voulant assurer la couronne à son fils Abu Abdalà Jusef, il le déclara son successeur, et le fit reconnaître en cette qualité par les wazirs et les grands du royaume. Peu de temps après il lui donna pour épouse la fille du roi de Fez; et le prince de Fez, étant venu à Grenade accompagner sa sœur, épousa lui-même la belle Zahira, fille d'Abu Ayan, noble cavalier andalous. Ce double mariage donna lieu à de grandes fêtes et à un tournoi magnifique, auquel se rendirent des chevaliers français, espagnols, égyptiens et africains.

An de J. C. 1376. De l'hégire, 778.

Henri II avait désarmé tous ses ennemis, autant par sa politique que par son courage ; la Castille commençait à respirer après la longue tourmente qui l'avait agitée, et la main de Henri

portant le remède partout où ses regards apercevaient une plaie, faisait naître enfin l'olivier à côté des lauriers ensanglantés ; mais, pour le malheur de ses peuples, la mort vint le frapper, An de J. C. 1379. avant qu'il eût pu consommer son ouvrage. De l'hégire, 781. Quelques jours auparavant, il avait reçu de riches présens du roi de Grenade à l'occasion du renouvellement de la trève. Parmi ces présens il y avait de superbes brodequins, et il les avait mis le jour même où il tomba malade. La malveillance prit de là occasion de dire que les brodequins étaient empoisonnés ; mais cette accusation ne pouvait être méritée par le roi de Grenade, qui dans sa longue carrière pratiqua constamment toutes les vertus capables d'honorer un monarque, et qui fut surtout recommandable par sa loyauté et par sa noble franchise.

Jean I fut le successeur de Henri, et il eut moins de bonheur dans ses guerres qu'il ne montra de sagesse en gouvernant son royaume. Il avait épousé Béatrix, princesse et héritière de Portugal ; et l'une des conditions de cette alliance fut que les enfans qui en naîtraient succéderaient au roi Ferdinand, père de Béatrix, lequel avait lui-même succédé à Pierre I, et qui n'avait point de postérité masculine. Les Portugais violèrent toutefois cette convention, lorsque l'événement arriva. Ferdinand mourut deux ans

après le mariage de sa fille; et quand le roi Jean présenta aux Portugais le fils de Béatrix, âgé de quelques mois seulement, ils prirent les armes en faveur d'un fils naturel de Pierre I et de la malheureuse Ynès.

Depuis long-temps les Portugais se distinguaient des Castillans par le nom, par les mœurs et par le langage; et bien qu'ils eussent tous une origine commune, ils aspiraient à conserver ces traits de disparité, pour n'être pas confondus avec eux. Ils craignaient de voir le Portugal devenir une province de la Castille, et de perdre, avec leur nom même, le rang qu'ils occupaient parmi les nations européennes. Jean voulut soutenir par les armes les droits de son fils, et il alla faire le siége de Lisbonne; une épidémie qui se déclara dans son camp le força à la retraite. Au printemps suivant, il revint avec une autre armée; mais, s'étant imprudemment engagé dans un lieu marécageux où ses troupes ne purent manœuvrer, les Portugais le battirent, et assurèrent leur indépendance par cette victoire. Depuis ce moment une haine profonde de nation à nation, née dans l'une du ressentiment de l'injure restée sans vengeance, produite dans l'autre par l'horreur d'un joug étranger, vint s'ajouter à toutes les causes de division déjà existantes entre les

deux peuples, et cette haine acquit tant de force qu'elle n'a pu s'effacer, même durant le temps où le Portugal a été soumis à la domination espagnole.

Un nouvel ennemi ne tarda pas à se présenter. Le duc de Lancastre, frère du Prince Noir, avait épousé une fille de Pierre-le-Cruel; il saisit le moment où la victoire des Portugais avait jeté le découragement dans les cœurs castillans, pour faire revivre des droits que la fortune de Henri II avait fait proscrire. Il débarqua dans la Galice, et il y eut bientôt un parti. Le roi de Castille, n'osant pas tenter le sort d'une bataille, se borna à dévaster le pays que les Anglais devaient occuper. Ce moyen réussit, des négociations furent entamées, et le mariage arrêté de l'infant Henri (1) avec Catherine de Lancastre termina cette guerre, et laissa le roi se livrer tout entier au soin de réparer les maux qu'elle avait causés. Ce prince périt malheureusement à l'âge d'environ trente-trois ans, d'une chute de cheval qu'il fit en s'exerçant à courir à la manière des Maures.

An de J. C. 1390. De l'hégire, 792.

(1) Ce fut à l'occasion de ce mariage que l'infant reçut le nom de prince des Asturies, lequel a servi depuis cette époque à désigner l'héritier présomptif de la couronne.

An de J. C. 1391. De l'hégire. 793.

Quelque temps après, le royaume de Grenade perdit aussi son souverain ; le bon roi Muhamad mourut à l'âge d'environ soixante ans, laissant après lui des regrets universels. Abu Abdalà Jusef II, instruit par les leçons de son père, voulut marcher sur ses traces et avoir ses vertus. Il commença par envoyer une ambassade à Séville, afin d'annoncer son avénement et de renouveler la trève existante. Pour que ses députés fussent mieux accueillis, il les fit accompagner par quelques chrétiens auxquels la liberté fut rendue, et il les chargea en outre de riches présens pour le jeune roi de Castille Henri III, qui les reçut avec reconnaissance. Mais qui peut compter jamais sur la faveur du peuple ? Ces mêmes Grenadins qui depuis vingt-cinq ans, jouissant d'une paix profonde, grâce aux trèves que Muhamad s'était ménagées avec le roi de Castille, avaient vu l'industrie ranimer dans Grenade son ancienne activité, les arts se perfectionner, le commerce apporter les trésors du Levant, la richesse jaillir sur le peuple par vingt canaux différens : ces mêmes Grenadins firent un crime à Jusef de son amitié avec les Castillans.

Ce prince avait plusieurs enfans, dont l'aîné, appelé Jusef comme lui, d'un heureux naturel et aimant la vertu, était destiné à lui succéder ;

le cadet, Muhamad, était violent, dur, ambitieux. Jaloux de la préférence qu'il voyait accorder à son frère, il conçut contre lui une haine implacable; et, dans ses désirs effrénés de domination, il ne craignit pas de porter une main sacrilége sur le trône de son père. Un zèle simulé pour la religion lui fournit des prétextes. Il connaissait les dispositions des Grenadins, qui souffraient impatiemment dans Jusef ses liaisons avec la cour de Séville, et la protection bienveillante qu'il accordait à divers cavaliers chrétiens réfugiés dans Grenade, lesquels y jouissaient par ses soins d'une douce retraite. Muhamad envenima les choses en les exagérant; et il persuada aisément aux mécontens que son père était chrétien au fond de l'âme, puisqu'il favorisait ouvertement les chrétiens. De pareilles opinions répandues parmi le peuple devaient le conduire à la révolte; et, lorsque l'aigreur des esprits fut au comble, une multitude furieuse, poussée en secret par le coupable Muhamad, alla investir le palais, demandant la déposition de Jusef.

Le roi était au moment de renoncer à une couronne qu'on ne voulait plus qu'il portât, lorsque l'ambassadeur de Fez, qui se trouvait heureusement auprès de lui, monta à cheval, et sortant de l'Alhambra courut haranguer les

factieux. Comme il jouissait d'un très-grand crédit, et surtout d'une haute réputation de probité et de sagesse, ses paroles furent favorablement écoutées. « Voulez-vous, leur dit-il, re-
» nouveler maintenant les horreurs de la guerre
» civile? assurer par elle à vos ennemis de nou-
» veaux triomphes? Avez-vous oublié que toujours
» vos divisions intestines vous furent funestes?
» que ce sont elles qui ont renversé du trône et la
» noble dynastie des Omeya, et les Almoravides,
» et les Almohades, et les descendans d'Aben
» Hud? Que ne tournez-vous plutôt vos armes
» contre les Castillans? ils sont en ce moment
» agités par la discorde, saisissez l'occasion. Les
» Castillans, voilà vos seuls ennemis; allez de-
» mander à votre roi qu'il vous conduise vers eux,
» et quand vous le verrez marcher à votre tête,
» vous connaîtrez le prince que vous avez of-
» fensé. » De bruyantes acclamations interrompirent l'ambassadeur. Les Grenadins en foule vinrent tomber aux pieds de Jusef, et, pour expier leur faute et mériter leur pardon, ils demandèrent la guerre contre les infidèles. Jusef n'aurait rien gagné sur ces esprits intraitables à leur représenter qu'il y avait une trêve existante; il n'aurait fait que rallumer leur fureur. Il eut donc l'air d'accueillir de plein gré une demande faite avec trop de violence pour souffrir un refus,

et il dut consentir à un manque de foi qui était bien loin de son caractère.

Les mutins avaient couru aux armes avec une sorte d'enthousiasme ; on les conduisit du côté de Murcie, où ils commirent beaucoup de dégâts ; mais toutes les troupes de cette frontière s'étant réunies, elles se mirent à leur poursuite, et les forcèrent à la retraite ; elles leur reprirent même une partie du butin qu'ils avaient fait. Cette expédition, mêlée de bons et de mauvais succès, suffit pour refroidir les mécontens en donnant à leur exaltation le temps de se calmer ; et Jusef, qui avait envoyé des députés à Séville pour donner des explications sur ce qui s'était passé, eut encore l'avantage de donner la paix à ses peuples. Au fond cette paix était nécessaire aux Castillans. Henri III venait d'atteindre la majorité fixée par les lois, et, digne descendant du dernier Alphonse, il montra comme lui un esprit ferme et pénétrant, bien supérieur à son âge. Depuis la mort du roi Jean, l'état avait été gouverné par un conseil de régence dont les membres, unis d'abord par l'amour du bien public, n'avaient pas tardé à se diviser à la voix de leur intérêt personnel. Leurs prétentions respectives remplissaient l'Espagne de troubles. Henri, à peine âgé de quatorze ans, mais dirigé, dit-on, par l'ambassadeur de Charles VI, roi de

An de J. C. 1392. De l'hégire, 794.

France, convoqua les états à Madrid, et déclara le conseil de régence dissous. La manifestation imprévue et non moins énergique de la volonté souveraine froissa beaucoup d'ambitions, et anéantit beaucoup d'espérances; de là des mécontentemens. Il fallait pour les comprimer déployer la force; mais, pour se rendre fort au dedans, on devait être en paix au dehors, et la députation de Grenade ne pouvait manquer d'être favorablement accueillie.

Environ trois ans après, ce fut le tour de Henri de demander au roi de Grenade la continuation de la trève, en désavouant l'infraction qu'y avait faite un parti castillan, égaré par le fanatisme de son chef. Voici à quelle occasion : on raconte qu'un ermite, se disant ou se croyant inspiré, s'était présenté devant le grand-maître de l'ordre d'Alcantara pour l'exciter à faire la guerre aux Maures, lui promettant de la part du ciel une facile et bien douce victoire, puisqu'il devait s'emparer de Grenade sans perdre un seul de ses soldats. Quoi qu'il en soit de la cause de l'agression du grand-maître, il est certain qu'il entra dans la plaine de Grenade à la tête d'une petite troupe, composée, dit-on, de trois cents cavaliers et de mille fantassins. Jusef envoya contre lui la cavalerie qui se trouvait dans la ville; quelque infanterie des environs s'y joignit,

An de J. C. 1395. De l'hégire, 798.

et le détachement du grand-maître, enveloppé de tous les côtés, fut entièrement détruit ; le grand-maître et ses cavaliers (1) furent tous tués en se défendant. Le roi Henri se hâta de faire parvenir à Grenade l'assurance formelle qu'il avait ignoré cette folle entreprise, et qu'il n'avait pu l'empêcher. Il ne fallut pas moins que cette déclaration du roi de Castille, apportée par ses ambassadeurs, pour calmer dans Grenade l'effervescence des esprits. La défaite du grand-maître avait rempli d'orgueil les vainqueurs, et, dans l'ivresse de leur triomphe, ils voulaient et demandaient la guerre. La sagesse de Jusef éteignit les brandons de discorde que cet événement

(1) Les historiens espagnols prétendent qu'ils firent des prodiges de valeur. Cela est peu vraisemblable. Sans adopter comme positif le fait de l'ermite, on peut croire qu'une aussi petite troupe que celle du grand-maître ne se serait pas engagée au cœur du pays ennemi, si elle n'eût été poussée par quelque motif plus fort qu'un simple désir de gloire, ou même que le fanatisme religieux, et tel que l'espérance d'une victoire assurée et acquise sans danger. Dans cette supposition on peut croire encore que les chrétiens furent découragés dès qu'en trouvant de la résistance, ils furent convaincus qu'on leur avait fait de frivoles promesses. Or, ce n'est pas avec le découragement que l'on peut faire de grands exploits.

avait allumés, et la paix ne fut point interrompue. L'année suivante, ce prince paya le tribut à la nature; comme il était encore jeune, on ne manqua pas d'attribuer sa mort à des causes extraordinaires. On dit qu'il avait été empoisonné par le roi de Fez, Ahmed ben Amir Zélim, qui se vantait fort d'être son ami, et que le poison avait été placé dans un surtout ou casaque apporté d'Afrique avec d'autres présens; que Jusef se revêtit de ce surtout au moment de monter à cheval; et, qu'ayant fait un assez long exercice, qui le mit en sueur, il fut aussitôt assailli de vives douleurs, au milieu desquelles il périt après trente jours de souffrances. D'autres assurent toutefois que Jusef mourut d'une maladie dont il ressentait depuis long-temps les atteintes.

An de J. C. 1396. De l'hégire, 799.

L'ambition de Muhamad ne s'était point éteinte, et le désir de régner avait survécu en secret au mauvais succès d'une première tentative. Dès que son père eut cessé de vivre, il ranima le zèle de ses partisans et de ses amis; et, sans respecter les droits que donnaient à son frère et sa naissance et la volonté du roi, il se saisit du diadème, avant même qu'on eût rendu à son père les derniers devoirs. Jusef ben Jusef n'avait fait, il est vrai, aucune tentative pour s'asseoir sur le trône; il vivait dans une douce retraite, libre de soins et d'ambition, et tout ce qu'il désirait c'é-

tait de continuer d'en jouir. Muhamad VI craignit que le peuple, par un tardif hommage aux vertus de son frère, ne le fît monter un jour au rang qui lui était dû : il l'envoya sous sûre escorte à la forteresse de Salobréna. Il donna ordre pourtant qu'on eût soin d'adoucir les ennuis de sa captivité, en lui accordant, horsmis la liberté, tout ce qu'il pourrait désirer; et il lui permit d'emmener ses femmes et ses domestiques.

Le nouveau roi de Grenade voulait prolonger la trève avec les chrétiens. Pour ne point éprouver de lenteur dans les négociations, ou pouvoir plus facilement lever les difficultés, il partit de Grenade avec vingt-cinq cavaliers affidés, sous prétexte d'aller visiter ses frontières, et il passa secrètement à Séville, où il eut une longue entrevue avec Henri III. Il retourna ensuite dans ses états avec le même mystère, et son voyage y fut long-temps ignoré. Il n'avait pas oublié les dangers que lui-même avait fait courir à son père, en peignant de perfides couleurs ses liaisons avec les chrétiens, et il ne voulait pas s'exposer à recevoir les mêmes reproches. Malgré ses soins pour conserver la paix, il ne put néanmoins empêcher qu'elle ne fût troublée quelques années après. Les commandans des frontières permettaient des deux côtés à leurs troupes d'entrer dans le pays ennemi, et toujours il résul-

An de J. C. 1397. De l'hégire, 800.

tait de ces courses de grands dégâts dans les cantons où elles se faisaient. Dans une de ces irruptions, les Castillans parvinrent jusques à la plaine de Grenade. Muhamad, au lieu de se plaindre au roi de Castille, résolut de se venger de ses propres mains. Il leva des troupes, et entra avec elles du côté d'Antéquéra. Il dévasta la campagne, brûla des villages, emmena des troupeaux, fit quelques captifs, et surprit la forteresse d'Ayamonte, où il mit garnison, après quoi il retourna à Grenade. Des députés castillans y arrivèrent peu de temps après lui. Ils venaient, de la part de leur roi, sommer Muhamad de remplir les conditions de la trêve, de rendre le butin qu'il avait pris et de restituer Ayamonte. Muhamad répondit que les chrétiens avaient été les agresseurs, et qu'il n'avait fait que punir et réprimer l'audace des gardes de la frontière; évitant de parler d'Ayamonte, il ajouta que le butin qu'il avait emporté n'était qu'un faible dédommagement de ce qu'il avait perdu. Henri, peu satisfait de cette réponse, se prépara de suite à la guerre; et Muhamad, qui avait prévu cette rupture, et qui d'avance avait fait des dispositions hostiles, entra sans délai dans la province de Jaën. Henri fit marcher contre lui toutes les troupes qui se trouvaient déjà réunies.

An de J. C. 1405. De l'hégire, 808.

La campagne fut longue et meurtrière. Les Grenadins ayant investi Quésada et brûlé ses faubourgs, les Castillans accoururent pour secourir cette place. Ils furent arrêtés par Muhamad sur les bords du Guadiarro, dont les eaux se rougirent de leur sang. Peu de temps après, renforcés par de nouvelles troupes, ils attaquèrent et battirent à leur tour les Musulmans. Un troisième combat eut lieu aux environs de Xuxéna, et il ne fut pas moins sanglant que les deux premiers. La nuit sépara les combattans; et le lendemain, chaque parti s'attribuant la victoire et craignant néanmoins un nouvel engagement, on battit de part et d'autre en retraite. L'hiver, qui survint, amenant de grosses pluies, força les armées à rentrer dans leurs quartiers sans avoir obtenu aucun résultat; mais le reste de la saison fut employé, à Séville comme à Grenade, à faire des préparatifs pour rendre la campagne prochaine plus décisive. La mort du roi de Castille, arrivée à la fin de l'année, ne suspendit point la guerre, parce que pour la première fois on voyait une minorité sans troubles.

An de J. C. 1406. De l'hégire, 809.

Henri laissait pour successeur son fils Jean, âgé seulement de quelques mois. Les grands du royaume offrirent la couronne à l'infant Ferdinand, frère de Henri. Ce prince, donnant un

rare exemple de modération, n'accepta que la régence. Ce n'était point qu'il dédaignât le diadème; car, après la mort sans enfans du roi d'Aragon, il sut faire valoir les droits qu'il avait à sa riche succession; mais il avait un fonds de vertu et de probité qui faisait taire en lui l'ambition, quand elle était contraire à la justice. Il commença par assurer la tranquillité intérieure, et puis, profitant des dispositions que son frère avait faites, il se mit à la tête de l'armée, et il
An de J. C. 1407. De l'hégire, 810. envahit le royaume de Grenade. La ville de Zahara, entre Sidonia et Ronda, fut obligée de capituler. Le château d'Azzédin eut le même sort. Le régent fit ensuite investir Sétênil; mais il y trouva une vigoureuse résistance. Durant le siége, des détachemens de l'armée castillane allèrent reprendre Priégo, Ayamonte, Ortéxiçar et d'autres petites places. De son côté Muhamad insultait la frontière de Murcie, où il surprit la forteresse d'Hurtal, après quoi il vint en personne mettre le siége devant Jaën, qui eut tous ses environs ravagés. Pour secourir Jaën, les Castillans levèrent le siége de Sétênil, après y avoir perdu inutilement beaucoup de monde; et Muhamad leva à son tour celui de Jaën à l'approche des Castillans. Il reprit, en se retirant, Priégo et Lascuëvas, qu'il ruina.

An de J. C. 1408. De l'hégire, 811. Muhamad rentra le premier en campagne; et,

suivi de sept mille chevaux et de douze mille fantassins, il marcha sur Alcaudète, qu'il assiégea et qu'il ne put prendre. Il fut même obligé de revenir dans ses états, où les Castillans avaient pénétré. Après un grand nombre d'escarmouches et d'engagemens où beaucoup de monde périt, l'épuisement mutuel des partis les fit convenir d'un armistice de huit mois. A peine Muhamad fut-il de retour dans sa capitale qu'il tomba dangereusement malade; au bout de quelques jours les médecins désespérèrent de sa vie. Muhamad ne se rendit pas sans peine à la dure conviction d'une mort prochaine; mais à la fin, se sentant lui-même à l'extrémité et voulant assurer la couronne à son fils, il fit écrire l'ordre de donner la mort à son frère.

Cet ordre, adressé au gouverneur du fort, était ainsi conçu : « Alcaïde de Salobréna, mon » serviteur, aussitôt que l'officier de mes gardes, » Ahmed ben Xarac, te remettra cet écrit, tu » ôteras la vie à Cid Jusef mon frère, et tu m'en» verras sa tête par le retour du messager. Je » compte sur ton zèle à me servir. » Lorsqu'Ahmed arriva à Salobréna, il trouva le prince jouant aux échecs avec l'alcaïde. Ils étaient assis l'un et l'autre sur des coussins de drap de soie brodés en or; des tapis de la même étoffe couvraient le parquet, car Jusef avait été jusque là

traité dans sa prison avec magnificence. L'alcaïde n'eut pas plus tôt parcouru l'écrit fatal, qu'il ne put contenir son émotion et son trouble; les excellentes qualités de Jusef lui avaient gagné tous les cœurs, et l'alcaïde, qui avait plus que tout autre l'occasion de le voir de près et d'apprécier son mérite, avait conçu pour lui le plus tendre attachement. Ahmed le pressait de remplir la commission dont le roi le chargeait, et l'alcaïde hors de lui ne savait comment en parler au prince. Jusef, soupçonnant la triste vérité, prit l'ordre des mains tremblantes de l'alcaïde, et, lui adressant la parole avec douceur, il lui demanda seulement quelques heures pour prendre congé de ses femmes et de sa famille. Ahmed dit alors que l'exécution ne pouvait être différée, parce qu'on lui avait fixé l'heure précise à laquelle il devait être de retour à Grenade, sous peine de perdre lui-même la vie. « Au moins, répliqua Jusef, qu'il me soit » permis de finir ma dernière partie d'échecs. » Ahmed y ayant consenti, quoiqu'avec peine, le prince reprit le jeu et invita l'alcaïde à continuer; mais celui-ci était si agité qu'il ne pouvait conduire ses pièces. Jusef lui faisait remarquer ses fréquentes distractions. Au moment où la partie était près de finir, deux cavaliers de Grenade, qui étaient arrivés au galop de leurs chevaux,

entrèrent dans la salle où était le prince, annoncèrent la mort de Muhamad, et lui baisèrent la main comme au nouveau souverain de Grenade. Jusef osait croire à peine à ce changement de fortune, lorsque d'autres cavaliers vinrent confirmer la nouvelle, et dire au prince que le peuple l'attendait avec la plus vive impatience.

Jusef III fut reçu à Grenade comme un ami et un père; on lui fit les plus brillantes fêtes, l'enthousiasme était au comble, et jamais roi n'eut de plus beau jour que celui qu'eut Jusef en entrant dans sa capitale; car quels lauriers, quels triomphes, quelle gloire valent pour un monarque les preuves de l'amour qu'il inspire à ceux qu'il doit gouverner? La joie se lisait sur tous les visages parce que le plaisir était dans les cœurs, et que toutes les espérances embellissaient l'avenir. Les Grenadins comptaient retrouver dans ce roi, que leur rendait la fortune, les vertus de Nazar, d'Abul Hégiag et de tous ses nobles aïeux.

Le premier soin de Jusef fut d'obtenir de la régence de Castille la confirmation de l'armistice conclu par Muhamad, et même une prorogation pour deux ans. Avant que ce délai expirât, Jusef, qui aimait la paix, envoya son frère Ali à Séville pour négocier une trêve nouvelle; et les seigneurs de Castille voulaient bien que le régent

l'accordât, mais ils exigeaient que Jusef se déclarât vassal de Castille, ainsi que plusieurs de ses prédécesseurs l'avaient fait, et qu'il payât certaines redevances en signe de soumission et de vasselage. Cid Ali refusa de souscrire à ces conditions humiliantes, et, sous prétexte que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusque là, il se retira sans avoir rien terminé.

An de J. C. 1410. De l'hégire, 813.

La campagne s'ouvrit par le siége de Zahara, que firent les Grenadins. Cette ville mal fortifiée fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Le régent usant de représailles attaqua l'importante ville d'Antéquéra, que défendaient de hautes murailles et une garnison nombreuse. Ce siége dura jusqu'à la fin de l'année, autant par la résistance que les assiégés opposèrent et leurs fréquentes sorties, qu'à cause des efforts réitérés que firent les deux frères du roi de Grenade, Ali et Ahmed, pour dégager cette place. A la fin les habitans, se trouvant sans provisions, et n'ayant plus de constance pour soutenir les privations qui les accablaient, demandèrent et obtinrent une capitulation assez avantageuse, puisqu'il leur fut permis d'emporter tous leurs biens en se retirant. Le château d'Isnajar se rendit aussi au vainqueur, plusieurs forteresses voisines suivirent cet exemple. Les Grenadins attendirent, pour se venger, le départ de l'armée cas-

tillane, lequel eut lieu à la fin de l'hiver. Ils pénétrèrent du côté d'Alcalà-la-Réal, et forcèrent la ville de Xévar, qui contenait des magasins considérables de grains. Ce ne fut qu'après avoir commis réciproquement les plus horribles dégâts dans tout le pays qui servit de théâtre à la guerre, que l'on convint enfin d'une trêve, dont on fixa provisoirement la durée à dix-sept mois.

Ce fut à peu près vers ce temps que l'infant de Castille, Ferdinand, appelé au trône d'Aragon, laissa la régence entre les mains de la reine, mère du roi; et, tandis que Ferdinand, triomphant de tous ses rivaux, se faisait couronner à Sarragosse, Jusef réunissait à ses domaines la forte ville de Gibraltar. Les rois de Fez l'avaient long-temps possédée; ensuite elle était rentrée sous la domination de ceux de Grenade. Le wali qu'elle avait à cette époque s'était fait haïr du peuple par sa dureté et ses exactions. Les habitans avaient député à Fez quelques-uns d'entre eux pour offrir au roi Abu Saïd de lui livrer de nouveau la place, et ce prince, accueillant favorablement ce message, se hâta de leur envoyer Cid Abu Saïd son frère avec deux mille soldats. Mais c'était moins à la possession de Gibraltar que tenait le roi de Fez, qu'à l'occasion d'éloigner de lui son frère. Il n'ignorait pas que ce dernier avait l'estime et l'affection du peuple;

An de J. C. 1412. De l'hégire, 815.

et il craignait, non sans raison, de voir le sceptre passer dans ses mains, par une de ces révolutions si fréquentes à Fez, tout étranger que paraissait le prince à des vues d'intérêt ou d'ambition. L'alcaïde de Gibraltar s'était retiré dans le château avec la garnison; voyant qu'il ne recevait pas de secours de Grenade, il ouvrit des négociations avec le prince africain. Au moment où il était près de se rendre, parut une armée nombreuse de cavalerie et d'infanterie; elle était sous les ordres de Cid Ahmed. Le prince de Fez, pressé à son tour par des forces supérieures, demanda instamment des secours à son frère, qui, désirant le voir périr, se contenta d'envoyer quelques petits bâtimens avec des provisions et très-peu de soldats. Cid Abu Saïd, ne pouvant résister avec d'aussi faibles ressources, et menacé de manquer de tout avant peu, prit le parti de capituler avec le prince de Grenade. Cid Ahmed pardonna aux habitans leur révolte, laissa dans Gibraltar une forte garnison, et reprit le chemin de Grenade avec son prisonnier.

Cid Abu Saïd fut traité avec tous les égards dus à son rang et à son propre mérite, et il reçut du roi de Grenade un accueil plein de bienveillance. Le roi de Fez, promptement informé, envoya des députés à Jusef, pour lui offrir son amitié, et pour le prier de faire empoisonner son frère,

parce qu'ainsi l'exigeait l'intérêt de son royaume. Jusef savait par expérience combien on peut être proscrit injustement par un frère ; et il avait trop souffert lui-même, pour vouloir être l'aveugle instrument des souffrances d'un autre. Révolté d'ailleurs par l'idée d'une trahison, vivement blessé d'en être cru capable, il fit voir au prince de Fez la lettre qu'il avait reçue, et il lui donna l'alternative de demeurer dans Grenade avec des terres et des revenus qu'il lui assignerait, ou de courir à la vengeance, et dans ce cas il lui offrit de l'y aider, en lui donnant des troupes et en lui ouvrant ses trésors. Cid Abu Saïd, indigné contre son frère, choisit le dernier parti, et il passa en Afrique avec un corps d'Andalous qui se grossit, dès son arrivée, d'une foule considérable de mécontens. Le roi de Fez essaya de résister à son frère ; mais il fut vaincu dans une bataille, où périt presque toute son armée. Lui-même tomba dans les mains de Cid Abu Saïd, qui le fit mettre dans une prison, où les cuisans regrets, les désirs impuissans de vengeance et le cruel dépit ne tardèrent pas à lui causer la mort.

Jusef, averti par le passé des dangers et des inconvéniens de la guerre, voyait avec douleur s'avancer la fin de la trève. Pour prévenir le retour des hostilités, il fit partir des ambassadeurs pour Séville ; ils y ramenaient sans rançon

An de J. C. 1414. De l'hégire, 817.

cent captifs chrétiens, et ils étaient porteurs de riches présens destinés aux personnages le plus en crédit auprès de la reine. Toutes ces précautions réussirent au gré de ses espérances; il obtint une trève qui fut successivement prorogée tant qu'il vécut. Sa cour devint alors l'asile de tous les cavaliers castillans et aragonnais qui croyaient avoir à se plaindre de leur gouvernement, ou qui avaient entre eux quelque différent à vider. Ils le choisissaient toujours pour leur arbitre, et, quand ils lui demandaient du champ pour combattre, il les laissait descendre dans l'arène, mais il courait aussitôt lui-même les séparer, et il les forçait à se rapatrier. Sa bonté, son humeur égale, sa douce bienveillance, le faisaient chérir des étrangers autant que de ses propres sujets. La reine de Castille montrait surtout pour lui la plus grande estime; ils entretenaient ensemble une correspondance active, et chaque année ils s'envoyaient mutuellement des présens. Elle sut inspirer à son fils les mêmes sentimens, et sa mort, arrivée quatre ans après, ne troubla point cette heureuse harmonie, à la faveur de laquelle les Grenadins purent réparer une partie de leurs pertes, et jouir d'un bonheur qui depuis long-temps leur était inconnu. Ce bon prince mourut presque subitement après quinze ans de règne, et les Grenadins le pleu-

An de J. C. 1418. De l'hégire, 821.

An de J. C. 1423. De l'hégire, 827.

rèrent sincèrement. Ce n'était point sans raison, car les beaux jours de Grenade étaient finis.

Jusef III eut pour successeur Muley Muhamad VII, son fils, surnommé El Hayzari, ou le Gaucher, soit parce qu'il se servait réellement de la main gauche, soit, comme quelques-uns le prétendent, à cause de la mauvaise fortune qui le poursuivit toute sa vie. Il était d'un naturel hautain et superbe ; il traitait en esclaves et ses généraux et ses ministres. Son orgueil devint même si insupportable, qu'il craignait de s'abaisser en parlant à ses serviteurs, de sorte qu'il lui arrivait souvent de passer plusieurs jours sans recevoir personne, même les wazirs qui voulaient conférer avec lui d'affaires importantes. De tous les avis qu'il avait reçus de son père, il n'en suivit qu'un ; ce fut de vivre en paix avec les rois de Castille et d'Afrique. Aussi leur envoya-t-il des ambassadeurs dès qu'il fut monté sur le trône ; mais il négligea tout-à-fait ce qui fit la principale occupation de Jusef, le soin de se concilier l'amour des peuples, cet inébranlable appui de l'autorité souveraine. Il proscrivit les tournois et les fêtes publiques, si chers à Grenade ; par là il changea en jours de tristesse et d'ennui ces longs jours d'allégresse qu'on avait dus à Jusef.

Cette conduite le rendit extrêmement odieux

à la nation. Grands et petits se liguèrent en secret contre lui; et on l'aurait déposé dès les premiers mois qui suivirent la mort de son père, si son hagib favori, Jusef ben Zéragh (1), chef d'une des premières familles du royaume, n'eût contenu les mécontens par son autorité et par sa prudence. Mais enfin, lorsque la patience fut épuisée, il ne put empêcher la révolte d'éclater. Il n'avait fallu qu'une étincelle pour produire un embrasement général. Au premier signal, tous les habitans avaient répondu; et l'insurrection, gagnant toutes les classes, fit voir à Muhamad qu'il ne lui restait pas dans le peuple un seul ami. Le palais de l'Alhambra fut sur-le-champ investi, et Muhamad aurait péri peut-être, si quelques soldats fidèles de sa garde n'eussent protégé sa sortie et sa fuite. Il arriva sur le bord de la mer; là, déguisé en pêcheur, il entra dans un bateau qui le transporta en Afrique. Il se retira auprès du roi de Tunis, Muley Aben Fariz, qui était son ami. Ce souverain le reçut dans son palais, et lui promit ses secours, dans le cas où la fortune moins

(1) Zéragh ou Zéray. C'est apparemment de lui que les romanciers espagnols ont fait sortir leur fameuse tribu des Abencerrages.

contraire lui offrirait quelque chance de succès pour remonter sur le trône.

Le mouvement qui venait de s'opérer à Grenade avait été dirigé par un cousin du roi, nommé Muhamad el Zaquir; il en recueillit les effets en se faisant proclamer roi. Adoptant aussitôt une conduite opposée à celle de Muhamad VII, il rétablit les tournois et les joutes, les courses à cheval et les jeux de bague; et, comme il se faisait honneur lui-même d'être fort adroit à tous ces exercices, il entrait dans les quadrilles, et se mêlait avec les autres cavaliers. Ensuite il invitait à sa table tous ceux qui avaient concouru à ces jeux; et, afin que le plaisir s'étendît à toutes les classes, il donnait au peuple des fêtes et des banquets. Mais, tout en se livrant à ces occupations, en apparence frivoles, et qui suffisaient pour détourner l'attention du peuple, il n'en poursuivait pas avec moins d'ardeur l'anéantissement du parti du roi détrôné.

An de J. C. 1427. De l'hégire, 831.

Jusef ben Zéragh et un grand nombre de membres de sa famille, quelle que fût la considération dont ils jouissaient dans Grenade, ne furent pas épargnés par l'inquiète et soupçonneuse inimitié de Muhamad el Zaquir; mais heureusement, avertis qu'on conspirait contre leur vie, ils eurent le temps de sortir de Grenade et d'arriver à Lorca et à Murcie, où les

partit pour Grenade, suivi de la multitude innombrable qui accourait de toutes parts sur son passage. Muhamad el Zaquir fut en un instant abandonné de toute la noblesse; il ne conserva qu'un petit nombre de soldats attachés à sa cause par le désespoir; il se retira avec eux dans l'Alhambra, où il se fortifia. El Hayzari fit dès le lendemain son entrée à Grenade, et, afin de profiter de l'ardeur des soldats et des habitans, il commença immédiatement le siége de la forteresse. Les partisans de Zaquir, effrayés du nombre toujours croissant de leurs ennemis, ne voulurent pas s'exposer aux suites d'un assaut; et pour acheter le pardon de leur révolte, ils se saisirent de la personne de celui qu'ils avaient promis de défendre, et ils le livrèrent aux troupes du roi. Le malheureux Zaquir fut décapité, ses fils furent enfermés dans une étroite prison, et dès le lendemain de cette révolution rapide, qui n'avait fait couler d'autre sang que celui de l'usurpateur, il n'en serait resté aucun vestige dans les esprits des Grenadins, s'ils n'avaient retrouvé dans leur mémoire le souvenir de la sombre administration d'El Hayzari, et s'ils n'avaient pas craint d'y être assujétis de nouveau. Le roi, corrigé par la cruelle expérience qu'il avait faite des dangers de sa conduite passée, tâcha par tous les moyens d'en

effacer les traces pénibles, et il donna pour l'avenir toutes les garanties capables de calmer l'inquiétude, et de tranquilliser les esprits.

Muhamad VII, tranquille possesseur du trône, fit rendre grâce au roi de Castille pour l'appui qu'il lui avait accordé ; et, sachant que ce prince avait lui-même des ennemis à combattre dans l'intérieur de son royaume, il lui offrit à son tour des soldats. Jean II était alors à Burgos, et, les succès qu'il venait d'obtenir le dispensant d'accepter des secours étrangers, il remercia l'ambassadeur grenadin ; mais ses ministres, qui n'avaient pas oublié à quel prix on avait soutenu les droits de Muhamad, demandèrent le paiement des sommes stipulées ; et ils mirent à la condition de ce paiement la continuation de la trève. L'ambassadeur rapporta à Grenade la réponse du roi de Castille. El Hayzari, qui savait dans quels embarras domestiques ce prince était plongé, crut pouvoir sans danger éluder sa juste demande, et l'obliger à se contenter de ce qu'il voudrait lui donner. Cette fois la fortune se déclara contre la mauvaise foi. Le roi de Castille, ayant pacifié ses états, se prépara à la guerre, et néanmoins, pour mettre de son côté toute la justice, il écrivit au roi de Fez, lui donnant avis de ce qui s'était passé, et le priant de refuser tout secours à Muhamad, dans une guerre qui

n'avait pour objet que de le contraindre à tenir ses promesses. Abu Fariz écrivit à son tour au roi de Grenade ; il l'invitait à se dégager envers celui de Castille ; il fit en même temps prier ce dernier de ne pas pousser trop loin sa vengeance. Ces démarches ne produisirent aucun effet, et les hostilités commencèrent avec l'année.

An de J. C. 1430. De l'hégire, 834. Les Castillans envahirent la province de Ronda, et ravagèrent les environs de la ville. Les Grenadins accoururent, et après divers engagemens peu décisifs, l'hiver étant survenu, chaque parti rentra dans ses quartiers jusqu'au printemps suivant. Le gouverneur de Cazorla, à la tête d'un détachement nombreux, pénétra dans les environs de Grenade ; Muhamad marcha contre lui en personne, mit sa troupe en désordre, en tua ou en prit la plus grande partie. Ses armes étaient moins heureuses du côté opposé : le gouverneur de Xérez surprit la forteresse de Xiména, et en massacra la garnison. Muhamad tenta de reprendre cette place ; mais, ayant appris que le roi de Castille s'avançait avec une armée considérable, il craignit que cette nouvelle, augmentant le mécontentement produit par le peu de succès de la campagne, n'occasionât quelque sédition dans Grenade ; et, laissant à ses généraux le commandement des troupes, il rentra dans cette ville avec cinq mille

chevaux. A peine arrivé, il choisit parmi les habitans ceux qui se montrèrent le plus dévoués à ses intérêts, et il en composa un corps de vingt mille hommes, qu'il chargea de la défense des remparts et du maintien de l'ordre; mais, tandis qu'il s'occupait dans Grenade de ces mesures de précaution, les chrétiens, poursuivant leurs conquêtes, prenaient Illora, Alora, Archidona, et transportaient à Ecija tout le butin qu'ils avaient fait.

Ainsi que Muhamad l'avait craint, l'orage ne tarda pas à gronder sur sa tête : il s'était formé de tous les germes de trouble, de discorde, de mécontentement, de désir de vengeance, que tant d'événemens, arrivés depuis peu d'années, avaient déposés dans les cœurs des Grenadins; et lorsqu'il vint à éclater, favorisé dans son explosion par les efforts de la Castille, sa violence fut telle, que Muhamad, renversé du trône, ne put opposer qu'une résistance impuissante. Il y avait à Grenade un cavalier riche et ambitieux, descendant des premiers rois de Grenade; on le nommait Jusef ben Alhamar : il conçut le projet de ravir le sceptre à Muhamad. Il le confia à des amis fidèles, qui lui conseillèrent de traiter en secret avec le roi Jean, et de s'assurer avant tout les secours de ce prince. On choisit, pour remplir la mission d'aller à Cordoue, où se trou-

An de J. C. 1431. De l'hégire, 835.

vait alors la cour de Castille, un cavalier de la famille de Ben Ega, appelé Gélil ben Géleil, d'origine chrétienne, mais très-estimé dans le pays. Muhamad l'avait exilé de Grenade, et il habitait la ville d'Alhama; il saisit avidement cette occasion de se venger; et, arrivé à Cordoue, il agit avec tant de bonheur et d'efficacité, qu'il obtint la promesse que le roi de Castille fournirait une armée, et soutiendrait de tout son pouvoir les prétentions de Jusef, qui de son côté s'engageait à faire hommage de sa couronne, et à payer un tribut annuel. Au retour de Gélil, les partisans de Jusef sentirent croître leur audace et leurs espérances, et, sortant les uns après les autres de Grenade, sous prétexte d'aller faire la guerre à la frontière, ils se réunirent autour de Jusef, au nombre d'environ huit mille. Dans le même temps le roi de Castille, ayant rassemblé ses troupes, les conduisit à la vue de Grenade, et les fit camper au pied de la montagne d'Elvire. Jusef ben Alhamar vint lui baiser la main, et joignit sa petite armée à celle des chrétiens. Jean contemplait de loin la superbe ville de Muhamad, et Jusef, dit-on, lui faisait remarquer les tours de l'Alhambra, de l'Albaycin et des principales mosquées.

A l'aspect des dangers qui menaçaient Grenade, tous les habitans, oubliant leurs dissen-

sions, coururent aux armes; et, mieux que n'aurait fait l'affection, leur patriotisme servit Muhamad. Mais que pouvait une troupe nombreuse, il est vrai, mais peu aguerrie, contre l'élite des guerriers castillans et ces huit mille conjurés qui n'avaient pour alternative que leur propre ruine ou la victoire? Deux ou trois jours se passèrent en escarmouches entre les assiégeans et les assiégés : c'étaient les avant-coureurs d'une bataille générale. Elle fut longue, opiniâtre, sanglante. A la fin, les Grenadins, qui ne pouvaient opposer que le courage seul au courage et à la discipline réunis, commencèrent à plier; et, à la faveur de la nuit qui survint, ils se sauvèrent en désordre dans leurs murs, laissant la campagne couverte de morts. Depuis que le royaume de Grenade existait, il n'y avait pas eu, disent les historiens arabes, d'action plus meurtrière; la perte des Grenadins fut immense, et la fleur de leur jeunesse périt dans cette funeste journée (1).

Muhamad ne se laissa point abattre par l'affreux revers qu'il venait d'éprouver, et il montra tant de vigueur et de fermeté, que les Grenadins

(1) Les historiens espagnols portent à trente mille hommes la perte des Grenadins; ce qui ne paraît pas exagéré d'après la manière dont les Arabes s'expriment.

animés par son exemple, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, malgré les noirs présages dont ils étaient assaillis, présages que la nature elle-même semblait confirmer. Il y eut à cette époque un tremblement de terre, dont les violentes secousses remplirent les cœurs d'épouvante, parce que la superstition regardait ce terrible phénomène comme un avertissement du ciel. Les Grenadins eurent pourtant la satisfaction de voir les Castillans s'éloigner sans chercher à recueillir aucun fruit de la victoire. Le roi Jean opinait pour qu'on entreprît sans délai le siége de la ville; mais les généraux représentèrent que l'armée manquait d'argent et de vivres, et firent même sentir qu'il était urgent de s'en retourner. La raison qu'ils donnèrent existait peut-être; mais on assure que leur véritable motif était le désir de contrarier les vues d'Alvar de Luna, favori du roi, et prononcé pour le siége. Jean, qui était d'un caractère faible, n'osa point braver l'opinion de son conseil, de peur d'exciter le mécontentement, et il donna l'ordre du départ.

Ce contre-temps désolait Jusef ben Alhamar et les siens; ils se voyaient forcés de renoncer au prix qu'ils attendaient de leurs travaux, au moment où le succès leur avait paru assuré. Le roi, pour les consoler, fit avant de partir réunir

tous les officiers de l'armée, et en présence de tous il proclama Jusef ben Alhamar roi de Grenade, ordonna aux troupes de le reconnaître en cette qualité, promit de nouveau de le placer sur le trône, et enjoignit à tous les commandans des frontières de l'aider de toutes leurs forces jusqu'à parfaite réussite. Cette déclaration solennelle produisit le plus grand effet dans le royaume de Grenade, parce qu'une infinité de villes se soumirent volontairement à Jusef, et que l'exemple des villes entraînant la population des campagnes, il se vit en très-peu de temps à la tête d'une armée considérable.

El Hayzari avait de son côté fait de fortes levées de troupes, et dès qu'il les eut réunies il les envoya à la rencontre de Jusef, sous les ordres d'Aben Zéragh son hagib. Après un combat où la victoire fut long-temps disputée, la fortune se tourna du côté des rebelles. Aben Zéragh, voulant rallier ses soldats, s'était précipité au milieu de la mêlée; toute sa bravoure ne put ni rétablir les affaires ni le sauver lui-même; il tomba percé de coups. Dès ce moment ce ne fut dans son armée qu'une horrible déroute. Quelques fuyards arrivés à Grenade cherchèrent à excuser leurs terreurs en exagérant les dangers; ils dirent qu'ils avaient été vaincus par une armée innombrable. Ces rap- An de J. C. 1432. De l'hégire, 836.

ports jetèrent partout l'épouvante, et ils augmentèrent réellement le parti de Jusef en conduisant dans ses rangs tous ceux en qui la peur ne laissait voir aucune autre chance de salut ; de sorte que, lorsqu'il partit d'Illora pour s'acheminer vers Grenade, il traînait à sa suite des flots de population. A la nouvelle de son approche l'agitation fut extrême ; et les habitans, consternés par les mauvaises dispositions que montrait le peuple, représentèrent au roi qu'il n'était plus possible de songer à la défense ; ils lui conseillèrent de mettre sa personne en sûreté, et le conjurèrent de ne pas exposer la ville aux suites horribles d'un assaut. Pour lors Muhamad, se chargeant de ses trésors, s'enfuit à Malaga où il avait encore un parti, et il emmena ses femmes, ses serviteurs et les deux fils de Muhamad el Zaquir.

Jusef ben Alhamar entra dans Grenade avec une garde de six cents cavaliers seulement, afin d'éloigner toute idée de violence. Il fut reçu aux portes de la ville par la principale noblesse, qui le conduisit immédiatement au palais de l'Alhambra. Sans perdre un moment, il convoqua les scheiks, les wazirs du conseil, les walis, les alcaïdes du royaume, pour faire confirmer le titre de roi de Grenade, qu'il avait reçu du roi Jean ; après quoi il envoya des messagers à ce

dernier pour l'informer de ce qui était (1) arrivé. Le plaisir que firent à ce prince ces heureuses nouvelles, fut un peu troublé par des lettres qu'il reçut du roi de Tunis, par le canal d'un marchand génois qui venait d'Afrique. Abu Fariz le priait de nouveau de ménager le roi Muhamad, son parent; et il laissait entrevoir l'intention d'envoyer des troupes en Andalousie

(1) Les Arabes ont conservé la lettre que Jusef écrivit; elle était ainsi conçue : « Jusef Muhamad ben Alhamar, » roi de Grenade, votre vassal, qui se recommande à votre » bienveillance. Je vous donne avis qu'étant parti d'Illora » et ayant pris le chemin de ma ville de Grenade, j'ai » été reçu par toute la noblesse de cette ville, qui m'a re- » connu pour son souverain et m'a mis en possession de » l'Alhambra; et tout cela, seigneur, n'est arrivé que » par la grâce de Dieu et par votre puissant secours. » El Hayzari s'est sauvé à Malaga, emmenant avec lui le » frère de l'alcaïde Ahnaf, son neveu, et deux fils de » Muhamad el Zaquir. On assure qu'il les a fait égorger. » Il a emporté (*) toutes les richesses de ce palais. Main- » tenant, seigneur, avec la faveur du ciel et votre puis- » sant secours, j'ai fait marcher contre lui votre com- » mandant de la frontière, Don Gomez Ribéra, avec ma » cavalerie, et j'espère que je l'aurai bientôt en mes » mains. »

(*) L'Espagnol se sert du mot volér. Ce mot est dur dans la bouche de Jusef, usurpateur, parlant de Muhamad, souverain légitime

pour le défendre. Le mal était fait et semblait n'avoir point de remède : Muhamad détrôné ne se croyait pas même trop en sûreté à Malaga ; mais la fortune capricieuse se chargea de lui rendre, sans commotion et sans trouble, ce qu'il avait perdu par une révolution sanglante. Jusef ben Alhamar était avancé en âge et atteint de plusieurs infirmités. Les accidens qui agitèrent la fin de sa carrière en avancèrent probablement le terme ; il mourut six mois après son avénement ; et, quelque bonheur que son règne pût promettre aux Grenadins, il est certain que sa mort fut un bien pour l'état, puisqu'avec lui finirent les partis, et que la haine des factions s'éteignit sur son tombeau. Les Grenadins réunis proclamèrent pour la troisième fois leur roi fugitif et proscrit, et Muhamad alla s'asseoir de nouveau sur ce trône glissant, d'où il devait encore descendre. Il donna la charge d'hagib à un cavalier de Grenade très-estimé, nommé Abdelbar ; celui-ci lui conseilla de renouer ses anciennes relations avec la Castille ; mais la trève ne fut convenue que pour une année.

An de J. C. 1433. De l'hégire 837. Dès qu'elle fut expirée, les troupes des frontières se mirent de part et d'autre en campagne ; et, comme à l'ordinaire, beaucoup de dégâts furent commis, beaucoup de sang versé, quelques châteaux démolis, des villages brûlés ; mais de

plusieurs années il n'y eut point d'événement important. Ainsi, tandis qu'à l'occident les chrétiens dévastaient des campagnes et prenaient le fort de Bénimaurel (1), à l'orient les cavaliers de la frontière de Murcie, enveloppés par l'hagib Abdelbar, étaient pris ou égorgés, et Faxardo leur chef tombait sur le champ de bataille. D'un autre côté la ville d'Huescar succombait sous les efforts des Castillans après un siége opiniâtre; mais le grand-maître d'Alcantara, essayant de surprendre Archidona, tombait lui-même dans une embuscade, voyait tailler sa troupe en pièces, et ne devait son salut qu'à la rapidité de son coursier. A la suite de cette défaite les Castillans levaient le siége de Huelma; mais, en se retirant, ils ravageaient la campagne de Guadix et une partie de la plaine de Grenade.

Ces dévastations périodiques, qui revenaient tous les printemps, réduisaient les malheureux An de J. C. 1437. De l'hégire, 841.

(1) Beaucoup de peuplades en Espagne (et quelques-unes existent encore) portaient le nom de Ben ou Béni, comme Bénimaurel, Bensaléma, Bénisano, Béni Almadan, Béniaméxir, etc. Cela signifiait qu'elles avaient été bâties par des tribus. Béni veut dire enfans ou descendans, ainsi Béni maurel veut dire les descendans de la tribu de Maurel.

habitans à la plus grande détresse, parce que, leurs récoltes toujours ruinées ne suffisant plus aux besoins, la disette et les privations les plus dures prenaient la place de l'ancienne abondance. C'était surtout aux environs de Baza, de Guadix et des deux Vélez (1), que ces effets se faisaient sentir; aussi dès que les troupes de Murcie se présentèrent, conduites par le fils de Faxardo, qui avait la mort de son père à venger, ces deux dernières places se hâtèrent d'ouvrir leurs portes aux Castillans, pour se soustraire à la ruine totale de leurs campagnes. Les villes de Guadix et de Baza parlèrent également de se rendre au roi de Castille, mais elles demandaient à rester libres et à se gouverner, sous la protection de ce prince, par leurs propres coutumes; les Castillans exigeaint qu'elles reçussent garnison. Cette condition n'ayant pas été acceptée, elles virent leurs campagnes ravagées. La petite ville de Galéra et quelques autres, qui avaient moins de moyens de défense, imitèrent Vélez. Animés par tous ces succès, les Castillans voulurent s'emparer de Gibraltar; et le gouverneur de Niébla, avec les troupes de son gouvernement, prétendit à la gloire d'emporter cette

(1) Vélez le Blanc et Vélez le Roux; en espagnol Velez el Blanco, et Velez el Rubio.

place ; mais la garnison fit une si rude sortie que les Castillans en désordre furent forcés de s'éloigner. Vivement poursuivis dans leur retraite, un grand nombre d'entre eux se noyèrent au passage de la rivière de Palmones, enflée par la marée montante. Les habitans de Huelma furent moins heureux l'année suivante ; comme ils n'avaient qu'une faible garnison, ils furent contraints de capituler. An de J. C. 1438. De l'hégire. 842.

Parmi tous ces commandans des frontières espagnoles, celui qui se distinguait le plus par le mal qu'il faisait aux Grenadins était le gouverneur de Cazorla. Il avait un corps d'excellente cavalerie, avec lequel il commettait impunément, depuis trois ou quatre ans, des ravages de toute espèce. Aben Zéragh, fils de l'ancien hagib, jeune homme du plus bouillant courage, réunit l'élite des cavaliers de Grenade pour aller combattre les troupes de Cazorla. Les deux vaillans escadrons, s'étant rencontrés dans la plaine, se battirent dès le point du jour jusqu'aux approches de la nuit avec autant de bravoure que d'acharnement. Presque tous les Castillans périrent, leur commandant fut du nombre des morts. Les Grenadins achetèrent bien cher la victoire, et ils eurent aussi à déplorer la mort prématurée d'Aben Zéragh. Ce combat, funeste aux deux partis, mit fin pour quel-

que temps à cette lutte cruelle, qui faisait périr plus de monde que n'auraient fait des batailles rangées. La paix ou du moins la cessation des hostilités était d'ailleurs un besoin pour les deux peuples. La Castille était alors dévorée par des dissensions intestines, où les rebelles, tantôt vaincus tantôt vainqueurs, mirent plus d'une fois le trône en danger; et de son côté Muhamad avait épuisé les forces de son royaume pour soutenir ces guerres désastreuses, qui finissaient toujours par lui arracher quelque place ou quelque lambeau de territoire. Une trève de fait naquit, sans convention, de la fatigue réciproque des partis ou de leur impuissance.

Les factieux de la Castille avaient pris pour prétexte le bien de l'état; mais ils avaient pour motif secret la trop grande faveur dont jouissait le connétable Alvar de Luna. Ils étaient soutenus par le roi d'Aragon, Alphonse, fils et successeur de Ferdinand, et par le roi de Navarre, jaloux l'un et l'autre de l'agrandissement de la Castille; au dedans, ils avaient un appui dans la reine, qui haïssait personnellement le connétable, et dans le prince des Asturies, Henri, qui aurait voulu que son père abdiquât en sa faveur l'autorité souveraine. Jean II renvoya son ministre, et les troubles continuèrent. Il

fallut employer la voie des armes. Une bataille sanglante eut lieu dans les environs d'Olmédo ; les rebelles et leurs alliés les Navarrais essuyèrent une défaite totale. Jean, vainqueur, rappela son favori, et se brouilla de nouveau avec son fils ; la médiation des évêques amena une réconciliation entre les deux princes. Le calme fut peu-à-peu rétabli.

Mais si la discorde était forcée de s'exiler de Séville, elle s'était préparé d'avance un asile à la cour de Grenade ; et déjà elle secouait ses brandons au milieu des Maures, quand les Castillans célébraient son absence. El Hayzari, chassé deux fois de Grenade, avait dû nécessairement concevoir et garder bien des ressentimens dans son cœur ; et, quelques efforts que, cédant à l'expérience, il fît sur son humeur pour en tempérer les excès, il était bien difficile que, lorsqu'il trouvait l'occasion d'une vengeance, il ne la saisît pas avec empressement. Aussi un grand nombre de cavaliers de Grenade, se prétendant offensés, avaient quitté cette ville, et s'étaient retirés à la cour du roi Jean, qui leur avait donné du service. On distinguait parmi eux le jeune Muhamad ben Ismaïl, neveu du roi. Il se plaignait de ce que le roi s'était opposé à son mariage avec une femme qu'il aimait, pour la faire épouser à un de ses favoris.

Un ennemi bien plus dangereux pour El Hayzari s'élevait clandestinement dans Grenade. Il sortait aussi du sein de sa famille ; c'était encore un neveu, Muhamad ben Ozmin el Ahnaf, qui, après avoir passé sa jeunesse à Almérie, était venu à Grenade dans l'espoir de ravir le sceptre à son oncle. Il n'ignorait pas combien peu le roi était aimé, ni combien de mécontens il avait faits, il faisait tous les jours ; ce fut sur ces notions qu'il se traça un plan de conduite propre à le conduire à son but. En flattant adroitement le ressentiment des nobles il s'en était fait des amis, en versant l'or à pleines mains parmi le peuple il avait acheté des créatures. Quand il crut que son parti était assez fort pour attaquer impunément le trône, il excita un mouvement populaire à la faveur duquel il s'empara de l'Alhambra, de l'Albaycin et de tous les forts de la ville. Il se saisit ensuite de la personne de son oncle, et il l'enferma dans une étroite prison. Treize ans s'étaient écoulés depuis que le malencontreux Hayzari était remonté sur le trône, après la mort d'Aben Alhamar.

An de J. C. 1444. De l'hégire, 848.

An de J. C. 1445. De l'hégire, 849.

Les partisans d'Aben Ozmin lui décernèrent le titre de roi; et le peuple, gagné par leurs largesses, suivit l'impulsion qu'on lui donna; beaucoup d'habitans néanmoins surent se défendre de cet entraînement. L'hagib Ab-

delbar, suivi de ses parens et de tous ses amis, se retira à Montéfrio, et il fut imité par un grand nombre de nobles du royaume. Cependant Abdelbar sentait qu'on ne devait rien entreprendre en faveur du roi Muhamad, d'abord parce qu'il avait entièrement perdu l'affection de ses sujets, ensuite parce que prononcer son nom seul devant l'usurpateur, c'était évidemment dicter son arrêt de mort. Il se souvint d'Aben Ismaïl, qui était alors en Castille, et dont les qualités devaient le rendre agréable à la multitude. Il lui écrivit pour lui offrir la couronne, et il lui envoya sa lettre avec beaucoup de mystère par deux de ses parens déguisés, lui conseillant de ne laisser rien transpirer de peur que le roi de Castille ne s'opposât à son départ. Mais Aben Ismaïl, se confiant en la générosité de ce prince, courut lui faire part de ce qu'on lui mandait. Le roi Jean ne lui accorda pas seulement la permission de partir en le dégageant de son service, mais encore il lui promit son appui, et il envoya des ordres précis aux commandans de ses frontières, pour qu'ils lui fournissent toutes sortes de secours. Aben Ismaïl partit sans délai, emmenant tous les cavaliers grenadins qui étaient en Castille. Arrivé sur la frontière, il augmenta sa petite troupe des divers détachemens que lui donnèrent les commandans espagnols, d'après

An de J. C. 1447. De l'hégire, 851.

les volontés du roi; et il parvint en peu de temps à Montéfrio, où l'attendait Abdelbar avec ses amis.

Il n'était point facile de renverser du trône Aben Ozmin. Son parti était fort et nombreux, il était lui-même plein d'activité et de courage; il fallait donc s'attendre à une longue lutte. Aben Ozmin eut même si peu l'air de craindre les tentatives de son compétiteur, qu'au lieu de marcher d'abord contre lui afin de couper le mal à la racine, il dirigea ses armes contre les chrétiens pour se venger de ce qu'ils avaient fait pour lui. Bénimaurel fut emporté d'assaut, et la garnison passée au fil de l'épée. Le gouverneur Herréra fut réduit à la condition d'esclave, avec le petit nombre de ceux qui échappèrent du massacre. De là Aben Ozmin se porta sur Bensaléma, qui avait une bonne garnison; il la fit sommer de se rendre; sur son refus, les Grenadins, appliquant leurs échelles contre les murs de la forteresse, parvinrent à s'en rendre maîtres, et dans le premier mouvement de leur fureur ils égorgèrent les habitans. Aben Ozmin rentra dans Grenade, tout glorieux de sa double victoire, et chargé des riches dépouilles de l'ennemi.

An de J. C. 1448. De l'hégire, 852. L'année suivante, il divisa ses troupes en deux grands corps; il envoya l'un bloquer dans Mon-

téfrio son cousin Aben Ismaïl; avec l'autre il entra dans les terres de la Castille, reprit Huescar et les deux Vélez, dévasta la campagne, fit nombre de captifs des deux sexes et enleva beaucoup de troupeaux, ce qui était pour lui d'un prix inestimable à cause de la rareté des vivres, fruit nécessaire de tant d'années de guerre. De retour à Grenade, il envoya des ambassadeurs aux rois d'Aragon et de Navarre, qui étaient en guerre avec celui de Castille; et les magnifiques présens que ces princes reçurent d'Aben Ozmin les disposèrent sans doute à faire avec lui cet étonnant traité par lequel ils lui promettaient d'attaquer de leur côté la Castille, tandis qu'il l'attaquerait du sien; mais ce traité, fruit aveugle de la haine, ne fut point exécuté: un sentiment de pudeur retint vraisemblablement les princes chrétiens.

Les quatre ou cinq années qui suivent n'offrent que la sanglante répétition des mêmes scènes : des campagnes, des villes ruinées, des hommes égorgés, des femmes captives, des maisons brûlées aux yeux du misérable qui comptait y trouver du pain pour sa famille et pour lui. On pourrait affirmer que dans ce beau royaume de Grenade, si favorisé de la nature, il n'est pas une petite parcelle de terre qui n'ait été arrosée de sang; qu'on ne fait pas un pas

sans fouler un lieu jadis couvert de cendres et d'ossemens. En vain chercherait-on, dans ces temps de férocité et de barbarie, quelques-uns de ces traits de magnanimité ou de grandeur d'âme qui consolent de l'impression douloureuse que laissent dans l'esprit tant de cruels désastres: Grenade, en proie aux factions, était sur le rapide penchant qui, dans les temps de troubles, mène de la civilisation à la brutale ignorance, de la puissance et de la gloire à l'humiliation et à la ruine. Il est rare d'ailleurs que, là où le maître est despote, tout autour de lui ne porte pas l'empreinte d'une forte oppression; que les mœurs et les habitudes extérieures ne répondent pas à l'abjection où l'âme est plongée et à l'absence des vertus patriotiques; que la sombre terreur, se gravant énergiquement sur tous les fronts, n'annonce pas au lieu de citoyens des esclaves et des victimes.

Dans une de ces expéditions dont l'unique but était de nuire à l'ennemi, Aben Ozmin avait confié le commandement des troupes à Muhamad, fils d'Abdelbar. Ce jeune homme, retenu à Grenade par une passion amoureuse, avait refusé de suivre le parti de son père; rempli au contraire de dévouement et de zèle pour l'usurpateur, il lui avait consacré ses services. Aben Ozmin estimait fort ses talens et son courage; il

lui confiait souvent les entreprises les plus difficiles, et Aben Abdelbar répondait d'ordinaire par le succès à l'attente de son maître. Dans sa dernière incursion sur les terres de Murcie, il avait réussi à enlever une grande quantité de bestiaux et à faire beaucoup de captifs. Quelques alcaïdes téméraires qui étaient avec lui parlèrent d'arriver à Lorca, et Aben Abdelbar se laissa entraîner, sans songer que sa marche était déjà très-embarrassée par les captifs qu'il conduisait et le butin qu'il fallait conserver. La cavalerie de Lorca sortit de la ville; les Maures pouvaient encore éviter le combat par une prompte retraite; mais se retirer sans combattre, c'était à leurs yeux une lâcheté : ils attendirent les Castillans de pied ferme, et ils furent battus. Aben Abdelbar fit pendant long-temps d'inutiles efforts pour rallier ses gens, soutenir le combat et sauver son butin : il fut lui-même obligé de céder au torrent des fuyards. Quand il fut revenu à Grenade, Aben Ozmin le fit mettre en prison, et le despote, oubliant en un jour de malheur tous les exploits dont Aben Abdelbar pouvait s'honorer, donna l'ordre barbare de le faire périr en disant : « Puisqu'il n'a point voulu mourir en brave » sur le champ de bataille, je veux qu'il meure » dans sa prison comme un lâche. » Ce jeu de mots était digne du tyran dont la froide cruauté,

An de J. C. 1452. De l'hégire, 856.

récompensant la fidélité par les supplices, comptait pour rien la vie des hommes.

An de J. C. 1453. De l'hégire. 857. Cependant Aben Ismaïl s'était toujours maintenu dans Montéfrio; et il faisait jouir le petit nombre de ceux qui lui obéissaient de plus de repos qu'on n'en avait à Grenade. Son alliance avec les chrétiens garantissait le pays des incursions dévastatrices, et il attendait, pour agir efficacement contre son cousin, que le roi de Castille, débarrassé de ses ennemis, pût lui donner les troupes qu'il lui avait promises. Ses sujets, qui au fond n'étaient point malheureux, et qui ne pouvaient envier le sort des Grenadins, décimés par la main de leur maître ou par le fer castillan, se contentaient des espérances qu'on leur donnait, et ils restaient dévoués et fidèles. Il leur était au surplus facile de voir que le règne d'Aben Ozmin touchait nécessairement à sa fin, parce que le mécontentement de toutes les classes et l'aversion générale qu'il inspirait par sa cruauté devaient briser les ressorts sur lesquels sa puissance s'était jusque là soutenue. Fier des avantages remportés sur les chrétiens, il était devenu hautain et superbe, et il estimait si peu ses sujets, que, pour le motif le plus léger, il envoyait les uns au supplice, et dépouillait les autres de leurs charges, prix des plus longs services, pour les donner à ses créatures. Il mariait à son gré

les jeunes gens, forçait les pères à donner leurs filles à ceux qu'il désignait, heurtait toutes les inclinations, violait toutes les lois, s'emparait des richesses des condamnés, et le plus souvent ne condamnait que pour avoir ces richesses. Tous les habitans de Grenade étaient fatigués du joug, tous désiraient au fond du cœur une révolution qui les en délivrât : cette révolution arriva.

Le roi de Castille, étant enfin parvenu à rétablir la paix dans ses états, envoya une armée à Montéfrio. Aben Ismaïl y joignit ses troupes, et marcha courageusement à la rencontre de son cousin, qui s'était hâté de sortir de Grenade pour s'opposer à la jonction des mécontens et de leurs alliés, et qui n'y avait pu réussir. Aben Ozmin, complétement défait, ne sauva qu'avec peine quelques débris de sa cavalerie. Ce fut en ce moment qu'il put reconnaître que le pouvoir suprême a besoin d'être appuyé sur l'amour des peuples, pour résister aux tempêtes et survivre aux revers. Il fit un appel aux Grenadins, et ils restèrent sourds à sa voix : ils l'abandonnaient tous avec la fortune. Aben Ozmin irrité résolut de punir leur inconstance ; et, prévoyant sa chute prochaine, il ne voulut point finir sans être vengé. Sous prétexte de tenir un conseil de défense, il convoqua dans l'Alhambra les principaux habitans, et particulièrement ceux qu'il

soupçonnait d'être ses ennemis ; à mesure qu'ils arrivaient, il les faisait massacrer sans pitié par ses soldats, non moins féroces que lui. Il avait eu d'abord l'intention de se fortifier dans son palais ; mais, ayant tout à craindre du ressentiment des Grenadins, que sa barbarie soulevait contre lui, informé que le nom d'Aben Ismaîl était dans toutes les bouches, il ne crut pas que les murs de l'Alhambra pussent défendre sa vie, et il jugea prudent d'en sortir avant d'y être assiégé. Il ne mit dans sa confidence qu'un très-petit nombre de cavaliers ; et, dès que la nuit fut venue, il se sauva furtivement de Grenade, s'enfonça dans les montagnes, et disparut pour toujours de la scène du monde.

An de J. C. 1454. De l'hégire, 859. Aben Ismaïl entra aussitôt dans la ville, et il y fut proclamé sans opposition, ainsi que dans le reste du royaume. Son premier soin fut d'envoyer des ambassadeurs et des présens au roi de Castille. Malheureusement le roi Jean venait de mourir, et Henri IV, son fils et son successeur, montra qu'il avait d'autres vues : non-seulement il refusa la trève qui lui était demandée, mais encore il entra dans les terres de Grenade avec quatorze mille chevaux et vingt mille fantassins. Aben Ismaïl n'osa point tenter le sort d'une bataille ; il se contenta de harceler l'armée ennemie et de faire voltiger autour d'elle des dé-

tachemens de cavalerie légère, qui incommodaient fort les Castillans et ne se laissaient jamais atteindre. Henri, désespérant d'engager les Maures à une action sérieuse, et contrarié par la saison, reprit le chemin de ses états avec l'intention de revenir la campagne suivante. Il en fut empêché par des troubles intérieurs qu'il fallut apaiser. Ce prince, qui avait tant reproché à son père le crédit accordé au connétable de Luna, et qui poursuivit ce favori jusqu'à l'échafaud, était lui-même aveuglément soumis aux volontés de Don Jean Pachéco : tout comblé d'honneurs et de biens, Pachéco jouissait d'une autorité sans limites, et dans son insolent orgueil foulait aux pieds la noblesse espagnole. Cette conduite révolta la plupart des seigneurs, et les factions naquirent du mécontentement. Ces dissensions domestiques, appelant toute l'attention du roi et de son ministre, auraient laissé respirer les Maures, si la guerre n'avait continué avec beaucoup d'acharnement sur les frontières par le seul zèle des commandans, s'ils n'avaient eu surtout dans le gouverneur d'Antéquéra, Ferdinand Narvaëz, un ennemi actif, audacieux, plein de courage, qui plus d'une fois porta l'épouvante jusque sous les murs de Grenade.

A la veille d'une de ses expéditions, Narvaëz avait détaché quelques cavaliers pour battre et éclairer la campagne. Ceux-ci, n'ayant pas An de J. C. 1456. De l'hégire, 861.

aperçu d'ennemis, reprenaient le chemin d'Antéquéra, lorsqu'au détour d'une colline un cavalier maure tomba au milieu de leur troupe; ils le firent prisonnier. C'était un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, de très-bonne mine, couvert de riches vêtemens, portant une lance et un bouclier d'un travail exquis et montant un superbe cheval. Tout annonçait qu'il appartenait à quelqu'une des principales familles du pays. On le conduisit devant Narvaëz, qui lui demanda qui il était et où il allait. Il répondit d'une voix entrecoupée qu'il était fils de l'alcaïde de Ronda; mais lorsqu'il voulut continuer, ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance qu'il ne put en dire davantage. « Tu m'étonnes, lui » dit Narvaëz. Fils d'un guerrier intrépide, car » je connais ton père, tu pleures comme une » femme! Ignores-tu que ce qui t'arrive est une » des chances de la guerre? » — « Je ne pleure » point la perte de ma liberté, répliqua le jeune » homme; je gémis d'un malheur mille fois plus grand à mes yeux. » Narvaëz le pressa de lui expliquer la cause de cette vive douleur. Alors le cavalier maure parla en ces termes: « J'aime » depuis long-temps la fille de l'alcaïde d'un » château voisin; et, touchée de mon dévoue» ment, elle me paie du plus tendre amour. J'al» lais la voir cette nuit; j'étais au moment de

» devenir son époux! Elle m'attend, et tes sol-
» dats m'ont arrêté! Ah! je ne puis te peindre le
» désespoir qui est dans mon cœur. — Tu es un
» noble cavalier, lui répondit Narvaëz, ému de
» pitié. Si tu me donnes ta parole de revenir, je
» te permettrai d'aller voir ta maîtresse. » Le jeune Maure accepta plein de reconnaissance l'offre de Narvaëz, et partant sur-le-champ d'Antéquéra il arriva avant le jour au château que sa maîtresse habitait. Celle-ci le voyant tout troublé, et apprenant de lui la cause de son affliction, lui tint aussitôt ce langage : « Avant
» ce moment funeste, tu m'as montré ton amour;
» en cet instant même tu m'en donnes de nou-
» velles preuves. Tu crains, si je te suis, que je
» ne perde ma liberté, et tu veux que je reste;
» mais me crois-tu moins généreuse que toi?
» Mon sort doit s'unir au tien; libre ou esclave,
» tu me verras toujours à tes côtés; toujours je
» partagerai ta fortune. J'ai dans cette cassette
» des bijoux précieux, ils serviront à payer ta
» rançon, ou bien à nous nourrir tous deux dans
» l'esclavage. » Les deux amans partirent immédiatement, et ils arrivèrent sur le soir à Antéquéra. Narvaëz leur fit le plus noble accueil; et, donnant de justes éloges à la fidélité du cavalier à tenir sa parole et à la tendresse touchante de sa jeune compagne, il les renvoya

l'un et l'autre à Ronda, comblés de présens, et leur donna une escorte pour les garantir de tout accident fâcheux. Le bruit de cette aventure se répandit par tout le royaume de Grenade, et elle devint le sujet de beaucoup de romances, où Narvaëz, chanté par ses ennemis, dut trouver le prix le plus doux de sa bienfaisance.

An de J. C. 1458. De l'hégire, 863.

La guerre des frontières ou plutôt la dévastation et les ravages duraient depuis plusieurs années, et c'étaient principalement les Maures qui en souffraient. Ils avaient été peu à peu rejetés vers le midi, et des vastes possessions qu'ils avaient eues en Espagne il ne leur restait plus que quelques contrées entre les rivages de la mer, les montagnes d'Elvire et la chaîne des Alpuxarres. La population, il est vrai, y était considérable; elle s'augmentait même en raison de la diminution progressive du territoire: mais plus ces cantons se chargeaient d'habitans, moins ils pouvaient suffire à la consommation par les productions de leur sol. La difficulté s'accroissait encore par les ravages qui, tous les ans, dévoraient les moissons et empêchaient les récoltes. Les incursions des Maures dans la Castille étaient loin de produire le même résultat; les Castillans des frontières réparaient facilement leurs dommages par les secours qu'ils tiraient de l'intérieur, au lieu que les Grenadins

devaient demander leurs subsistances à l'Afrique. D'un autre côté, ces derniers, dont le pays se trouvait entouré des possessions de la Castille, avaient dans ces guerres un désavantage marqué. En s'éloignant de la frontière, leurs corps s'isolaient les uns des autres, et plus ils voulaient pénétrer dans les terres, plus cet isolement était grand. Les Castillans au contraire, entrant dans le royaume de Grenade, se dirigeaint vers un point commun, de sorte que leurs détachemens, finissant par se donner la main, étendaient pour ainsi dire autour de Grenade une ligne de dévastation et de ruine. Aben Ismaïl voyait tous ces maux, et il désirait les empêcher. Il avait encore à la cour de Castille les amis qu'il s'y était faits lorsqu'il était au service du roi; il employa leur crédit pour se procurer une trêve; mais tout ce qu'il put obtenir, après beaucoup de pénibles démarches, ce fut un court armistice sur la frontière, celle de Jaën exceptée, ce qui ne fit que diminuer le mal sans le guérir; et, à peu de chose près, la guerre continua avec autant de fureur qu'auparavant.

Les Maures eurent d'abord quelque avantage; An de J. C. 1459. De l'hégire, 864.
ils défirent complétement un corps castillan commandé par le comte de Castañéda; ce général fut même fait prisonnier et conduit à Grenade. Cependant le prince Abul Hacen, fils aîné du

roi, brûlait de se signaler par de glorieux faits d'armes; et, sans égard pour la convention qui ne laissait ouverte aux hostilités que la frontière de Jaën, il se mit à la tête d'un corps de cavalerie, et il entra du côté d'Estépa et d'Ossuna. Il avait trouvé ce pays sans défense, il y fit du butin et enleva des bestiaux; mais tous les commandans des environs, s'étant réunis, se mirent à sa poursuite. Un combat opiniâtre entre les deux partis fit périr beaucoup de monde de part et d'autre, et les Grenadins affaiblis durent abandonner leur butin pour pouvoir effectuer leur retraite. L'année suivante fut encore plus funeste. Le grand-maître de Calatrava, Pierre Giron, força la forteresse d'Archidona à se rendre; et le duc de Médina-Sidonia, secondé par le comte d'Arcos, s'empara de Gibraltar (1) à la

An de J. C. 1460. De l'hégire, 865.

(1) Les historiens espagnols prétendent qu'il y eut à cette époque une sédition dans Grenade, et qu'il s'agissait de détrôner Aben Ismaïl pour donner la couronne à Muhamad ben Zéragh; que la garnison de Gibraltar abandonna son poste pour aller prendre parti pour l'un des deux rivaux, et que le duc de Médina Sidonia saisit ce moment pour attaquer et prendre la place. D'autres disent que ce fut un Maure, habitant de Gibraltar, qui, voulant devenir catholique, crut faire un acte méritoire que de trahir ses compatriotes, et qu'il fit connaître un

faveur d'une surprise. Tous ces désastres, les nouveaux malheurs qui les suivirent durant trois ans, remplissaient de douleur l'âme d'Aben Ismaïl; et, comme il voyait la ruine totale du royaume dans la continuation de la guerre, il fit tous les sacrifices pour avoir la paix. Outre la promesse de ne tenir ses états que comme un fief de Castille, il s'engagea, dit-on, à payer un tribut annuel de douze mille pistoles d'or.

On assure même qu'il se procura une entrevue avec Henri IV, qui était allé à Gibraltar, et An de J. C. 1463. De l'hégire, 868.

défilé, par lequel les Castillans parvinrent sans être aperçus jusqu'aux portes de la ville, dont ils s'emparèrent, avant qu'on eût eu le temps de les fermer. Les Arabes ne donnent aucun détail sur la prise de Gibraltar, et il doit paraître certain que cette place fut surprise. Ils ne parlent pas davantage de la conspiration prétendue de Muhamad ben Zéragh. Il est vraisemblable ou possible que les Béni Zéragh, qui avaient été très-attachés au roi Muhamad el Hayzari, et qui n'avaient appelé Aben Ismaïl que pour ne pas exposer les jours de ce prince au ressentiment d'Aben Ozmin, eussent fait quelque tentative pour remettre sur le trône leur roi Muhamad, s'il vivait encore, après qu'Aben Ozmin eut disparu de Grenade; et les historiens espagnols, assez mal instruits des affaires des Maures, auront pu faire un seul personnage du roi Muhamad et du chef des Béni Zéragh. Les Arabes ne disent point au reste ce que devint le roi Muhamad, emprisonné par Ozmin.

qui, en se rendant à l'invitation du roi de Grenade, voulut peut-être voir un royaume dont il acquérait la suzeraineté. Henri pénétra jusqu'au milieu de la plaine de Grenade, où Aben Ismaïl l'était venu recevoir. On avait dressé un pavillon magnifique. Les deux princes y prirent ensemble un repas, et se firent l'un à l'autre plusieurs présens. Les principaux cavaliers de Grenade accompagnèrent le roi de Castille jusqu'à la frontière; quelques-uns même le suivirent dans ses états. Depuis ce moment, la meilleure intelligence régna entre les deux nations; les Grenadins vivaient librement dans Séville et dans Tolède, comme les Castillans dans Grenade, et la paix ne reçut point d'atteinte tant que vécut Aben Ismaïl.

An de J. C. 1466. De l'hégire, 871.

Malheureusement, la mort qui, en frappant les rois, ne consulte ni les vœux ni les besoins des peuples, vint prématurément enlever Aben Ismaïl, après un règne d'environ douze ans, durant un voyage qu'il avait fait à Almérie. Ses sujets le regrettèrent, parce qu'il les avait toujours traités avec douceur et avec bonté; et que, s'il ne put empêcher les maux et les ravages de la guerre, il mit du moins tous ses soins à les réparer. Il laissa deux fils, Muley Aly Abul Hacen, qui fut son successeur, et Cid Abdala el Zagal, qui assista aux derniers momens de l'em-

pire des Maures en Espagne. Abul Hacen était un prince courageux, qui n'aimait que la gloire des armes; ces inclinations guerrières auraient pu, en relevant l'esprit national, rendre au royaume son antique splendeur, si tous les Grenadins s'étaient réunis franchement sous les mêmes drapeaux, et qu'un seul intérêt les eût animés; mais il arriva ce qui, deux fois déjà, s'était vu en des occasions non moins importantes. Un esprit de vertige et de trouble s'empara de toutes les têtes au moment où l'état, sur le bord de l'abîme, avait besoin de tous ses défenseurs; et les habitans, divisés en partis, opposés entre eux de volontés ou de vues, ne songeaient qu'à faire triompher la faction à laquelle ils appartenaient, sans s'occuper du bien général ni de la défense commune contre l'ennemi qui les menaçait toutes.

Les premières années du règne d'Abul Hacen An de J. C. 1469.
furent pourtant assez tranquilles. La révolte de De l'hégire, 874.
l'alcaïde de Malaga fut le premier événement qui, troublant la paix publique, commença la longue chaîne de malheurs qui devait aboutir au renversement du trône et à l'anéantissement de l'état. Dès que le roi en fut informé, il envoya des troupes pour faire rentrer cet alcaïde dans le devoir. Celui-ci demanda des secours au roi de Castille, qui se trouvait alors à Archidona,

nand, alors roi de Sicile. Le marquis de Villéna, qui gouvernait le roi (1) et l'état, voulait faire donner la préférence au portugais Alphonse : il craignait le caractère de Ferdinand. L'infante, pour contrarier peut-être les vues du favori, se décida pour le prince aragonnais; et, après quelques difficultés qui furent adroitement levées par l'archevêque de Tolède, Isabelle épousa Ferdinand à Valladolid, où ce dernier s'était rendu sans aucune suite.

An de J. C. 1471. De l'hégire, 876.

Cependant Abul Hacen mettait habilement à profit ces querelles politiques, dont la Castille était encore agitée. Henri s'était repenti de ce qu'il avait fait pour sa sœur ; il voulut détruire l'effet de son consentement par des déclarations contraires ; il publia d'abord par des manifestes que Jeanne était sa fille; ensuite il la fiança avec le duc de Guienne. Isabelle et Ferdinand son époux repoussèrent par les mêmes voies les proclamations de Henri, et ils défendirent leurs droits par des écrits, en attendant qu'on les forçât à le faire par les armes. Au milieu de toutes les convulsions produites par le choc des partis, il était difficile de songer à la guerre de Grenade. Le soin de combattre les Maures était

(1) Don Jean Pachéco, créé marquis de Villena.

abandonné aux commandans des frontières, qui, peu d'accord entre eux, ne pouvaient que remplir mal ce devoir ; mais la fortune, qui avait résolu de perdre Grenade, eut soin de susciter à Abul Hacen des ennemis domestiques plus dangereux encore que lés Castillans. Les révoltés de Malaga s'étaient fortifiés dans leur ville, beaucoup de mécontens allèrent en grossir le nombre, et durant trois années consécutives une guerre cruelle, moissonna les meilleurs soldats de Grenade. Abul Hacen fut obligé de renoncer à ses courses dans le pays ennemi, et la frontière jouit de quatre ans de repos.

Ce fut vers ce temps (1) que don Diégo de Cordoue et don Alonzo de Aguilar, ennemis déclarés l'un de l'autre, voulant confier à l'épée la décision de leur querelle, et n'ayant pu obtenir de leur roi la permission de se battre en champ clos, la firent demander au roi de Grenade, qui la leur accorda. Au jour fixé don Diégo parut en armes sur l'arène, mais Aguilar, retenu par Henri, ne se présenta point. Les juges du camp le déclarèrent vaincu. Un cavalier grenadin, parent d'Abul Hacen et ami d'Aguilar, ne put souffrir qu'on lui fît cette injure, et il entra

(1) Les Arabes donnent à ce fait la date de 876 (1471).

dans la lice pour le remplacer, soutenant à haute voix qu'Aguilar était trop loyal chevalier pour manquer volontairement à un tel rendez-vous. Abul Hacen ne permit point au Grenadin de combattre, sur le motif que ce serait violer le sauf conduit obtenu par le chevalier castillan. Le Grenadin insistant, le roi donna ordre de l'arrêter, et, comme il opposa de la résistance à ceux qui l'allaient prendre, le roi leur cria de le tuer; mais Diégo de Cordoue, qui au fond ne pouvait qu'estimer le Grenadin et sa généreuse conduite, fit tant d'instances au roi qu'il fit rétracter la sentence de mort.

An de J. C. 1474. De l'hégire, 879.

Diégo de Cordoue était encore à Grenade, où il était généralement estimé, lorsque Henri IV mourut. Ce prince n'avait depuis long-temps qu'une santé chancelante. Ebranlée par les constantes secousses que lui causèrent les longues calamités de son règne, elle ne put résister à ses derniers chagrins; il y succomba à Madrid au commencement de l'hiver, et il ne laissa point de regrets. Diégo de Cordoue conseilla au roi de Grenade de demander une prorogation de trêve, qu'il ne pourrait manquer d'obtenir dans les commencemens orageux du règne qui se préparait. Abul Hacen suivit ce conseil; la trêve fut conclue pour deux ans, et en même temps il y eut des arrangemens avec l'alcaïde de Malaga, de sorte

que la paix vint encore se montrer dans Grenade, et y répandre ses douceurs durant quelques mois ; mais elle ne put s'établir dans le harem d'Abul Hacen, où la discorde réfugiée remplissait de venins le cœur de ses femmes.

La sultane Zoraya, parente et épouse du roi, ne prétendait pas seulement à posséder la première place ; elle voulait encore régner exclusivement sur le cœur de son époux. Celui-ci aimait tendrement la fille de l'alcaïde de Martos, chrétienne de naissance, et il en avait deux enfans, Cid Yahie et Cid Alnayar. Zoraya, mère d'Abu Abdala, héritier présomptif du trône, haïssait profondément sa rivale, et elle mettait tout en œuvre pour perdre les enfans et la mère. Malheureusement cette inimitié avait franchi les limites du harem ; et ses effets, répandus dans Grenade, divisaient la noblesse en deux partis. Des grands et des nobles l'opinion descendait jusqu'aux dernières classes du peuple, et tout Grenadin devait se dévouer à la sultane Zoraya, s'il n'embrassait la cause de la belle Espagnole. Ces rivalités devinrent fatales aux Maures, parce qu'elles substituèrent l'intérêt particulier au patriotisme, et qu'il fallut à la fin diviser le royaume pour donner des couronnes aux chefs des factions.

Cependant l'infante Isabelle avait été pro-

clamée reine de Léon et de Castille, immédiatement après la mort de son frère. Ferdinand, qui se trouvait à Sarragosse, se mit incontinent en route pour se rendre auprès d'elle; au bout de quelques jours, il fut couronné sous le nom de Ferdinand V, après avoir toutefois accepté les conditions qui lui furent imposées par l'archevêque de Tolède, au nom des états du royaume. Ces conditions tendaient principalement à assurer les libertés de la Castille, les priviléges des grands et les immunités de l'Église. Mais, de quelques prospérités que l'union d'Isabelle et de Ferdinand parût donner la certitude à l'Espagne, il y eut des esprits méchans et jaloux qui, ne comptant pour rien l'état, et voyant tout en eux-mêmes, craignant de perdre leur propre influence autour d'un trône dont les bases s'affermissaient par un grand accroissement de pouvoir, tentèrent de susciter des troubles, et imaginèrent de faire revivre les droits de la princesse Jeanne.

Excités par la veuve de Henri et par le fils du marquis de Villéna, ils proposèrent au roi de Portugal la main de leur infante; et ce prince, séduit par l'appât d'une couronne, épousa Jeanne, et leva des armées pour obtenir la succession de Henri.

An de J. C. 1478. De l'hégire, 883. La trève avec le roi de Grenade expira dans ces circonstances; Abul Hacen en fit demander

la prorogation. Isabelle et Ferdinand accueillirent avec une bienveillance apparente les envoyés de Grenade, mais ils voulurent mettre à leur consentement la condition d'un tribut; les envoyés répondirent que leurs pouvoirs n'allaient pas jusqu'à la faculté de charger d'un tribut leur souverain. Les rois de Castille firent alors partir des plénipotentiaires avec ces ambassadeurs, afin de régler à Grenade les clauses du traité. Mais à peine eurent-ils annoncé en présence du roi les motifs qui les amenaient, qu'Abul Hacen répondit d'un ton que l'indignation animait : « Allez, dites à vos maîtres qu'ils ne sont » plus ces rois de Grenade qui se rendaient lâ» chement vos tributaires. Dites-leur qu'il n'y a » plus d'or à Grenade, mais du fer pour nos » ennemis. » Abul Hacen prévoyait que cette réponse amènerait la guerre, et il s'y prépara. Les rois de Castille, dominés par les circonstances, consentirent purement et simplement au renouvellement de la trève; mais la violence que se fit leur orgueil en cette occasion, pour plier sous la loi de la nécessité, fit germer dans leur cœur ce levain de haine, ce désir de vengeance, qui dans leurs développemens progressifs ne devaient s'arrêter qu'à la chute de Grenade.

An de J. C. 1479. De l'hégire, 884.

La mort du roi d'Aragon, survenue peu de

temps après, appela Ferdinand à Sarragosse pour y recevoir le serment de ses nouveaux sujets. Il ne fit qu'y paraître, et il revint en Castille, résolu à redoubler d'efforts contre le roi de Portugal. Celui-ci avait essuyé une première défaite, il voyait maintenant qu'à la puissance d'Isabelle s'unissaient toutes les forces de l'Aragon et de la Navarre (1); il désespéra du succès d'une guerre trop légèrement entreprise, et il fit des propositions de paix. La princesse Jeanne, qu'il avait épousée, avec dispense pour cause de parenté, quand elle avait pour dot une couronne, fut répudiée sous prétexte de parenté et d'irrégularité dans la dispense (2), quand la fortune et les armes de sa rivale eurent proscrit ses droits : tant il est vrai que les hommes, abusant de tout suivant leurs besoins, vont jusqu'à faire servir la politique par la religion, car la politique avait obtenu la dispense, et la politique la fit rétracter !

An de J. C. 1481. De l'hégire, 886.

Pendant que Ferdinand et Isabelle, vainqueurs de leurs ennemis, travaillaient à rétablir l'ordre dans l'intérieur de leurs royaumes, Abul Hacen, qui pendant la dernière trève avait réparé ses forces et fait des levées de troupes,

---

(1) Ferdinand était aussi roi de Navarre.

(2) Cette princesse se fit religieuse.

entra à l'improviste dans l'Andalousie, et se porta avec la plus grande diligence sur la forteresse de Zahara. Il y arriva de nuit. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens, et le vent soufflait avec une violence extrême ; mais cette horrible tempête, qui semblait devoir protéger la ville, fut la cause de son malheur en inspirant à ses habitans une funeste sécurité. Abul Hacen fit appliquer des échelles, et les remparts furent escaladés sur tous les points. Les chrétiens surpris n'eurent pas le temps de courir aux armes ; une partie des habitans furent massacrés, le reste fut conduit à Grenade, où le roi ne revint qu'après avoir ajouté à Zahara de nouvelles fortifications, et confié sa défense à une garnison nombreuse et choisie. On dit qu'au milieu des félicitations qui l'accueillirent dans sa capitale, un ancien faki, nommé Macer, fit entendre ces paroles : « Les ruines » de Zahara retomberont sur nos têtes. Plaise au » ciel que je me trompe! Mais une voix secrète » me dit que notre heure fatale va sonner. » Abul Hacen se mit peu en peine des prédictions du faki, et, dès que le printemps fut revenu, il alla assiéger Castellar et Olbéra ; mais il ne put les prendre, parce que les habitans, avertis par le désastre de Zahara, se tenaient sur leurs gardes. Il se contenta de piller les campagnes voisines.

An de J. C. 1482. De l'hégire, 887.

Les Castillans supportaient impatiemment la perte de Zahara ; et toutefois, sachant que cette place avait une très-forte garnison, ils ne tentèrent pas de la reprendre ; ils se vengèrent par un acte de représailles. La ville d'Alhama était l'un des boulevards de Grenade. Située au pied des montagnes, à quinze lieues de cette ville, elle gardait l'entrée du pays. Les Castillans, informés que les habitans y vivaient dans une sécurité parfaite, conçurent le hardi projet de s'en emparer. Une troupe aguerrie sortit de Séville, et, se glissant dans les gorges des Alpuxarres, elle parvint sans être aperçue jusqu'à une demi-lieue d'Alhama. Elle se tint cachée dans une vallée profonde que forment des rochers escarpés ; là elle attendit la nuit. Quand le commandant espagnol jugea que les habitans seraient livrés au sommeil, il partit avec ses soldats, et monta le premier, au moyen des échelles qu'ils avaient apportées, sur les remparts du château qui domine la ville. On égorgea les sentinelles, et l'on courut aux portes dont on s'empara ; on ouvrit à l'instant celle qui donnait sur la campagne, et le reste de la troupe entra dans le fort.

Les habitans d'Alhama, surpris, mais non abattus, prirent courageusement les armes, et ils fermèrent l'entrée de la ville du côté du château par des palissades et des barricades.

Attaqués dès le point du jour, ils opposèrent une résistance opiniâtre; la nuit fit cesser le combat. Le lendemain les Castillans, qui avaient reçu des renforts, le recommencèrent, et l'acharnement fut le même. Les Maures se défendirent dans les rues, dans les maisons, sur les places; mais à la fin, accablés par le nombre toujours croissant de leurs ennemis, tout couverts de blessures, épuisés de fatigues, ils cessèrent de résister. Alors la ville fut livrée au pillage, la plupart des habitans massacrés. Les femmes et les enfans, qui s'étaient réfugiés dans les mosquées, en furent arrachés par les vainqueurs furieux, et leur sang ne fut pas épargné. Ainsi succomba la ville d'Alhama, qui de cité florissante devint en deux jours un vaste tombeau, séjour de désolation; et ses rues, où circulait naguère une population heureuse et brillante, n'offrirent plus que des monceaux de ruines jonchés de cadavres.

Cet événement jeta la terreur et la consternation dans Grenade. Abul Hacen rassembla l'armée à la hâte, et marcha sur Alhama, espérant reprendre cette place importante, et relever ainsi le courage des Grenadins; mais, comme il était parti sans artillerie, il ne put battre les remparts. Il fut même obligé de diviser ses troupes, pour en envoyer une partie au devant

des Castillans, qui accouraient au secours des assiégés; et, sur l'avis que le roi de Castille en personne s'avançait avec une autre armée, il leva précipitamment le siége, et rentra dans Grenade. Le peuple se plaignait hautement; on l'accusait d'avoir donné lieu à la perte d'Alhama, en rompant la trève par la prise de Zahara. Pour apaiser ces murmures, il résolut à tout prix de recouvrer cette ville si vivement regrettée. Il se présenta donc une seconde fois sous les murs d'Alhama, et il en pressa le siége avec tant de vigueur, que la garnison aurait fini vraisemblablement par se rendre; mais, au moment où il se flattait du triomphe, des avis essentiels le rappelèrent à Grenade : on lui mandait qu'une conspiration dangereuse se tramait contre lui. Il fut moins surpris qu'irrité d'apprendre en arrivant que le chef des conjurés était son propre fils, Abu Abdalà. Il donna en secret l'ordre de l'arrêter, ce qui fut exécuté, et il le fit enfermer dans une tour avec la sultane Zoraya, qui avait fomenté la révolte en répandant ses trésors parmi les rebelles. Les Castillans mirent cette circonstance à profit pour augmenter la garnison d'Alhama, et pourvoir abondamment cette ville de munitions et de vivres. Ils allèrent ensuite faire le siége de Loxa, l'une des plus fortes places du royaume de Grenade.

Ce fut dans ce moment critique que la révolte éclata ouvertement. Zoraya craignit, avec raison peut-être, qu'Abul Hacen, naturellement cruel, aigri par les revers, ne fît périr son fils Abdalà. Elle gagna ses geôliers par ses largesses, et ses femmes s'étant introduites dans la prison du prince, elles tressèrent leurs voiles et leurs tuniques, et elles le descendirent au pied de la tour, où il fut reçu par des cavaliers dévoués, qui aussitôt le firent promener par la ville aux cris répétés de *vive le roi Abu Abdalà !* Les malheureuses expéditions d'Abul Hacen, et surtout l'excessive rigueur avec laquelle il traitait ses sujets, avaient aliéné de lui tous les cœurs, et préparé les Grenadins à recevoir comme un bien le changement de maître. Cette disposition des esprits valut beaucoup de partisans au prince; de sorte que, malgré les efforts de l'hagib et du wali de la ville, qui étaient accourus au premier bruit avec des soldats, les rebelles s'emparèrent de l'Albaycin, et s'y fortifièrent pendant la nuit. Le lendemain, la populace, amante de la nouveauté, se déclara pour Abu Abdalà, et les partisans du roi furent partout maltraités et chassés. Abul Hacen, se sentant le plus faible, eut recours à son frère Zélim, wali d'Almérie, et avec son secours il s'empara de l'Alhambra, à l'exception d'une de ses tours que défendait

l'alcaïde ben Omixa, partisan d'Abu Abdalà. Grenade devint alors un champ de destruction et de carnage, et beaucoup d'habitans périrent pour avoir respectivement soutenu la cause des deux rois; mais comme le parti du fils était plus nombreux (1), l'avantage était d'ordinaire pour lui. La fatigue suspendit enfin les hostilités, et l'on convint d'une trève. Abul Hacen, instruit alors du danger qui menaçait Loxa, se disposa à voler à son secours, afin d'obliger les Grenadins à revenir par l'estime à l'obéissance.

Loxa avait pour alcaïde le brave Ali Atar, et pour défenseurs trois mille hommes d'excellentes troupes; c'était assez pour rendre le siége long et difficile; Ali Atar aspira à le faire lever; et il fit de si fréquentes sorties, il les conduisit avec tant de bonheur et d'intrépidité, il porta si souvent le désordre jusqu'au milieu du camp des chrétiens, que le roi Ferdinand donna ordre d'abandonner le siége, après y avoir perdu beaucoup de monde et plusieurs officiers, notamment le grand-maître de Calatrava, Ruiz Tellés Giron. Abul Hacen arriva au moment où

(1) Les Grenadins donnèrent en cette circonstance à Abu Abdalà le surnom d'El Zaquir, et à Abul Hacen celui d'El Xeque, le scheik. Il semble d'après cela qu'ils lui refusaient le titre de roi.

la retraite des Castillans commençait. Divers signaux avertirent les assiégés de la présence du roi, et leur transmirent ses ordres ; et, tandis qu'Abul Hacen poussait, renversait les escadrons ennemis, Ali Atar, sortant de la ville avec ses meilleurs cavaliers, chargea les chrétiens en flanc, et acheva leur défaite. Tout glorieux de cette victoire, Abul Hacen se porta sur Alhama, qu'il trouva trop bien défendue pour oser l'attaquer, mais il se dédommagea par la prise de Cañété, dont il réduisit les habitans à la triste condition d'esclaves. Les nouvelles de Grenade vinrent troubler par leur amertume les douceurs de ce triomphe. Il apprit qu'aussitôt après sa sortie de l'Alhambra, l'alcaïde Aben Omixa s'en était rendu maître, qu'il l'avait remis à Abu Abdalà, et que tous les habitans de Grenade s'étaient alors réunis aux rebelles. Abul Hacen prit le parti de se retirer à Malaga, par le conseil de son frère Abdalà el Zagal, qui en était wali. Les villes de Guadix et de Baza restèrent dans l'obéissance.

Les rois Ferdinand et Isabelle brûlaient de venger l'échec que leurs troupes avaient reçu devant Loxa ; et dès le commencement de l'année ils firent leurs préparatifs pour entrer en campagne. Les commandans des frontières, voulant servir l'impatience de leurs maîtres, An de J. C. 1483. De l'hégire, 888.

furent les premiers sous les armes; et, comme leurs troupes montraient la plus vive impatience de marcher à l'ennemi, ils se décidèrent à faire une irruption dans la province de Malaga, afin de ne pas laisser refroidir leur ardeur. Le marquis de Cadix, le comte de Cifuentes, et le grand-maître de Saint-Jacques, conduisaient l'expédition qui eut d'abord le plus heureux succès, si l'on peut appeler de ce nom le triste avantage de brûler des moissons, d'arracher des oliviers et des vignes, de renverser des villages, d'enlever des bestiaux, de ruiner ou de massacrer quelques hommes sans défense. Abul Hacen indigné voulait se mettre à la tête des troupes, pour aller arrêter les chrétiens. Malgré la rébellion de son fils et de la plus grande partie de ses sujets, l'amour de la patrie vivait dans son cœur, et tout son courage se ranimait par le besoin qu'elle avait d'être défendue; mais ni son frère Abdalà, ni le wali Réduan ben Egaz, ne voulurent consentir à ce qu'il partageât les dangers de cette campagne. Abul Hacen était déjà d'un âge avancé; sa santé surtout s'était altérée par ses longues fatigues ou par les chagrins.

Les deux généraux divisèrent leur troupe en deux corps. Abdalà, suivi de la cavalerie, devait attaquer les chrétiens dans la plaine; Réduan avec les arbalétriers devait s'emparer des mon-

tagnes et de tous leurs défilés. Les Castillans, qui étaient chargés de butin, et qui auraient voulu le sauver, cherchèrent à éviter le combat; mais Abdalà les poursuivit avec tant de vitesse qu'il les atteignit dans la plaine vers le milieu du jour. Leur arrière-garde fut promptement rompue et dispersée. Abdalà poursuivant sa marche parvint, sans s'arrêter, au gros de l'armée ennemie, et il obtint un nouveau succès. Les Castillans, plutôt effrayés que vaincus, prirent la fuite en désordre vers la montagne; ils y furent reçus par la troupe de Réduan, qui en fit périr un grand nombre. Ils perdirent tout leur butin et plusieurs drapeaux. Le comte de Cifuentes fut fait prisonnier par Réduan, qui l'aperçut au milieu de six cavaliers maures, contre lesquels il se défendait vaillamment, quoique seul et abandonné des siens. Cette victoire rendit les Castillans plus circonspects, et les Maures plus audacieux; mais un nouvel incident, auquel on ne s'attendait pas, vint changer encore à Grenade la face des affaires, et ouvrir de nouvelles voies à l'esprit de trouble et de discorde.

Un grand nombre de cavaliers distingués, et avec eux une portion du peuple, élevant jusqu'aux nues la valeur et le mérite d'Abdalà el Zagal, parlant au contraire avec le plus grand

mépris d'Abu Abdalà, plus inutile encore à l'état que son vieux père, qui du moins ne fuyait pas le danger, formèrent un troisième parti dans Grenade, et déclarèrent hautement qu'Abdalà el Zagal était seul capable de sauver l'empire. Ces propos, qui parvinrent promptement aux oreilles d'Abu Abdalà, blessèrent sa vanité, et il voulut prouver aux Grenadins qu'il n'était pas indigne de leur commander. Il apprit que la ville de Lucéna était mal gardée, il résolut de la prendre, et, donnant sur-le-champ l'ordre du départ, il sortit de Grenade à la tête des troupes. On dit qu'au passage de la porte d'Elvire sa lance se rompit (1), ce qu'on regarda comme un mauvais présage pour le succès de l'expédition. On dit qu'on lui en fit faire la remarque, et qu'Abu Abdalà, méprisant des avis donnés par la superstition, continua sa marche.

Diégo de Cordoue, qui commandait à Lucéna, avait eu avis du projet d'Abu Abdalà, et il avait expédié des courriers de toutes parts pour demander de prompts secours; mais avant leur arrivée les Grenadins étaient au pied des rem-

(1) La même chose était précédemment arrivée sous le règne de Muhamad Alhamar. La lance du premier cavalier d'avant-garde se rompit au passage de la porte. C'est peut-être le même fait rapporté à deux époques, ou attribué à deux individus.

parts de Lucéna. Abu Abdalà fit aussitôt sommer le gouverneur de se rendre, le menaçant en cas de résistance de passer la garnison au fil de l'épée. Le gouverneur, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, eut l'air de vouloir entrer en conférence, et il sut faire naître tant de difficultés sur la discussion des articles, que la plus grande partie du jour se passa sans qu'on eût rien terminé. Tout à coup des nuages de poussière annoncèrent l'approche des Castillans. L'infanterie de Grenade, pleine de terreur, n'attendit pas le combat, et, sous prétexte de mettre en sûreté les bagages confiés à sa garde, elle se retira au-delà d'une petite rivière qui coule auprès de Lucéna; mais la cavalerie, qui faisait la principale force de l'armée, soutint le choc des chrétiens avec le plus grand courage. Au plus fort de la mêlée, un renfort de cavaliers amené par Alonso de Aguilar, arriva aux Castillans et décida la victoire. Diégo de Cordoue saisit ce moment pour faire une sortie avec sa garnison, et les Grenadins, rompus et enfoncés par tant d'efforts réunis, furent mis dans une déroute complète. Le brave alcaïde de Loxa, Ali Atar, qui combattait auprès du roi, tomba percé de mille coups; cinquante cavaliers qui l'entouraient périrent de même. Abu Abdalà, resté seul, tenta de se sauver, mais en arrivant

au bord de la rivière, il sentit que son cheval était trop fatigué pour la pouvoir traverser. Alors il se glissa doucement à terre, et se cacha parmi les joncs et les buissons qui croissaient au bord de l'eau. Trois cavaliers chrétiens qui l'avaient suivi de près le découvrirent, et le misérable prince, craignant qu'ils ne lui ôtassent la vie, se nomma et se rendit leur prisonnier. Ces cavaliers le conduisirent à leurs généraux, qui l'accueillirent avec les égards capables d'adoucir son infortune.

Dès que la funeste issue de cette bataille fut connue à Grenade, le parti du roi prisonnier se trouva soudain affaibli par la défection des uns et le découragement des autres; celui d'Abul Hacen au contraire prit une force nouvelle. Abul Hacen ne fut pas plus tôt informé de l'heureuse révolution qui s'était faite en sa faveur, que, de l'avis de son frère El Zagal, il se rendit à Grenade; il fut reçu dans l'Alhambra sans éprouver aucune résistance. Cependant la sultane Zoraya avait envoyé des ambassadeurs à Séville pour offrir la rançon de son fils; en même temps elle écrivait à ce dernier, lui conseillant de tout promettre au roi de Castille pour obtenir son appui. Abdalà suivit le conseil de sa mère; il s'engageait à devenir à perpétuité vassal de la Castille, à payer la redevance de douze mille pièces d'or,

à rendre la liberté à trois cents captifs chrétiens au choix du roi, à le servir avec ses troupes, soit en paix soit en guerre, et à remettre son fils unique en otage. Ferdinand consulta les grands du royaume sur ces propositions, et les avis furent partagés ; Ferdinand adopta celui qui lui sembla le plus propre à perpétuer la discorde dans Grenade et amener à la longue l'occasion de ruiner d'un seul coup la puissance décroissante des Maures : la liberté fut rendue à Abu Abdalà. Ferdinand, prenant congé de lui, ne permit pas qu'il lui baisât la main, mais il le reçut dans ses bras en l'appelant son ami, et il lui donna pour l'accompagner à Grenade un fort détachement de cavalerie.

Malgré la désertion qu'il y avait eu dans le parti d'Abu Abdalà, il lui restait encore des amis, et les trésors de la sultane Zoraya ne servirent pas peu dans cette occasion à réchauffer leur zèle. Ils lui livrèrent pendant la nuit une porte de l'Albaycin, et de l'Albaycin on l'introduisit dans les tours de l'Alcazaba, où les derniers débris des Almoravides s'étaient si longtemps soutenus, après leur expulsion de toutes les villes de l'Andalousie. Le lendemain matin on publia par la ville qu'Abu Abdalà était dans l'Alcazaba, et les volages habitans de Grenade ne furent pas plus tôt assurés de la vérité de cette

nouvelle, qu'ils se précipitèrent à grands flots sur les avenues de l'Albaycin, faisant retentir l'air de leurs acclamations et du nom d'Abu Abdalà. Pour rendre à son parti toute l'influence qu'il avait eue, ce prince distribua dans ce jour beaucoup de récompenses, donna aux uns des emplois, aux autres des dédommagemens, fit beaucoup de promesses, et s'attacha un grand nombre d'individus en faisant mouvoir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, l'ambition et l'avarice.

Abul Hacen et les siens, enfermés dans l'Alhambra, avaient vu tous ces mouvemens; et les wazirs du conseil, assemblés sous les yeux du roi, discutaient sur les moyens de résister à cette crise. L'alliance d'Abu Abdalà avec les chrétiens, les humiliations auxquelles il s'était soumis, la faiblesse de son caractère, le malheur attaché à ses armes, c'étaient pour les fiers wazirs de Grenade autant de motifs de proscrire ce prince. Il fut décidé qu'on travaillerait sans délai à le chasser de la ville, et qu'on annulerait toutes les nominations qu'il avait faites. D'un autre côté, Abul Hacen, au bout d'un long règne où les peuples n'avaient eu pour loi que sa volonté, ne pouvait supporter la pensée d'être dépouillé par son propre fils; et l'attaque de l'Albaycin fut unanimement résolue.

Le jour parut, et le bruit des tambours et des instrumens de guerre se fit entendre d'un bout à l'autre de la ville. Les habitans épouvantés n'osaient ouvrir les portes de leurs maisons; on ne voyait dans les rues que des gens armés qui couraient à leurs postes, les uns au nom d'Abul Hacen, les autres au nom de son fils. Les troupes du roi commencèrent l'attaque. Les rebelles étaient en plus grand nombre, mais c'étaient pour la plupart des hommes de la lie du peuple qui, cédant au premier choc, s'enfuirent vers les rues barricadées. Là il y eut plus de résistance, et le combat dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se fût déclarée. Des deux côtés, on attendait avec impatience le retour de l'aurore, pour recommencer la sanglante lutte qui avait déjà coûté la vie à un grand nombre de cavaliers des plus illustres familles de Grenade. Abul Hacen, entouré de ses wazirs et de ses alimes, exprimait la douleur dont il était pénétré à l'aspect de tant de désastres. Un alime, nommé Macer, celui qui avait fait entendre sa voix prophétique après la ruine de Zahara, offrit de ménager un accommodement entre les deux partis; mais il s'agissait pour le roi d'abdiquer sa couronne. Les exhortations de son fils Cid Alnayar l'y déterminèrent. « Délivre-toi, lui » dit le prince, des inquiétudes attachées à

» l'exercice du pouvoir suprême. Le trône de » Grenade flotte au milieu des tempêtes ; la mer » irritée menace de l'engloutir ; laisse à d'autres » le soin de le protéger contre l'orage. Tu as be- » soin de repos ; choisis une obscure retraite, tu » y trouveras la paix et le bonheur. »

Déjà le son des trompettes appelait les Grenadins au combat. La veille ils n'avaient eu qu'un intérêt étranger à défendre ; maintenant le désir des vengeances se mêlait au premier motif. La perte d'un ami, d'un parent, d'un frère, avait fait couler les larmes de la mère, de l'épouse, de l'amante, et ces larmes demandaient du sang. Au moment où l'affreuse mêlée allait commencer, l'alime Macer, les mains élevées, s'élance au milieu de ces forcenés : « Arrêtez, leur dit-il d'une voix forte, arrêtez, » suspendez ces coups fratricides. Quelle est » votre fureur? D'où vient cette haine farouche » qui vous arme les uns contre les autres? Ah ! » jusques à quand, aveugles instrumens des pas- » sions étrangères, immolerez-vous votre propre » bonheur, celui de vos enfans, de vos épouses, » de votre patrie? Insensés que vous êtes ! vous » servez au prix de vos vies l'injuste ambition » d'un mauvais fils qui détrône son père ! Et vous » qui soutenez ce dernier, ne voyez-vous pas que » déjà la vieillesse a éteint son ardeur guerrière

et consumé ses forces ? Le père et le fils se dis- »putent un empire qu'ils ne peuvent défendre »ni l'un ni l'autre : n'avez-vous point de honte »de vous égorger pour ces deux hommes ? O ! si »le sang que vous venez de répandre, celui que »vous voulez répandre encore, n'avait coulé »qu'en face de l'ennemi et pour l'intérêt de la »patrie, vos étendards vainqueurs flotteraient »au-delà du Guadalquivir et sur les bords du »Tage. Mais quelle différence! De toutes parts l'ennemi vous poursuit et vous presse; il est à »vos portes, et vous vous entr'égorgez! Songez »plutôt à lui résister. Mais qu'attendez-vous du »faible Abu Abdalà ? Qu'attendez-vous d'Abul »Hacen, courbé sous le poids des années ? N'est- »il point parmi vous quelque guerrier coura- »geux, aimé de la fortune, capable de vous »conduire au combat et à la victoire ? Qui de »vous ne connaît Abdalà el Zagal, la terreur »des frontières, le vainqueur des chrétiens, »Abdalà el Zagal, le descendant, le fils de nos »rois de glorieuse mémoire ?» A ces mots un seul cri interrompt l'alime : Vive Abdalà el Zagal! qu'il soit notre roi et notre vengeur!

Des messagers furent envoyés sur-le-champ à Malaga, au nom du peuple de Grenade, pour conjurer le prince de recevoir la couronne. Prévenu d'avance par un exprès de son frère,

Abdalà avait eu le temps de se déterminer, ou pour mieux dire de se préparer au départ, puisqu'il suivit les messagers à leur retour à Grenade. Réduan ben Egaz l'accompagna. On dit qu'au passage de la montagne, il aperçut un parti de cent cavaliers chrétiens qui étaient sortis d'Alhama, qu'il fondit sur eux avec son escorte, et qu'il les passa tous au fil de l'épée. En arrivant à Grenade, les têtes des chrétiens, que ses cavaliers portaient suspendues à l'arçon de la selle, annoncèrent sa victoire; et ce sanglant trophée, regardé par les Maures comme d'un heureux augure pour l'avenir, rendit plus générales, et surtout plus sincères, les acclamations par lesquelles il fut accueilli. Abdalà el Zagal monta directement à l'Alhambra; il y fut reçu à bras ouverts par Abul Hacen, qui ne montra point de regrets au sacrifice qu'il venait de faire; il se retira à Illora, avec ses deux enfans Cid Yahie et Cid Alnayar, ses femmes, ses esclaves et ses trésors.

An de J. C 1484. De l'hégire 889. Abu Abdala ne souscrivit point à l'élévation de son oncle, et il refusa tout accommodement qui tendrait à le priver de la couronne, ou même à diminuer son autorité. Vainement son oncle lui proposa-t-il de régner avec lui dans Grenade, et d'unir leurs efforts pour repousser les chrétiens; Abu Abdalà se montra inflexible. Alors

el Zagal écrivit à son beau-frère Zélim, wali d'Almérie, et à son neveu Yahie, wali de Guadix, pour les mettre dans ses intérêts; de son côté, Abu Abdalà écrivit au roi de Castille pour lui demander du secours, parce qu'il courait risque d'être chassé de Grenade; et Ferdinand, qui faisait consister sa politique à fomenter la guerre civile, lui envoya quelques troupes. Abu Abdalà n'introduisit pas impunément ses alliés dans Grenade; pour chaque soldat chrétien qui entra dans ses rangs, il en sortit plusieurs cavaliers maures pour passer sous les drapeaux d'Abdalà el Zagal.

Les rois de Castille ne se contentèrent pas de fournir des secours à Abu Abdalà, sous le prétexte spécieux de faire la guerre à son compétiteur, mais ils rassemblèrent une armée nombreuse à Cordoue. Cette armée alla faire le siége d'Alora, qui était une place très-forte, bâtie sur des rochers; et l'artillerie produisit tant d'effet, qu'en peu de jours de vastes brèches ouvrirent un passage aux assiégeans pour entrer dans la ville. La garnison, considérablement affaiblie, demanda à capituler et obtint d'honorables conditions. Le château de Cazara-Bonéla se rendit également, ainsi que plusieurs peuplades voisines. Les Maures qui gardaient la frontière du côté d'Antéquéra tentèrent de repousser les chrétiens,

et ils les attaquèrent dans les environs de Cazara-Bonéla; ils y perdirent beaucoup de monde, et furent contraints eux-mêmes de se sauver dans les montagnes. Après cette victoire, les Castillans descendirent sans obstacle dans la plaine de Grenade, où ils firent beaucoup de dégât; et, quand les chaleurs furent passées, ils allèrent investir Sétênil, qui, faute de secours, ouvrit ses portes pour éviter la destruction. Les deux rois de Grenade voyaient ces désastres, et, tout occupés de leurs intérêts particuliers, ils ne prenaient aucun moyen pour prévenir de plus grands malheurs. Ceux qui tenaient pour Abu Abdalà s'estimaient d'abord très-heureux de n'avoir rien à craindre des armes des Castillans; mais ces dangereux auxiliaires n'en dévastaient pas moins leurs campagnes dans leurs courses fréquentes. Dans cette fâcheuse extrémité, Abdalà el Zagal écrivit à tous les souverains de l'Afrique; ce fut sans succès. La perte de Grenade était déjà arrêtée dans les immuables décrets du destin; et cette malheureuse ville ne fut point secourue.

Les Castillans menaçaient de nouveau la ville de Loxa; ils l'avaient investie dès la fin de l'hiver; et déjà les habitans parlaient de se rendre, lorsqu'ils virent arriver la cavalerie de Grenade envoyée par le roi el Zagal. Les Grenadins, puissamment secondés par une sortie de

la garnison, forcèrent le camp des chrétiens et délivrèrent la ville. Abu Abdalà voulut profiter du moment où son oncle était privé de sa cavalerie pour l'expulser de Grenade, et il donna plusieurs assauts à l'Alhambra. Ses tentatives furent infructueuses; les walis d'Almérie et de Guadix accoururent, et l'obligèrent à rentrer dans l'Albaycin. Ces derniers événemens ne firent qu'augmenter le mal, parce que les deux rivaux se craignant également, ou se méfiant l'un de l'autre, se condamnèrent à rester dans Grenade, quelque chose qui arrivât au dehors.

La conduite de ces princes servait trop bien les projets des rois de Castille pour qu'ils n'en tirassent pas avantage; assurés de ne point trouver d'ennemis hors des places fortes, ils saisirent ce moment de multiplier les siéges. Cohin, Cartama, Ronda, Marbella, furent investis à la fois. La première de ces villes, emportée d'assaut, fut entièrement ruinée, ses murs abattus, ses habitans massacrés. Ceux de Cartama, frappés de terreur, n'attendirent pas pour capituler que l'ennemi fût sur la brèche. Le siége de Ronda fut beaucoup plus long. Cette ville, plus forte encore par sa position sur des rochers escarpés que par ses remparts et ses tours, était défendue par une garnison nombreuse, toute composée de vieux soldats; elle était également bien pour-

An de J. C. 1485. De l'hégire, 890.

vue en munitions de tout genre. Les Castillans faisaient peu de progrès. La garnison, par des sorties fréquentes, exécutées sur tous les points, renversait, détruisait les travaux des assiégeans; ceux-ci, voulant diriger leur attaque de cinq côtés différens, finirent par construire cinq camps retranchés pour se mettre à l'abri de ces sorties. Ce fut alors que dressant leurs batteries sans en être empêchés, ils placèrent des mortiers (1) au moyen desquels ils firent pleuvoir sur la ville des matières enflammées qui embrasèrent les maisons et les édifices. La terreur, le désespoir s'emparèrent de tous les cœurs; les femmes, les enfans, les vieillards, remplissaient l'air de leurs cris; les préparatifs d'un assaut, aperçus du haut des remparts, redoublèrent les alarmes; on demanda à capituler, et les Castillans, qui voulaient prendre la ville et non la ruiner, accueillirent avec empressement cette demande. Les habitans conservèrent leurs biens et la liberté, les soldats les armes et leur bagage. Les Castillans réparèrent aussitôt les brèches qu'ils avaient faites, et tout le dommage que la

(1) Quelques historiens semblent dire que ce fut à ce siége qu'on fit pour la première fois usage des grenades ou des bombes, en parlant de globes de fer creux remplis d'artifices.

ville avait éprouvé. Ils y laissèrent une garnison considérable, et ils allèrent ensuite soumettre toutes les petites villes, ou forteresses voisines.

Après quelque temps de repos, l'armée chrétienne reprit ses opérations. Une partie des troupes marcha sur Moclin et Vélez-Malaga; l'autre se porta sur Loxa, qui tant de fois déjà avait été assiégée sans pouvoir être prise. Les habitans de Grenade commencèrent alors à trembler pour eux-mêmes; car, si ces villes succombaient, il ne restait d'autre défense à Grenade que ses propres remparts. Les fakis, les alimes, tous les gens sensés disaient ouvertement que de la division des deux rois naîtrait la ruine de l'état; et, comme en général ils étaient dans les intérêts d'Abdalà el Zagal, ils s'exhalaient en imprécations contre Abu Abdalà. Cependant leurs discours ne suffisaient point pour arrêter les progrès des chrétiens; ils allèrent conjurer El Zagal de suspendre pour quelques instans la guerre civile, et de songer aux périls qui les entouraient. El Zagal ne se rendit qu'à regret à leurs instances, quoiqu'il sentît la justesse de leurs observations. Il aurait voulu du moins, avant son départ, faire un arrangement quelconque avec son neveu; celui-ci rejeta toutes les propositions qu'on lui fit; mais, quand el Zagal fut sorti de Grenade, Abu Abdalà craignit l'in-

fluence que pourrait donner à son oncle un succès à l'armée, et il résolut de courir les mêmes chances. Il sut au surplus se faire un mérite du parti qu'il prenait, en lui donnant pour motif le désir de contribuer pour sa part à la défense commune.

An de J. C. 1486. De l'hégire, 891. Abdalà el Zagal s'était avancé du côté de Moclin. Réduan ben Egaz, qui commandait l'avant-garde, arriva au point du jour sous les murs de la place que les chrétiens assiégeaient, et donnant aussitôt le signal de l'attaque il pénétra dans leur camp, les mit en déroute et délivra Moclin. Sans s'arrêter, il prit le chemin de Velez-Malaga, qu'une autre division ennemie tenait étroitement bloqué. Emporté par son courage, il n'eut pas la patience d'attendre que le roi fût arrivé avec le reste de l'armée, et comptant sur de nouveaux triomphes il assaillit les chrétiens, malgré les retranchemens qui les défendaient. Il eut d'abord de l'avantage; mais, tandis qu'il disputait la victoire, les Castillans reçurent de puissans renforts qui firent changer en un instant la face des affaires; les Maures enfoncés se mirent à fuir. Dans ce moment arrivait Abdalà el Zagal. Le désordre de l'avant-garde se communiqua si rapidement à sa propre armée qu'il lui fut impossible de rétablir le combat, et il sembla n'être venu que pour augmenter les hor-

reurs de cette journée, en amenant un plus grand nombre de victimes. Réduan, suivi de quelques cavaliers, parvint à se jeter dans Vélez-Malaga. El Zagal ne put qu'avec peine rallier quelques troupes qu'il ramena vers Grenade. La nouvelle de sa défaite y était parvenue avant lui; les fuyards l'y avaient apportée. Elle causa dans les esprits une révolution aussi prompte qu'inespérée : le peuple n'eut plus que des malédictions pour le roi vaincu; et ses plus zélés partisans, cédant au torrent de l'opinion, se déclarèrent pour Abu Abdala, de sorte que, lorsqu'il se présenta devant la ville, les habitans fermèrent leurs portes et refusèrent de le recevoir. Il se retira vers Guadix.

Abu Abdalà était pour lors assiégé dans Loxa. Ce prince était malheureux dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait appris par des espions que les Castillans attendaient des renforts; et, afin de détruire par un coup d'éclat l'opinion que ses liaisons avec eux le rendaient infidèle à son pays, il conçut le projet de s'emparer des montagnes, d'attendre les chrétiens au passage, et de répandre leur sang pour montrer qu'il ne voyait en eux que des ennemis. Il se mit donc en embuscade avec cinq cents chevaux; mais un détachement d'infanterie castillane, gravissant les rochers, vint menacer les cavaliers grenadins,

qui étaient au fond d'un vallon, d'une destruction inévitable. Les Maures tournèrent promptement bride et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs chevaux; ils furent poursuivis jusqu'aux portes de Loxa, dont le siége fut continué avec une vigueur qui ôtait aux habitans toute espérance de salut. Abu Abdalà, craignant de tomber comme ennemi entre les mains de ses alliés, ordonna d'entamer des négociations, et l'on convint d'une capitulation qui laissait aux habitans la liberté et la vie, leur permettait de sortir de la ville, et leur donnait la faculté d'emporter en se retirant tout ce dont ils pourraient se charger. Abu Abdalà essaya d'excuser sa conduite aux yeux des Castillans, en disant qu'il avait été contraint par ses sujets à venir au secours de Loxa; il ajouta qu'au fond de l'âme il était toujours le même. Les Castillans se laissèrent persuader en apparence : ils ne voulaient pas rompre une alliance sur laquelle ils comptaient pour consommer la ruine des Maures, en les tenant armés les uns contre les autres.

Après la conquête de Loxa, les Castillans marchèrent sur Illora, dont ils s'emparèrent en peu de jours. Le roi Abul Hacen en était sorti depuis peu avec sa famille pour se retirer à Almuñécar; il fuyait les ennemis, et il s'approchait du tombeau. Il mourut dans cette dernière

ville, aussitôt après son arrivée; et il ne vit pas du moins le renversement de ce trône qu'il avait occupé dans sa jeunesse avec quelque gloire (1). Moclin eut le sort d'Illora; Zagra, Baños et plusieurs autres places furent également prises. Abu Abdalà se dédommagea de ces pertes par la conquête de l'Alhambra, et le plaisir de régner seul dans Grenade.

Le brave Réduan, enfermé dans Vélez-Malaga, se défendait encore, quoiqu'il n'eût plus d'espérance. Il ne voyait que trop la nécessité de rendre une place sous les débris de laquelle il se serait enseveli, si tous avaient eu son courage; mais ses meilleurs soldats avaient péri durant le siége : les autres n'attendaient qu'en tremblant le moment d'un assaut; les provisions manquaient, et les habitans craignaient de payer de leurs biens et de leur vie la longue résistance de la garnison. Toutes ces considérations forcèrent Réduan à capituler. Le comte de Cifuentes se trouvait parmi les assiégeans. Depuis que ce seigneur avait été le prisonnier de Ré- An de J. C. 1487. De l'hégire, 892.

(1) Abdalà el Zagal fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. C'eût été là, ce semble, un forfait inutile, puisque la mort d'Abul Hacen ne pouvait lui procurer aucun avantage, et qu'elle pouvait au contraire lui susciter des rivaux dans les deux fils de l'esclave chrétienne.

duan, qui lui avait généreusement rendu la liberté, ils s'étaient liés d'une amitié d'autant plus sincère qu'elle était fondée sur l'estime. Le comte reconnaissant lui fit accorder les conditions les plus honorables pour lui, les plus avantageuses pour les habitans. La reddition de la forteresse de Bentomé suivit de près la capitula tion de Vélez.

La possession de Marbella, de Ronda, à l'occident de Malaga; d'Antéquéra, d'Alhama, de Loxa, au nord ; de Vélez à l'orient, rendait la position de Malaga extrêmement fâcheuse. Les conquêtes successives des Castillans, isolant cette ville, la plaçaient au milieu d'une terre ennemie, où elle n'aurait pu se soutenir que par le secours de ses vaisseaux, si elle en avait eu. Les habitans d'ailleurs s'attendaient à un siége. Ils sentaient bien que les rois de Castille n'avaient subjugué tout le pays d'alentour que pour pouvoir ensuite arriver à eux sans obstacle. Toutefois le malheur de leurs voisins ne les avait pas effrayés, et la haine du nom chrétien était si forte chez eux, qu'ils préféraient la mort à l'odieux esclavage qui les menaçait. Muza ben Conixa, proche parent d'El Zagal, wali de la ville, n'avait rien négligé pour la mettre en état de défense ; il avait même pris à sa solde des bandes africaines d'une valeur indomptable,

mais d'un naturel dur et féroce. Lorsqu'il vit les ennemis s'approcher, il crut devoir recourir aux négociations, avant d'employer la force, pour prévenir un siége qui pouvait entraîner la ruine totale de cette ville superbe. Les Africains, qui ignoraient l'objet de ces fréquens messages au camp des chrétiens, crurent qu'il s'agissait de les surprendre pour les livrer aux ennemis. Furieux, désespérés, ils coururent aux armes et s'emparèrent de la forteresse d'Alcazaba (1), dont ils massacrèrent la garnison et le commandant; ce dernier était frère d'Aben Conixa. On eut beaucoup de peine à les calmer et à les faire rentrer dans le devoir; mais il fallut renoncer à la voie des négociations.

Le siége dura plusieurs mois. Les Maures et les Africains déployèrent à l'envi la plus grande valeur, soit dans les sorties qu'ils firent, soit à la défense de leurs remparts. Les Castillans de leur côté firent les plus grands efforts de bravoure et montrèrent une constance inébranlable; mais la disette, qui se fit sentir dans la ville, les servit mieux encore que leur valeur. Comme sa population était fort nombreuse, et qu'il n'y pouvait entrer aucune espèce de pro-

---

(1) Il y avait dans l'enceinte de Malaga deux forteresses, l'une appelée Gabalfaro et l'autre Alcazaba.

visions, les habitans éprouvèrent au bout de peu de temps des privations, qui chaque jour devenaient plus rudes et qui bientôt furent intolérables. Alors les principaux d'entre eux s'assemblèrent en secret, pour aviser aux moyens de livrer la ville aux Castillans, sans s'exposer eux-mêmes aux fureurs de la populace. Ils chargèrent de cette négociation difficile Ali Dordux, l'un d'entre eux (1). Celui-ci, arrivé au camp des chrétiens, fut conduit devant Ferdinand,

(1) Les historiens espagnols font une longue relation du siége de Malaga; mais, en la comparant au récit des Arabes, il paraît qu'ils l'ont empruntée à leur imagination plutôt qu'ils ne l'ont composée sur des renseignemens exacts. Ils disent que le wali s'appelait Ahmed Zégri; que le roi Ferdinand députa vers lui un Maure qui servait dans son armée, pour l'engager à rendre la place; qu'Ahmed Zégri rejeta toute espèce de propositions; qu'El Zagal vint au secours de Malaga; mais qu'il fut attaqué et défait par Abu Abdalà; que la ville se rendit à discrétion; que la reine Isabelle intercéda pour les habitans, etc. La plupart de ces circonstances sont invraisemblables, quelques-unes sont évidemment fausses. Nous croyons que le récit simple des Arabes doit être préféré, avec d'autant plus de raison qu'on y voit ce qui, défiguré par les chroniqueurs espagnols, a fourni vraisemblablement les détails rapportés plus tard par leurs historiens.

qui déclara que pour punir la résistance des habitans il exigeait qu'ils se rendissent tous à discrétion ; et néanmoins il fit promettre en particulier à Ali Dordux les plus riches récompenses s'il facilitait cette importante conquête. On vit alors chez Ali Dordux ce qu'on voit trop souvent chez les hommes : l'intérêt personnel préféré à l'intérêt général. Les chrétiens furent introduits de nuit dans le château de Gébalfaro, d'où ils se répandirent dans la ville. Les habitans étonnés ne savaient d'abord si c'était une surprise ou l'effet d'une convention; ils furent bientôt tirés de cette incertitude par les soldats castillans, à qui l'on permit le pillage. Beaucoup d'habitans périrent au milieu du tumulte, d'autres perdirent la liberté ; quelques-uns se sauvèrent par mer. Ali Dordux obtint un prix digne de lui ; il fut chargé de taxer et de recouvrer le montant de la rançon de ses malheureux concitoyens. Abu Abdalà, descendant au dernier degré d'abjection pour conserver sa couronne avilie, envoya complimenter Ferdinand sur la prise de Malaga.

Après avoir soumis toute la partie occidentale du royaume de Grenade, Ferdinand eut plus que jamais le désir et l'espérance de le posséder tout entier. Pour y parvenir, il avait deux partis à prendre : celui d'attaquer immédiate- An de J. C. 1488. De l'hégire, 893.

ment la capitale; dont la chute pouvait entraîner celle des autres villes, ou bien celui de s'emparer d'abord de ces villes, et de couronner ses conquêtes par la prise de Grenade. Il choisit le dernier; la politique le conseillait dans les circonstances particulières où se trouvaient les Maures. Abdalà el Zagal, retiré à Guadix, s'était fortifié dans cette ville; il possédait encore Baza, Almérie, Véra et d'autres places fortes. La prise de Grenade n'aurait fait qu'augmenter ses moyens de résistance, en poussant dans ses rangs tous ceux que la défaite d'Abu Abdalà aurait laissés sans biens et sans patrie. Il était bien plus sage d'attaquer d'abord El Zagal, de profiter, pour le réduire, de sa mésintelligence avec son neveu: Grenade devait ensuite tomber d'elle-même. En exécution de ce projet, une armée nombreuse envahit la province d'Almérie. La ville de Véra, celle de Mujacar, Vélez-le-Roux, plusieurs forts des environs, ouvrirent successivement leurs portes. L'exemple récent de Malaga frappait les esprits d'épouvante, et les habitans, qui attendaient peu de leurs rois, se hâtaient de se soumettre pour échapper de l'esclavage et de la ruine.

Le château de Taberna opposa de la résistance; El Zagal eut le temps de venir à son secours. Il était parti de Guadix avec mille cava-

liers, et une infanterie nombreuse levée dans les montagnes ; elle se composait d'hommes peu exercés au maniement des armes, mais courageux et capables d'endurer la fatigue. El Zagal ne pouvait avec de telles troupes en venir à une bataille rangée ; il se contenta d'occuper les bois, les défilés, les montagnes, et de harceler sans cesse l'armée ennemie. Il fit tant qu'il contraignit les chrétiens à lever le siége ; il eut le même bonheur du côté de Huescar et de Baza ; et, dans une de ces escarmouches meurtrières qui s'engageaient tous les jours entre ses troupes et les Castillans, le grand-maître de Montésa, parent du roi Ferdinand, fut tué avec un grand nombre des siens.

Irrité de ces divers échecs, le roi de Castille fit pour rentrer en campagne de vastes préparatifs. Une armée de cinquante mille fantassins et de douze mille chevaux se rassembla à Jaën ; et, pour augmenter la force réelle de cette armée en diminuant chez les Maures les moyens de défense, il sut élever une insurmontable barrière entre leurs deux princes, par un traité conclu avec Abu Abdalà. Par ce traité, que la soif de régner, ne fût-ce que sur des ruines, pouvait seule arracher au lâche fils d'Abul Hacen, Ferdinand promettait protection au roi de Grenade, celui-ci s'engageait à laisser sans secours le

An de J. C. 1489. De l'hégire 894.

produit d'abord par la gratitude, fortifié ensuite par la vénération et l'estime que les augustes époux faisaient naître autour d'eux. Dans un de ces momens de franchise et d'abandon, où l'esprit échauffé par le cœur n'exprime que les sensations que le cœur lui transmet, Yahie, dit-on, s'écria que jamais il ne tirerait l'épée contre le roi Ferdinand ni sa noble épouse. Ceux-ci récompensèrent ce dévouement naissant par le don de plusieurs terres (1) et l'assurance de leur faveur. On assure même que, cédant aux raisonnemens persuasifs d'Isabelle, le prince maure embrassa le christianisme, et que néanmoins on tint pendant long-temps la chose secrète, de crainte qu'il ne perdît la confiance des siens. Cid Yahie promit aux rois de Castille, en les quittant, de faire tous ses efforts auprès de son cousin El Zagal, pour l'engager à leur remettre les villes d'Almérie et de Guadix.

An de J. C. 1490. De l'hégire, 895

Il ne remplit que trop bien sa promesse. Après avoir peint aux yeux d'El Zagal, avec des couleurs aussi vives que vraies, l'état de faiblesse et de décadence où se trouvait le royaume, il lui conseilla de traiter avec le roi Ferdinand.

(1) Entre autres, la juridiction de Marchéna, entre Ossune et Séville, laquelle comprenait plusieurs peuplades.

« La guerre, dit-il, ne peut que hâter notre » ruine; et il vaut mieux sans doute se fier à la » générosité de Ferdinand, que d'attendre inuti- » lement les faveurs de cette fortune cruelle qui, » depuis si long-temps, se plaît à nous accabler. » Rappelle-toi le funeste horoscope qui présida » à la naissance d'Abu Abdalà. On avait cru » d'abord que les malheurs prédits s'étaient ac- » complis, lorsqu'il fut fait prisonnier à Lucéna; » mais nous voyons bien maintenant que les » rigueurs du sort n'étaient pas épuisées par » cette calamité passagère. Pour moi, continua » le prince, je ne vois dans tous ces événemens » que la volonté d'Alà. C'est lui qui, pour nous » abattre, réunit sous la même main les deux » puissans royaumes d'Aragon et de Castille, » c'est lui qui veut poser sur le front de Ferdi- » nand la brillante couronne de Grenade. » Il se tut à ces mots, et le roi El Zagal, qui l'avait écouté avec beaucoup d'attention, l'air morne et pensif, rompant tout à coup le silence, et poussant un profond soupir, répondit avec un douloureux accent : « *Alakuma Subahana hu!* » Je ne vois que trop, mon cousin, qu'Alà dans » ses éternels décrets a résolu la perte de Gre- » nade; car au courage que je trouve encore dans » mon cœur, cette main, cette épée sauveraient » l'état, si la volonté contraire d'Alà n'y mettait

» un obstacle invincible. Traitons donc avec ce » fier ennemi, puisqu'Alà le favorise, et nous » livre à lui sans défense. »

Il ne s'agissait plus que de régler les conditions avec Ferdinand. Les deux princes se rendirent ensemble à son camp, qui était près d'Almérie. Ferdinand les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et le traité fut stipulé au milieu des fêtes et des caresses qu'il leur prodigua. Les habitans d'Almérie et de Guadix furent admis, comme ceux de Baza, au nombre des sujets du royaume, et il fut convenu qu'ils ne paieraient d'autres taxes que celles qu'ils payaient auparavant au roi de Grenade. El Zagal reçut en propriété (1) de vastes domaines. Les troupes espagnoles prirent aussitôt possession de ces deux villes. Cette révolution avait été si rapide, et l'on y était si peu préparé, que la surprise des Castillans égalait presque celle des Maures. Ni les uns ni les autres ne savaient s'ils devaient croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux, ce qu'ils touchaient de leurs mains. L'étonnement surtout, la stupeur, étaient au comble

(1) La juridiction d'Andaraz, la vallée d'Alhaurin, entre Malaga et Marbella, et la moitié des salines de Maléha. Quelque riches que fussent ces possessions, c'était un prix assez mesquin de la vente d'un royaume.

parmi les habitans des campagnes et des villes voisines ; ils ne pouvaient concevoir comment deux places aussi fortes s'étaient si promptement rendues. Mais les nouveaux sujets de Ferdinand, ne songeant qu'au présent, ne trouvaient que motifs de satisfaction dans l'événement qui les délivrait pour toujours du fléau de la guerre, au moment où ils s'attendaient à s'en voir dévorés ; ils faisaient peu à peu partager à leurs voisins l'opinion qu'ils avaient eux-mêmes de leur bonheur, et ceux-ci, entraînés par l'exemple, vinrent apporter à l'envi au camp d'Almérie les protestations de leur soumission sans réserve et de leur future fidélité.

Les Grenadins avaient été saisis d'un profond sentiment de crainte en apprenant que tant de villes s'étaient placées sous le joug ; et, comme la sédition est toujours près du mécontentement, la populace ne tarda pas à passer des murmures à la révolte. Elle nommait Abu Abdalà mauvais musulman, traître à son pays, ennemi de sa religion ; et, la fureur des mutins augmentant par degrés, ils finirent par se transporter à l'Alhambra, en poussant des cris de rage et en brandissant des lances et des épées. Les scheiks, les wazirs, les alfakis, tous ceux qui conservaient encore quelque crédit, se précipitèrent au devant de ces forcenés, sans pouvoir les cal-

mer ; ils donnèrent pourtant à Abu Abdalà le temps de s'enfermer dans l'Alhambra et de s'y mettre en sûreté ; et, tandis que les factieux délibéraient sur les moyens de l'y assiéger, des exprès, envoyés par lui en diligence, allèrent annoncer ses dangers à ses alliés. Ceux-ci n'avaient garde de négliger une si heureuse occasion de ravager impunément les champs de Grenade, et plusieurs commandans des frontières, ayant réuni leurs forces, marchèrent au secours d'Abu Abdalà. La nouvelle de cette invasion fit plus d'effet sur les Grenadins que les discours de leurs alfakis, et les troubles furent sur-le-champ apaisés. Ce fut ce moment que choisit le roi de Castille, pour rappeler à Abu Abdalà les clauses du dernier traité, et le sommer de lui remettre Grenade. Ce malheureux prince vit alors toute la profondeur de l'abîme creusé sous ses pas par sa propre imprudence. Il répondit au roi Ferdinand qu'il ne pouvait, malgré ses désirs, exécuter une convention que la noblesse et le peuple de Grenade avaient refusé d'approuver, et qu'il le conjurait de se contenter de ce qu'il avait conquis.

Dans le même temps, les habitans de Guadix se révoltèrent parce qu'au mépris de la capitulation, on voulait les faire sortir de la ville pour les loger dans les faubourgs. Comme les Castil-

lans avaient dans Guadix une forte garnison, cette révolte fut promptement dissipée ; mais, tandis qu'on étouffait le mécontentement à Guadix, il se manifestait avec violence dans les domaines cédés à Abdalà el Zagal. Ce prince courut même risque de perdre la vie ; il se sauva à la cour de Castille. Ferdinand lui offrit des soldats pour réduire ses vassaux rebelles ; mais El Zagal, qui ne pouvait peut-être, au fond de son cœur, s'accoutumer à la condition privée dans un pays où il avait porté la couronne, demanda au roi l'agrément de passer en Afrique. Ferdinand y ayant consenti, El Zagal céda à son cousin Yahie une partie de ses possessions, et il vendit les autres au roi pour une somme d'argent ; après quoi il s'embarqua pour (1) Oran.

Lorsque, par le départ de son oncle, Abu Abdalà se crut sans rivaux, il s'imagina que s'il pouvait réunir sous son sceptre tous les esprits divisés, il lui serait ensuite facile, non-seulement de défendre Grenade, mais encore de recouvrer toutes les villes qu'il avait perdues. Convoquant aussitôt les alimes et les alfakis, et

(1) On dit qu'il alla s'établir à Trémécen, où il existe encore des familles qui prétendent descendre des derniers sultans de Grenade.

heure fatale, prédite jadis par Macer. Le conseil des wazirs se réunit sans délai dans l'Alhambra ; les généraux, les scheiks, les alfakis, les alimes, les principaux habitans, se joignirent aux wazirs. L'Hagib Abul Casim Abdelmélic offrit dans un tableau succinct le résultat certain de ses renseignemens sur la situation de la ville, la quantité de ses provisions, ses ressources, le dénombrement des habitans en état de porter les armes, et les moyens probables d'entretenir les subsistances par les Alpuxarres. Il termina son exposé en ces termes : « Nous avons beaucoup » de monde ; mais quels services pouvons-nous » tirer de cette multitude indocile? elle crie, » elle menace en temps de paix, elle se cache » dès que le danger se montre. » — « Eh! pourquoi » déprimer nos soldats? s'écria pour lors un ca- » valier grenadin nommé Muza ben Abil Gazan. » Pourquoi douter de leur courage? Sachons les » conduire, et ils montreront de l'audace et de » la valeur. Outre les gens de guerre que Gre- » nade renferme, fantassins ou cavaliers, tous » aguerris, tous endurcis aux fatigues, il y a » vingt mille jeunes gens, espérance et hon- » neur de Grenade, qui brûlent de combattre » pour la patrie. » Abu Abdalà prit alors la parole, et se tournant vers ses capitaines : « Vous » seuls, leur dit-il, vous êtes l'appui de l'état!

» Vous seuls, protégés par Alà, pouvez laver
» dans le sang ennemi nos communes injures,
» rendre à la religion son éclat, la majesté au
» trône, le repos à vos femmes, le bonheur à
» vos enfans, à vous-mêmes. Faites donc tout ce
» qui vous paraîtra convenable pour le salut de
» Grenade. »

Soudain on se distribue les charges et les fatigues; chacun veut sa part du danger. Le valeureux Muza dirigera les sorties contre l'ennemi; Naïm Réduan et Muhamad ben Zaïde commanderont sous lui. Abdel Kérim Zégri aura la défense des remparts; chaque alcaïde veillera particulièrement à la sûreté d'un fort, d'une tour, d'un quartier de la ville. On s'occupe ensuite des subsistances, de la manière d'amener les convois dans la ville; on établit des magasins où les denrées, où les grains seront déposés, pour être régulièrement distribués suivant les besoins. On règle également l'ordre du service imposé aux habitans. Quand la patrie est en péril, soldats et citoyens se doivent à sa défense, ou pour mieux dire tout citoyen est soldat. On arrête que chaque jour trois mille cavaliers sortiront de la ville, sous les ordres de Muhamad Sahir ben Atar, fils de l'ancien alcaïde de Loxa, digne de son père par sa valeur et sa prudence consommée; ils escorteront les mulets qui viendront

de la montagne chargés de provisions, et cinq cents cavaliers d'élite, éclairant leur marche, avertiront des dangers afin de diriger à propos les secours.

Toutes ces dispositions, sagement conçues, furent pendant long-temps exécutées de même. Les convois entraient dans la ville, tandis que Muza, par de vigoureuses sorties, appelait sur des points éloignés l'attention et les forces des Castillans. Les Grenadins avaient tant de confiance en ce général, que durant les premiers mois du siége les portes de la ville restèrent constamment ouvertes. Ferdinand s'aperçut que, dans ces engagemens journaliers, les musulmans avaient souvent l'avantage, et que, sans utilité pour les progrès du siége, il perdait beaucoup de soldats. Il enjoignit à ses généraux de refuser ces combats que Muza venait leur offrir; il défendit que, sous aucun prétexte, les troupes sortissent du camp. Muza pour lors poussait parfois la témérité jusqu'à franchir les retranchemens des chrétiens, et toujours il laissait de nombreuses victimes de sa courageuse audace. Le roi se décida à faire entourer son camp de murailles solides, et de fossés très-profonds; sa constance vainquit les efforts que firent les Grenadins pour empêcher ces travaux, et bientôt du haut de leurs remparts les Castillans bravè-

rent toute la fureur de leurs ennemis. L'habile Muza sentait les conséquences funestes que devait amener la tactique de Ferdinand. Il était évident que ce prince voulait devoir au temps seul la reddition de Grenade ; et combien cet événement n'était-il pas à craindre avec un peuple inconstant, inquiet, incapable de souffrir de longues privations! D'un autre côté l'ardeur des Grenadins allait s'éteindre dans l'inaction; il fallait donc tout tenter pour prévenir le double inconvénient qu'il redoutait. Comme il avait acquis beaucoup d'autorité dans la ville, il n'eut pas de peine à faire accueillir le projet qu'il avait conçu : il ne s'agissait pas de moins que d'assiéger les chrétiens dans leurs propres retranchemens.

Muza sortit au point du jour avec toutes les troupes qui se trouvaient dans Grenade, au bruit des trompettes et des tambours. Les Castillans, jaloux de montrer que ce n'était point la crainte qui jusque là les avait retenus dans l'enceinte du camp, marchèrent en bon ordre à la rencontre des Grenadins; et le court espace qui séparait leurs retranchemens des remparts de la ville devint un affreux champ de bataille, qui après quelques heures fut tout couvert de morts. La cavalerie maure fit des prodiges de valeur. Gonsalve de Cordoue, ce fameux chevalier à qui la

postérité n'a point retiré le nom de grand capitaine que ses contemporains (1) lui décernèrent, fut renversé de cheval par des flots d'ennemis, et il ne dut son salut et sa liberté qu'à son propre courage, et aux prompts secours qu'il reçut. Mais l'infanterie de Grenade ne put résister à la valeur Castillane. Elle fut mise complétement en désordre, et chassée vers la ville ; on lui prit l'artillerie qu'elle conduisait. Muza, écumant de rage, fut forcé de rentrer dans Grenade. A la suite de cette victoire, les Castillans s'emparèrent des ouvrages avancés qui défendaient les approches de la place du côté de la plaine, et ils y mirent une bonne garnison et un corps d'arquebusiers. Muza fit fermer aussitôt les portes de la ville, dont la garde était confiée à l'infanterie : il n'avait plus que du mépris pour cette troupe timide.

Il ne suffisait pas d'avoir forcé les Grenadins à se tenir renfermés dans leurs murs. Dès qu'on avait l'intention de réduire Grenade par famine, il était essentiel de lui couper toute communication avec les habitans des montagnes, et d'arrêter la marche constante de ces convois, qui jusqu'à ce moment y avaient entretenu l'a-

(1) Quatre ou cinq ans plus tard, en Italie.

bondance. Ferdinand envoya d'abord dans les Alpuxarres un de ses généraux avec un fort détachement de troupes, et plusieurs lieues de pays furent totalement dévastées, les villages livrés aux flammes, et les habitans emmenés par les vainqueurs. Le roi lui-même, à la tête d'une seconde division de son armée, ruina une autre contrée d'où Grenade tirait des subsistances. Il fit ensuite garder par ses troupes tous les passages qui aboutissaient à la ville assiégée, et les habitans durent renoncer à tout espoir de secours extérieurs. Aussi la rareté des subsistances ne tarda-t-elle pas à s'annoncer par les privations, auxquelles les Grenadins se trouvèrent tout à coup condamnés, privations que suivit bientôt la disette, et qui laissaient prévoir la famine. Dans son impatience, le peuple fit éclater des murmures; Abul Casim en avertit le roi, qui donna ordre de convoquer son conseil.

On convint généralement que l'état des affaires était presque désespéré; que le présent était intolérable, et que l'avenir se montrait sous l'aspect le plus effrayant; que l'intention du roi de Castille n'était point équivoque; que son camp retranché, la ville (1) qu'il avait bâtie

---

(1) La reine Isabelle était venue joindre son époux au camp. Une de ses femmes mit le feu par mégarde à une

dans son enceinte, le soin qu'il avait d'éviter des combats inutiles, ses expéditions dans les Alpuxarres : tout disait qu'il ne s'éloignerait de Grenade qu'après l'avoir subjuguée ; que le peuple était épuisé par ses longues fatigues ; que le défaut absolu de vivres allait mettre le comble aux maux qui l'accablaient. Abu Abdalà, que ces observations pénétraient de douleur, n'eut point la force de parler ; mais tous les membres du conseil furent d'avis de tenter quelque arrangement avec les chrétiens, ou même d'offrir de rendre la ville sous des conditions honorables. Muza seul se déclara contre ce parti, qui lui semblait prématuré. On n'avait pas, disait-il, épuisé toutes les ressources, le peuple n'avait fait encore aucun effort, il n'avait pas saisi les armes du désespoir. Malgré ces raisons l'opinion unanime des autres l'emporta, et l'hagib Abul Casem fut député vers le roi de Castille. C'était un vieillard vénérable, dont l'extérieur grave et

---

tente, et la flamme, gagnant rapidement d'autres tentes, en consuma un grand nombre. Isabelle conçut alors le projet de bâtir une ville, où l'on serait à l'abri de ces accidens, et la ville fut bâtie en moins de trois mois. Elle prit le nom de Santa-Fé, qu'elle conserve encore. Cette ville a beaucoup souffert en 1807 d'un tremblement de terre.

doux commandait le respect et la bienveillance. Les soldats le conduisirent au pavillon du roi, qui le reçut avec bonté, et lui témoigna le désir que, par une soumission volontaire, Grenade évitât la destruction et le pillage: il laissa voir aussi l'intention dans laquelle il était de prouver aux habitans combien il estimait leur courage, en les traitant favorablement. Il renvoya ensuite Abul Casem à Ferdinand de Zafra, son ministre, et à Gonsalve de Cordoue, chargés l'un et l'autre de discuter et de rédiger les conditions du traité.

Après une longue conférence il fut arrêté : « que la ville de Grenade serait remise aux Castillans dans deux mois, à compter du jour de » la signature, si durant ce délai elle n'était » secourue ni par mer ni par terre ; que le roi de » Grenade, ses généraux, ses wazirs et les scheiks » du pays prêteraient serment d'obéissance et de » fidélité aux rois de Castille, et que tous les habitans de Grenade les reconnaîtraient pour » leurs souverains ; que le roi de Grenade recevrait des domaines et des terres avec un revenu » suffisant, et qu'il choisirait lui-même ces terres » dans les Alpuxarres ; que tous les Musulmans » conserveraient, avec la liberté, l'entière jouissance et possession de leurs biens, leurs armes » et leurs chevaux ; qu'ils auraient le libre exer-

An de J. C. 1491. 25 novemb. De l'hégire, 897. 22 muharr.

» cice de leur religion, leur culte, leurs mos-» quées; qu'ils conserveraient aussi leurs usages, » leur langue et le mode de se vêtir; qu'ils au-» raient des cadis et des alcaïdes qui les régi-» raient suivant leurs lois, et qui serviraient » d'assesseurs aux gouverneurs chrétiens pour » le jugement des affaires qui les concerneraient; » qu'ils ne paieraient pas d'autres impôts que » ceux qu'ils payaient à leurs rois; que même ils » seraient exempts de toute contribution durant » trois années; qu'enfin, et pour garantie de l'exé-» cution de ce traité, ils fourniraient, dans les » douze jours suivans, cinq cents otages pris » parmi les jeunes gens des meilleures familles » de Grenade. »

Quand Abul Casem de retour eut donné connaissance de ces conventions, elles excitèrent dans le conseil une vive sensation de douleur, et plusieurs Grenadins ne purent retenir leurs larmes. « Vous pleurez! s'écria l'intrépide » Muza. Vous pleurez! Eh! sont-ce des larmes » que la patrie vous demande? Laissez-les, » croyez-moi, aux enfans et aux femmes. Pour » vous, soyez hommes. Au lieu de ces larmes » timides, répandez s'il le faut votre sang jus-» qu'aux dernières gouttes. Unissons-nous; ten-» tons un effort généreux; allons opposer notre » sein au fer ennemi : je marcherai à votre tête,

» je montrerai que je ne crains point la mort. Ne » vaut-il pas mieux mille fois mourir, en défen- » dant sa patrie, que de livrer la patrie à ses op- » presseurs, pour conserver une honteuse exis- » tence? Ah! lequel de vous peut entendre sans » indignation les termes de cet humiliant traité? » Quel est celui qui courbera sa tête devant l'en- » nemi de sa religion; qui voudra accepter de » lui l'opprobre et la servitude? Pour me sous- » traire à ces désastres, je sais un moyen : la » mort. La mort est plus douce que les maux qui » vous attendent. Croyez-vous que les Castillans » garderont fidèlement leurs promesses? que ce » roi conquérant aura autant de générosité qu'il » a de bonheur? Vous vous trompez. Ils sont tous » altérés de notre sang, ils s'en abreuveront. » Mais la mort qu'ils vous destinent n'est rien : » ce sont les humiliations, l'injure, l'outrage, » l'avilissement; c'est le pillage de vos maisons, » l'affront fait à vos femmes et à vos filles; c'est » la profanation de vos temples; c'est l'oppression, » l'injustice, l'intolérance; ce sont ces bûchers » qui s'allument (1) pour vous réduire en cendre,

(1) L'Espagne avait reçu l'inquisition à Séville l'an 1480. Elle commença à exercer sa désastreuse autorité dès l'année suivante. Sept Juifs furent brûlés vivans dans

» Voilà ce que nous verrons. Je me trompe : vous » le verrez, vous, hommes sans vigueur qui crai- » gnez la mort ; car j'en jure par Ala, je ne le » verrai point, moi! Eh bien! continuait l'impé- » tueux Muza, mes paroles ne vous touchent » point! Vous ne répondez pas! mais ignorez- » vous que la mort est toujours près de nous, » qu'elle est certaine, inévitable? Les jours qui » vous restent et dont le nombre vous est in- » connu, pourquoi refusez-vous de les employer » à servir vos vengeances, à défendre vos liber- » tés, votre malheureuse patrie? La terre, notre » mère commune, nous recevra dans son sein, » si nous périssons; ou bien encore le ciel cou- » vrira (1) celui qui n'aura point de tombeau. » Quand Muza eut cessé de parler, voyant que tous se taisaient, et qu'ils restaient plongés dans un morne abattement, il jeta autour de lui un regard de mépris et d'indignation, s'éloigna sans ajouter un seul mot, courut vers sa maison, prit son cheval, ses armes et sortit de Grenade par la porte d'Elvire : on n'a jamais su ce qu'il était devenu.

---

un *Auto da fe*. Muza n'avait pas tort peut-être de craindre l'inquisition des vainqueurs.

(1) C'est l'idée de Lucain : *Cælo tegitur qui non habet urnam.*

Après le départ de Muza, Abu Abdalà rompit le long silence qui avait succédé à son discours, et il essaya de consoler ceux que le fougueux guerrier avait avilis à leurs propres yeux par ses reproches amers. « Ce n'est point le courage » qui nous a manqué, leur dit-il, ce sont les » moyens de défense. Le sort contraire, étendant » sur tout le royaume sa pernicieuse influence, » a paralysé tous nos bras. Je ne suis pas surpris » maintenant que ceux qui, à travers tant de pé- » rils, ont échappé de la mort, montrent quelque » répugnance pour de nouveaux dangers, quand » ils ne peuvent pas espérer une meilleure for- » tune; car quelle ressource nous reste? la tem- » pête a tout détruit, tout emporté. » Ces paroles du roi, qui perdait plus que personne, calmèrent un peu l'agitation et les regrets. Cependant ce qui s'était passé dans le conseil avait transpiré au dehors. On avait rapporté, commenté le discours de Muza; d'autres capitaines maures, qui ne pouvaient pas plus que lui supporter l'idée de la servitude, échauffaient peu à peu les esprits, de telle sorte qu'au bout d'environ un mois, on s'aperçut d'une grande fermentation parmi le peuple! Les wazirs et les principaux scheiks, bien convaincus qu'il y a obligation de se rendre quand on ne peut résister, conseillèrent à Abu Abdalà d'écrire au roi

de Castille, pour qu'il prît sans délai possession de Grenade, quoique le terme indiqué par la capitulation ne fût pas encore arrivé; c'était l'unique moyen de prévenir un mouvement populaire. Ferdinand ne pouvait recevoir une plus agréable surprise. Il fit assurer de nouveau Abu Abdalà de son amitié, il lui assigna de très-vastes domaines, et il ne fut pas moins généreux envers son envoyé Aben Tomixa et les cavaliers qui l'avaient accompagné.

4 rebic I. Dès le lendemain, à la naissance du jour (1), Abu Abdalà fit prendre à sa famille le chemin des Alpuxarres; elle emportait ses trésors et ses effets les plus précieux; et aussitôt que le bruit des tambours et le son des instrumens annoncèrent l'approche de l'armée chrétienne, Abu Abdalà, laissant Aben Tomixa dans Grenade pour faire la remise des forteresses, alla au-devant du roi de Castille, suivi de tous ses wazirs et de cinquante cavaliers grenadins. Quand il l'eut rencontré, il voulut descendre de cheval, comme le firent tous ceux qui étaient avec lui, mais le roi Ferdinand ne le permit point; s'étant alors approchés l'un de l'autre, Abu Abdalà lui baisa le bras droit, et lui dit les yeux baissés :

(1) Ce jour correspond au 3 ou au 4 janvier 1492, et non au 2, que marquent les chroniques espagnoles.

« Roi glorieux et puissant, nous sommes tes ser-
» viteurs ; nous te remettons cette ville et notre
» royaume : telle est la volonté d'Alà. Nous espé-
» rons que tu useras généreusement de la vic-
» toire. » L'hagib Abul Casem présenta pour lors au roi les clefs de la ville. Ferdinand embrassa Abu Abdalà, et lui adressa des paroles d'amitié et de consolation. Le malheureux prince ne voulut point rentrer dans Grenade, et il prit sur le champ le chemin des Alpuxarres pour aller rejoindre sa famille.

Les généraux Castillans entrèrent immédiatement dans la ville, accompagnés des wazirs et suivis de leur cavalerie ; ils se mirent en possession de l'Alhambra, de l'Alcazaba et de l'Albaycin, et l'étendard de Castille fut arboré au sommet des tours et sur les remparts. Un grand nombre d'habitans se présentèrent aussitôt au comte de Tendilla, que Ferdinand avait nommé gouverneur de Grenade, et ils le prièrent de les regarder et de les traiter comme des sujets du même souverain. Trois ou quatre jours après, Ferdinand et Isabelle, escortés par tous les officiers de l'armée et tous les seigneurs de leur cour, firent leur entrée solennelle dans cette ville fameuse, où venait enfin d'expirer la puissance exotique qui pendant huit cents ans avait pesé sur l'Espagne. Ferdinand donna pour gou-

obtenu par l'avarice de l'intolérance religieuse. Ce Ferdinand, qui restaura la foi catholique en Espagne, et arbora sur les tours de Grenade, dernier boulevard de l'islamisme, ses croix victorieuses; ce Ferdinand, qui toujours prodigua les promesses à ceux qu'il voulait tromper, et qui couvrit du manteau de la religion ou de l'éclat des victoires sa politique astucieuse et perfide, ne se crut jamais lié par les conventions d'un traité, dès qu'elles cessaient de se concilier avec ses intérêts ou avec ses besoins. Les Juifs étaient riches, nombreux; partout le commerce était dans leurs mains. Tolérés, protégés par les Maures, ils trouvèrent chez les chrétiens d'ardens persécuteurs. Il leur fut ordonné de renoncer au culte de leurs pères; l'exil et la confiscation punirent leur résistance. Quelques-uns, pour sauver leur fortune aux dépens de leur conscience, demandèrent le baptême; ils ne furent pas plus heureux. Dépouillés de leurs biens, réduits à la misère, ils tombèrent dans les bûchers de l'inquisition, lorsque, trahis par d'imprudens regrets ou par des plaintes indiscrètes, ils firent soupçonner qu'aux motifs de leur conversion avaient pu se mêler des vues profanes. Le malheur des Juifs fit sur les Maures une impression profonde et chagrine. Une terreur secrète se glissa dans leur cœur, et les me-

naçantes paroles de Muza se retracèrent à leurs esprits. Ils tremblèrent pour les concessions qu'ils avaient obtenues, et l'avenir ne montra plus à leurs yeux que le sombre aspect des tempêtes.

Toutes leurs craintes furent bientôt justifiées par l'événement. Plusieurs articles de la capitulation furent enfreints, d'abord par des altérations légères, des modifications d'une importance progressive, ensuite par des interprétations arbitraires, par des violations manifestes ; on éluda l'accomplissement des promesses les plus solennelles. On voulut soumettre les Maures à des mesures qui se trouvaient en opposition directe avec leurs droits reconnus, ou avec les usages qu'on leur avait permis de garder. Leur culte fut proscrit dans toutes les cérémonies publiques, même dans les simples pratiques extérieures ; d'injustes préférences furent accordées à ceux que le relâchement des mœurs rendait propres à se laisser convertir. Cette conduite peu loyale remplit les Maures d'un juste ressentiment. Ceux qui habitaient les montagnes, plus fiers ou moins exposés à céder au torrent de la dépravation, se plaignaient énergiquement. L'effervescence croissante des esprits donna des inquiétudes, et pour prévenir un soulèvement dans Grenade on prit le parti désastreux d'expulser les Maures, et de

priver d'habitans ces industrieuses contrées. En effet ordonner aux Maures de se faire chrétiens sous peine d'exil, c'était les pousser hors de l'Espagne. Il est peu d'hommes qui ne cèdent à la douce persuasion ; tous aiment à résister à la violence ; car le plaisir de braver l'injustice, la satisfaction intérieure d'avoir triomphé de l'autorité oppressive par la constance et la fermeté, dédommagent des privations que la désobéissance entraîne. Le décret d'expulsion ne fut pas plus tôt connu, que le désordre augmenta, et le peuple tenta de se révolter ; mais il n'avait point d'armes, il plia devant la force déployée à ses yeux avec beaucoup d'appareil ; et l'attachement au sol natal, la peur de la misère, l'intérêt d'une famille à nourrir, firent des tièdes Musulmans bien des mauvais chrétiens. Mais il leur arriva ce qui était arrivé aux Juifs. Ce mélange adultère des causes toutes terrestres de leur conversion, avec les pratiques d'une religion sainte, ne fit que les précipiter dans une carrière de persécutions, qui commençaient toujours par la rigueur excessive, et finissaient d'ordinaire par la saisie des biens et par le supplice. Dans les Alpuxarres, il fut moins aisé de les réduire.

An de J. C. 1499.

Du haut de leurs rochers inaccessibles, les farouches montagnards bravaient les mission-

An de J. C. 1500.

naires et les soldats qui les accompagnaient. Leur révolte prit même un caractère si sérieux qu'il fallut envoyer contre eux une armée. Ferdinand se mit à sa tête. L'offre d'une imposition extraordinaire de cinquante mille ducats excita le roi à la clémence; et il se contenta de punir quelques individus. Mais, comme en prenant l'argent des coupables le roi laissait subsister les causes de trouble, les mêmes effets se montrèrent dès que ces causes se firent de nouveau sentir. Les troupes qu'on avait laissées dans les montagnes furent insuffisantes. L'obéissance et la soumission des Maures ne s'étendaient jamais au-delà du rayon qu'occupaient les soldats. On fit marcher des renforts considérables, et le roi reprit avec eux le chemin des Alpuxarres. Les montagnards demandèrent la permission de passer en Afrique, et cette demande provoqua un second édit des rois de Castille, par lequel il leur fut ordonné de recevoir dans trois mois le baptême, ou de sortir de l'Espagne *en y laissant leurs biens.*

La mort d'Isabelle, la courte administration de l'archiduc Philippe, époux de Jeanne la folle, unique héritière d'Isabelle, la régence de Ferdinand après le décès de l'archiduc, ses invasions en Afrique, le succès de ses armes, n'améliorèrent pas le sort des Maures d'Espagne; ils

jouirent du moins par intervalles de quelque repos, repos incomplet, mêlé d'inquiétude et de malaise, semblable au calme trompeur qui précède souvent les tempêtes. Ferdinand craignait non sans raison le séjour des Maures sur la côte d'Afrique. Le ressentiment comprimé, non éteint, des Maures d'Espagne pouvait profiter d'un moment de faiblesse, pour appeler ces alliés naturels. Plusieurs campagnes glorieuses le mirent en possession d'Oran, de Marsalquivir, de Peñon, de Mélille, de Bugie, de Tripoli, et soumirent à un tribut les rois de Tunis, de Trémécen et d'Alger. Que pouvaient alors espérer pour eux-mêmes les anciens possesseurs de Grenade?

An de J. C. 1524. La minorité de Charles-Quint fit naître beaucoup de troubles, parce que les fiers Castillans, jaloux de leurs prérogatives, ne voyaient dans ce prince que le fils d'un étranger, qui voudrait peut-être leur donner ses propres mœurs, ou les soumettre à ses usages. Dans beaucoup de villes, et surtout du côté de Valence, les mécontens firent entendre des plaintes; mais, contenus par des mesures sévères, ils furent obligés d'étouffer leurs murmures. Ils se vengèrent sur les Maures de cette contrainte; et, sous le spécieux prétexte de les convertir, ils recommencèrent les persécutions. Les Maures mirent leur espérance en la

justice du roi; ils nommèrent des députés pour aller déposer aux pieds de Charles-Quint leurs humbles doléances. Le sort de leurs réclamations fut confié à un tribunal composé de théologiens, d'inquisiteurs, de prélats. Il s'agissait de savoir si l'on devait regarder, comme obligeant sous peine d'être brûlé, des conversions opérées par décret; et les ministres d'une religion de douceur et de paix, qui veut gagner les cœurs par l'amour et qui proscrit la violence, déclarèrent que ces conversions obligeaient, et que le baptême donné par le fort au faible, par le vainqueur au vaincu, par le maître à l'esclave, imprimait un caractère, qu'une volonté, constamment opposée, n'avait pas le pouvoir d'effacer. Les malheureux Maurisques, ce fut le nom qu'on donna aux nouveaux convertis, furent placés dans l'alternative cruelle de quitter l'Espagne dans un délai assez court, ou de feindre le christianisme au péril de leur vie et de l'inquisition.

L'intolérance ne s'arrête point dans sa marche oppressive. L'année suivante, l'inquisiteur suprême, l'archevêque de Séville, obtint du roi un réglement de police qui condamnait les Maures de Grenade à changer dans un jour de mœurs, d'usages, d'habillemens et de langage, comptant sans doute que la révolution forcée dans les pratiques extérieures, et que la substitu-

tion violente d'habitudes nouvelles aux anciennes habitudes, amèneraient l'abandon subit des préjugés de l'enfance et des opinions de la vie entière. L'exécution de ce réglement fut ordonnée sous des peines très-graves : le droit de surveillance fut accordé à chaque chrétien d'origine, ce qui produisit l'intolérance universelle en excitant les délations, et plus encore en intéressant toutes les vanités particulières ; pour couronner ces rigueurs, on établit un tribunal de
An de J. C. 1562. l'inquisition dans Grenade. Huit cent mille ducats payés à Charles-Quint valurent aux Maures de légers adoucissemens à ces tyranniques mesures. Ceux de Valence obtinrent un nouveau délai pour exécuter la sentence d'exil ; mais, comme le peuple n'eut point de part au prix dont ils payèrent cette faveur, ils n'en purent jouir tranquillement. Dans la campagne surtout ils furent persécutés sans mesure par le faux zèle des convertisseurs. Des hommes qui sacrifient leurs biens et leur patrie à la voix de leur conscience doivent être peu disposés à accueillir les discours et les prédications de leurs oppresseurs ; les Maures recevaient mal les prêtres catholiques, et ceux-ci à leur tour, les calomniant auprès du peuple, les accusaient d'horribles profanations qui demandaient une vengeance éclatante. Aussitôt les habitans de Valence

s'armèrent, plusieurs seigneurs avec leurs vassaux s'unirent à eux, et cette troupe fanatique, la croix d'une main et le glaive de l'autre, se répandit dans la plaine, chassant devant elle les Maures, les poursuivit dans les montagnes, envahit leurs dernières retraites, les pressa, les enveloppa, en tua un grand nombre, et contraignit les autres à se faire chrétiens, ce qui ne sauva point du supplice les principaux d'entre eux.

Charles-Quint loua le zèle des Valenciens; les Andalous regrettèrent de n'avoir point mérité de tels éloges, et les Maures tremblèrent dans toute l'Espagne. Grâces à la terreur qui les tint constamment courbés devant leurs tyrans, ils ne furent que pauvres et malheureux; et l'aspect des bûchers allumés à Grenade, à Cordoue, à Séville, les gémissemens des victimes que leurs flammes dévoraient périodiquement, les confiscations, les bannissemens, les supplices dont on frappait fréquemment leurs regards, les remplissant d'une peur salutaire, retenant jusqu'à l'expression d'une plainte qui aurait passé pour murmure, jusqu'au signe léger d'un mécontentement qu'on aurait regardé comme un acte de révolte, ils échappèrent, durant quelques années, à la doctrine des interprétations, si commode pour l'intolérance qui veut condamner ceux qu'elle ne peut convaincre de crime.

An de J. C. 1568. De nouvelles charges imposées aux Maures, des obligations plus étroites, un système plus actif de vexations, poussèrent au désespoir les descendans des Arabes, et la révolte éclata dans le royaume de Grenade. Elle aurait pu les sauver, s'ils avaient réussi; ils succombèrent, et elle consomma leur ruine. Ce n'était pas assez de les avoir dépouillés de leurs biens, de leurs droits, de leurs prérogatives, de les avoir couverts des hideuses livrées de la servitude dans le pays où ils avaient régné, de les avoir rendus étrangers dans leur propre patrie : on voulait les exterminer, anéantir leur race, détruire jusqu'au souvenir de leur glorieuse existence. Philippe II régnait alors en Espagne : la rigueur devait donc se couvrir du manteau de la politique, la haine cruelle emprunter des couleurs à la justice; les Maures n'avaient point de crime, on leur en supposa. On dit qu'ils avaient des intelligences coupables avec le dey d'Alger, avec les tribus de la Mauritanie, avec l'empereur de Constantinople; et aussitôt plusieurs régimens, envoyés parmi eux, leur ôtèrent leurs armes, et rivèrent leurs chaînes.

L'archevêque de Grenade, homme dur et farouche, jugea, dans les transports de son zèle aveugle, que les Maures n'étaient point chrétiens dans le cœur, puisqu'ils parlaient arabe,

qu'ils faisaient fréquemment usage des bains, et que leurs femmes ne sortaient que voilées. Philippe était trop rusé pour juger seul cette grande question; les raisons que donnait le fougueux archevêque pouvaient bien n'être point convainquantes pour tous, et Philippe voulait être despote sans le paraître. Une commission fut nommée; des moines, des docteurs, des inquisiteurs la formaient: comment le voile des femmes, l'usage des bains et la langue arabe auraient-ils paru innocens? D'ailleurs un savant docteur de l'université d'Alcala leva tous les scrupules; et l'on entendit sortir de sa bouche cette maxime, peu chrétienne, il est vrai, mais fort utile en politique : *qu'en fait d'ennemis, il faut n'en laisser vivre que le moins qu'on peut* (1).

La décision de la pieuse assemblée mit Philippe à son aise : elle adoptait la mesure qu'il avait dictée en secret, et tout l'odieux ne tombait que sur elle. Les Maures désolés firent des réclamations, elles ne furent pas même écoutées. Ils disaient que la manière de se vêtir, l'usage des bains, les danses, la langue, ne formaient qu'une partie de l'éducation, tout-à-fait indépendante des principes religieux; qu'on ne

(1) *De los enemigos, siempre lo menos.*

renonçait pas sans peine au costume de ses pères, que les bains conservaient la santé dans un climat chaud, que les danses étaient de tous les pays, que l'usage des femmes de se couvrir d'un voile tenait à un principe de pudeur et de modestie utile à conserver, qu'il n'était point facile à des gens qui, depuis leur naissance, parlaient arabe et qui ne savaient que l'arabe, d'apprendre en un jour le castillan, qui n'a aucun rapport avec cette langue, et de se priver tout d'un coup de la faculté de s'entendre et de communiquer entre eux. Toutes ces raisons étaient simples, mais justes; on n'y répondit point, et l'on exécuta l'ordonnance avec tant de rigueur, qu'on eût dit que les Castillans prenaient plaisir à tourmenter ces infortunés. Une femme paraissait-elle couverte d'un voile? on le lui arrachait. Un homme prononçait-il un mot dans sa langue? on le mettait en prison. On fit plus; on leur prit leurs enfans de tout sexe, et, dès l'âge de cinq ans, on les entassait dans les écoles publiques, loin des yeux paternels.

La patience des Maures ne put aller au-delà; et tous les habitans de la plaine, soumis aux mêmes rigueurs et remplis des mêmes ressentimens, se trouvèrent liés par une vaste conjuration, au premier mot de vengeance qui retentit parmi eux. Quelques-uns passèrent secrètement

en Afrique, et demandèrent des secours à Maroc et Alger ; d'autres parcoururent les Alpuxarres pour augmenter le nombre des conjurés. L'agitation, le mouvement qu'on remarqua parmi eux firent naître quelques soupçons ; le gouverneur de Grenade demanda des renforts de troupes, et leur prompte arrivée fit avorter le projet des Maures de s'emparer de Grenade. Ce contretemps ne les découragea point, mais il les rendit plus réservés ; malheureusement pour eux des lettres furent interceptées ; on apprit par elles que les Maures d'Afrique devaient venir au secours de leurs frères ; que ceux de Fez tenteraient leur débarquement du côté de Marbella ; que ceux d'Alger seraient reçus à Almérie ; que huit ou neuf mille hommes entreraient dans Grenade la nuit de Noël, et mettraient la ville au pillage. Le marquis de Mondéjar, gouverneur de la province, profita des lumières qu'il venait d'acquérir ; il augmenta la garnison d'Almérie, plaça des postes sur toute la côte, fit battre la campagne par des détachemens de cavalerie, prit enfin toutes les mesures qui pouvaient faire échouer la conspiration. Cependant les principaux révoltés, réunis en secret dans un lieu voisin de Grenade, avaient élu un chef, auquel ils donnèrent le titre de roi. Leur choix était tombé sur un homme courageux et entrepre-

nant, baptisé sous le nom de Ferdinand de Valor, et qui prit celui de Muhamad ben Omeya, parce qu'il prétendait descendre des califes de Cordoue. Après une invocation au prophète, tous les assistans jurèrent de mourir pour leur religion, et ils prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité à Muhamad ben Omeya.

Les précautions que les Castillans avaient prises déconcertèrent tout le plan des Maures; ils se crurent trahis. Ils avaient confié leurs projets aux Maurisques de l'Albaycin (1), qui avaient refusé de prendre part à la révolte; ils ne doutèrent point que ces Maurisques, avilis par l'esclavage, ne les eussent dénoncés; et, voyant leur coup manqué, ils crurent prudent de gagner les Alpuxarres. Tous les montagnards se joignirent à eux. Le gouverneur de Grenade envoya quelques détachemens contre les rebelles; mais ceux-ci les repoussèrent avec avantage, favorisés par les lieux et par leur nombre. Ce premier succès enfla leur courage; ils renversèrent les couvens, les églises, chassèrent ou tuèrent les prêtres, les employés du gouvernement, les soldats qui se trouvaient parmi eux. Les dés-

(1) Après la prise de Grenade, on assigna spécialement aux Maures ce quartier de la ville, qui avait d'abord servi de retraite aux habitans de Baëza.

ordres qu'ils commirent, et surtout les progrès de la révolte, qui des montagnes descendait peu à peu dans la plaine et s'étendait jusqu'au bord de la mer, alarmèrent le marquis de Mondéjar; il demanda et obtint des troupes pour pouvoir entrer en campagne sans dégarnir Grenade et les forts; mais ce ne fut qu'après vingt combats qu'il dut soutenir, et dans lesquels il perdit beaucoup de monde, que ce général put enfin pénétrer dans les Alpuxarres.

Une affaire plus décisive eut lieu dans le cœur même de ces montagnes : les Maures, mettant à profit les accidens du terrain, avaient eu d'abord de l'avantage comme dans les affaires précédentes; mais les Castillans, les ayant enveloppés, les attaquèrent avec tant de vigueur qu'ils en firent périr un grand nombre; les autres prirent la fuite à travers les rochers. Plusieurs villes des Alpuxarres, épouvantées par cette défaite, rentrèrent dans le devoir, et l'on eut pendant quelque temps l'espérance d'étouffer la révolte; mais, après les premiers momens de terreur, les Maures reprirent courage, et se montrèrent plus animés, plus terribles qu'auparavant. Ils s'emparèrent même de plusieurs forteresses, dont ils surprirent les garnisons; quelques secours leur arrivèrent d'Afrique malgré toute la vigilance des Castillans, et les rebelles sentirent

An de J. C. 1569.

croître leur audace. On se rappelait ces temps orageux où dans ces mêmes montagnes, à l'exemple d'Hafsûn, quelques chefs de rebelles avaient repoussé les efforts des souverains de Cordoue, à l'époque de leur plus grande puissance.

Le fameux don Jean d'Autriche partit alors de Séville, avec une armée et le titre de gouverneur général de Grenade. Les Maurisques de l'Albaycin se hâtèrent de l'assurer par des députations de leur fidélité; et, sur le compte qu'il se fit rendre de leur conduite, il leur promit sa protection et son appui; ceux des montagnes se préparèrent par de nouvelles levées à soutenir la guerre. Mais, soit par une suite de l'inconstance naturelle à ces peuples, soit par l'effet des querelles qui naissaient du mélange des Africains et des Andalous, ou bien par l'effet des intrigues des Castillans, Muhamad ben Omeya fut accusé d'avoir cherché à trahir son parti, et il périt égorgé des mains de ses propres sujets.

Muley Abdala fut élu à sa place, et il fit oublier son prédécesseur par les talens militaires qu'il déploya. La guerre dura tout l'hiver avec des succès variés, et don Jean crut devoir appeler les négociations au secours de ses armes. Il fit publier une amnistie générale pour tout le passé, promit des conditions avantageuses à

ceux qui se soumettraient, et menaça de traiter avec la plus grande rigueur ceux qui persisteraient dans leur désobéissance. Plusieurs chefs maures, fatigués de la guerre, se ménagèrent secrètement un accommodement; d'autres se fiant peu aux promesses du prince, et craignant néanmoins les chances défavorables de leur révolte, passèrent successivement en Afrique avec leurs familles. Leur exemple fut suivi par tous ceux qui ne croyaient plus à l'exécution fidèle des conventions avec les Castillans, puisque toutes les conventions antérieures avaient été violées. Le parti de Muley Abdala se trouva très-affaibli par ces défections, et, pressé par les siens, ou cédant à la crainte d'être livré par eux à ses ennemis, il consentit qu'on traitât en son nom de sa soumission particulière, et de la remise des places qu'il avait en ses mains.

Don Jean d'Autriche accueillit favorablement les envoyés de Muley, et il fit de sa part tout ce qui dépendait de lui pour opérer un rapprochement sincère. Au nom de Philippe, il promit l'oubli du passé, et il prononça le pardon. Il fut stipulé, par une des clauses du traité, que tous les Maures sortiraient des Alpuxarres, et qu'ils seraient répartis dans les diverses provinces de l'Espagne ; mais l'exécution de cette mesure éprouva beaucoup de difficultés, par la résistance

qu'opposèrent la plupart de ces malheureux. Muley qui n'avait cédé qu'à la nécessité, et qui au fond du cœur détestait le joug qu'il s'était imposé, jugea par les dispositions apparentes des Maures qu'il pourrait aisément réveiller dans leur cœur l'amour de l'indépendance; et, tandis que devant le prince il se répandait en protestations de dévouement et de zèle, il fomentait de nouveau la révolte par tous les moyens, excitant les montagnards à reprendre les armes, courant de peuplade en peuplade, promettant les secours de l'Afrique et de Constantinople.

Philippe fut extrêmement irrité contre les rebelles. Il envoya les ordres les plus précis de poursuivre sans relâche Muley Abdalà et sa troupe, de les avoir tous morts ou vifs, et de ne faire aucun quartier à ceux qui seraient saisis les armes à la main. Il enjoignit aussi qu'on prît les moyens les plus prompts pour transporter tous les autres hors du royaume de Grenade.

Les Alpuxarres restèrent sans habitans. Muley poursuivi de rochers en rochers, et ne pouvant plus résister, fut tué par ses propres soldats
An de J.C. 1570. qui achetèrent ainsi leur salut. Son corps fut exposé sur le grand chemin de Grenade. Les Maures, arrachés sans pitié à leurs foyers, furent distribués dans les villes des Asturies, de la Ga-

lice et de la Castille, et placés sous la plus étroite surveillance.

Il en était resté un grand nombre dans les provinces de Valence et de Murcie. Philippe III, prince faible et timide, craignit des hommes qui depuis quarante ans portaient le joug sans murmure; il les fit jeter dans des vaisseaux qui les transportèrent en Afrique (1), sans qu'aucune réclamation de leur part fût admise. Ceux qui habitaient l'intérieur de l'Espagne ne furent pas mieux traités; on les poussa vers les Pyrénées, et deux cent mille Maurisques, sans biens et sans patrie, déplorable reste d'une nation nombreuse et puissante, traversèrent la France, pour s'aller embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc. An de J. C. 1609.

Ainsi disparut pour toujours du sol de l'Espagne ce peuple brave, vif, ingénieux, éclairé, dont l'active industrie, vivifiant les contrées que l'orgueil indolent des Goths vouait à la stérilité, appela la prospérité, la richesse, et leur ouvrit des canaux abondans; dont l'indomptable courage, égal dans la fortune et dans les revers, entoura de puissance le trône de ses califes; dont le génie, exercé, développé par l'étude, plaça dans ses villes un foyer permanent de lumières,

(1) *Voyez* l'appendice à la fin du volume.

qui, répandant au dehors leurs brillantes émanations, éclairèrent l'Europe et y firent germer l'amour de la science; dont l'esprit chevaleresque, imprimant à ses actions un caractère inconnu de grandeur et de noblesse, le couvre aux yeux de la postérité d'une teinte vague de merveilleux, d'un vernis magique d'héroïsme qui rappelle les temps enchantés d'Homère, et montre les héritiers des demi-dieux de la Grèce.

Hospitalier envers l'étranger, compatissant pour les malheureux, attaché à la religion de ses pères, ferme et constant dans ses opinions et dans ses principes, l'Arabe-Maure a conservé long-temps sans altération les traits primitifs des enfans d'Ismaïl. En parcourant ses campagnes, on eût dit d'un peuple de pasteurs, qui, déposant le glaive, demandait pour tous biens à la terre des pâturages pour ses troupeaux, et pour lui des fruits et des fleurs, qu'il aimait à l'excès. Dans l'enceinte même des villes, on retrouvait l'Arabe avec son caractère, ses préjugés, ses habitudes; et ses mosquées, élevant leurs minarets dorés au milieu de l'éternelle verdure des palmiers et des orangers, annonçaient le simple dieu de la nature, et les mœurs simples de ses adorateurs. Mais aussitôt que le faki vénéré prononçait le nom sacré d'algihed, ou que le son des instrumens guerriers venait frapper les airs,

plein d'une ardeur martiale, l'Arabe saisissait ses armes, s'élançait sur son coursier impatient, et volait au combat. Là, il cherchait la mort ou la victoire. Si l'une produisait le laurier, l'autre conduisait au séjour céleste. Le courage excité par le fanatisme place l'homme au-dessus des dangers, et l'Arabe, altéré de sang, ne craignait pas de verser tout le sien pour faire couler celui de l'ennemi. Le combat terminé, tous les sentimens d'une généreuse bienveillance rentraient dans son âme, et souvent sa main pansait la blessure que son épée avait faite. De retour dans ses foyers, environné de sa famille, sous l'oranger dont les frais rameaux ombrageaient la cour de sa maison, au doux murmure de la fontaine qui répandait ses eaux dans un bassin de marbre poli, il racontait ses exploits, ses périls, ses victoires, il pressait ses jeunes fils contre son cœur paternel; il allait s'enivrer de plaisir dans les bras de ses femmes, ou sur le sein palpitant de la belle captive qu'il avait conquise par sa valeur.

Ensuite, de la main qui venait de servir la religion ou la patrie, il allait cultiver son champ, son jardin. Les eaux du fleuve, de la rivière voisine, tributaires de son industrie, venaient par des conduits qui serpentaient sur le flanc des rochers ou franchissaient le fond des vallées,

fertiliser le sol, féconder la terre la plus languissante, tapisser de vertes prairies le penchant des collines, ouvrir le calice des fleurs pour en faire exhaler les parfums. Ou bien, si ses goûts le portaient vers les arts, ou s'il préférait le commerce, on le voyait, attaché à un métier docile, fabriquer ces étoffes de soie, ces riches tissus qui effaçaient en beauté les étoffes et les tissus de l'Orient. Puis, chargé des produits de l'Espagne, il traversait audacieusement les mers, et il rapportait en échange tout ce que la Perse, la Syrie et l'Égypte pouvaient offrir à la richesse, pour augmenter ses jouissances.

Mais rien ne peut durer sur la terre. Ce peuple, vainqueur des Goths, semblait devoir traverser tous les siècles pour arriver à la postérité la plus reculée : il a passé comme une ombre; et le voyageur solitaire cherche en vain aujourd'hui, dans les tristes déserts de l'Andalousie, cette terre jadis couverte d'habitans riches et heureux. Semblables à ces météores qui, remplissant les airs de leurs clartés subites, et répandant leurs feux de l'un à l'autre horizon, vont s'éteindre dans le néant après quelques instans d'une rapide existence, les Arabes, apparaissant tout à coup en Espagne, la remplirent soudain de leurs œuvres et des fruits de leur génie ; une auréole de gloire la ceignit tout

entière, depuis les Pyrénées jusqu'aux rochers de Gibraltar, depuis les bords de l'Océan jusqu'aux rivages où s'élève Barcelone. Un amour intolérant de liberté et d'indépendance, une humeur inconstante et légère, l'oubli progressif des vertus antiques ; un malheureux penchant à l'insubordination et à la révolte, sans cesse excité par une imagination brûlante ; des passions impétueuses, l'ambition, le désir de dominer, toutes sources fécondes de décadence, ont détruit peu à peu l'ouvrage des Taric, des Abderahman, des Muhamad Alhamar, et conduit promptement les Arabes des divisions domestiques à l'affaiblissement et à la ruine. Ils ont perdu leur patrie ; mais son doux souvenir n'est pas éteint dans leur cœur. Du fond des déserts qu'ils habitent, chaque jour au lever du soleil, les mains élevées, les regards fixés vers le nord, les malheureux proscrits adressent leurs vœux à Alà, et le conjurent de leur rendre Tolède, Séville, Cordoue et Grenade.

Trois millions de Maures (1), dit-on, sont

---

(1) Depuis la conquête de Grenade jusqu'au règne de Philippe III ; et ce nombre ne saurait paraître exagéré, si l'on considère que le seul royaume de Grenade possédait trente cités, quatre-vingts villes, et un nombre infini de villages ; qu'il y avait dans Grenade quatre cent mille

sortis de l'Espagne, emportant avec eux leurs biens, et leurs arts, richesse de l'état. Qu'ont mis les Espagnols à leur place? On n'a rien à répondre. Un deuil éternel enveloppe ces mêmes contrées, où respirait autrefois la plus riante nature. Quelques monumens mutilés dominent encore sur les ruines qui couvrent une terre désolée; mais du sein de ces monumens, du fond de ces froides ruines sort ce cri de la vérité: Honneur et gloire à l'Arabe vaincu! décadence et misère pour l'Espagnol vainqueur!

---

habitans; cent cinquante mille à Baëza, autant à Baza, autant à Malaga, etc.

# APPENDICE

## DU TROISIÈME VOLUME.

*Extrait d'un ouvrage espagnol inédit, ayant pour titre :*
NOTES pour servir à l'histoire du règne des trois derniers princes de la maison d'Autriche.

---

ON ne parlait depuis plusieurs années que des vols et des crimes commis en Espagne par les Maures qui étaient restés après la conquête, tant ceux qu'on avait répartis dans les provinces de l'intérieur, que ceux qui formaient des peuplades entières dans le royaume de Valence. On les accusait d'intelligences criminelles avec la France, l'Angleterre, la Turquie et l'Afrique; on disait qu'ils avaient envoyé partout des députés qui offraient en leur nom de fournir jusqu'à deux cent mille hommes. L'expulsion des Maures avait été déjà ordonnée par un arrêté du conseil d'état du 19 septembre 1582; mais on fit à cette époque tant de réclamations en leur faveur, que l'exécution de cet arrêté demeura suspendue; elles venaient principalement des An de J. C. 1608.

seigneurs dont les Maures étaient les vassaux ; ils ne voyaient dans l'expulsion de ces malheureux que leur propre ruine. Le pape lui-même intervint dans cette affaire, et l'on proposa de nouvelles mesures pour améliorer et hâter leur instruction ; mais quelques soins qu'on pût prendre, quelque rigueur que l'inquisition déployât contre eux, les Maures restèrent mahométans dans le cœur ; et il était bien rare d'en rencontrer un qui se convertît de bonne foi. On ne tarda pas même à découvrir leurs mauvais desseins par diverses voies. On les sut d'un côté par les révélations que firent quelques Maures honnêtes et loyaux serviteurs du roi, et d'un autre côté par les aveux obtenus par l'inquisition de Sarragosse ; mais ce qui donna le plus de lumières à ce sujet, ce fut le moyen employé par Don Jérôme Bustamante, juge de l'officialité de Flandres, lequel, se trouvant à Baëza, y eut une longue maladie. Il se dit de la famille de Vénégas, descendant des rois de Grenade (1). À ce nom vénéré il reçut des Maurisques toute sorte de preuves de bienveillance et d'estime, et ils allèrent jusqu'à lui confier leurs projets. Le

(1) On se souvient d'avoir vu sous le règne d'Abul Hacen et celui de son fils, des Réduan ben Egaz et un Jusef ben Égaz, parent d'Abu Abdalà.

capitaine Laurent Herréra, qui se trouvait à Maroc, confirma par ses rapports tous les renseignemens qu'on avait recueillis. On reçut même des avis secrets de Paris, de Londres et de Constantinople.

Alors le conseil d'état s'assembla plusieurs fois pour trouver les moyens de prévenir le mal. On ne voulait pas exterminer les Maurisques, bien que leurs crimes méritassent la mort, en les supposant prouvés; mais d'une part, outre l'horreur qu'on avait pour un parti aussi violent, on aurait pu envelopper des innocens dans la proscription générale, et d'autre part les Maurisques, poussés au désespoir, auraient pu mettre l'Espagne en péril. Il fut donc question d'une mesure plus conforme à l'esprit du christianisme, et il fut résolu de les chasser du royaume. Cet avis éprouva même de fortes contradictions. Les défenseurs des Maures attribuaient leur tiédeur pour la religion catholique au peu d'instruction qu'ils recevaient, et surtout à ces réglemens, qui, sous prétexte de conserver la pureté du sang et des races, les privait de la faculté de contracter des alliances avec les Espagnols, et les repoussaient de tous les emplois publics. Ils ajoutaient que rien n'était moins prouvé que leurs correspondances prétendues avec les ennemis de l'état. Ils soutenaient qu'une nation

abattue, désarmée et peu nombreuse, ne pouvait inspirer aucune crainte réelle au gouvernement. Ils représentaient avec force que leur expulsion privait l'Espagne d'une foule d'artisans industrieux et d'utiles cultivateurs. Ils finissaient par dire qu'ils étaient peu surpris qu'on imputât tant de torts à ces malheureux, puisque évidemment le clergé était très-intéressé à leur expulsion, par laquelle il serait dispensé de payer les gages de ceux qui étaient chargés de les instruire. Malgré ces observations, la majorité s'obstina à regarder comme positive la preuve des faits qu'on mettait à leur charge, et son opinion prévalut d'autant plus aisément, que le cardinal archevêque de Tolède usa à cette occasion de tout son ascendant sur le duc de Lerme (1) son neveu.

En conséquence on fit venir dix-sept galères de Naples commandées par le marquis de Santa-Cruz, seize de Gênes commandées par le duc de Las Torres, et neuf de Sicile conduites par don Octave d'Aragon; leur équipage se composait de troupes italiennes. On y ajouta les galères d'Espagne et quatre galères portugaises sous les ordres du marquis de Villafranca. Le comman-

(1) premier ministre de Philippe III.

dement général de la flotte fut donné à Don Luis Faxardo, qui se rendit à Alicante. Ensuite on fit venir de Flandres Don Augustin Mexia, élevé à l'école du duc d'Albe, et ce fut lui qu'on chargea de faire exécuter la sentence d'expulsion. Lorsque tout fut prêt, on publia l'ordre à tous les Maurisques de s'embarquer sur-le-champ avec leurs enfans et leurs femmes. On leur permit d'emporter les seuls effets mobiliers dont ils pourraient se charger; il leur fut défendu de prendre ni or ni argent, hormis la somme strictement nécessaire pour les frais du voyage; mais ils pouvaient extraire la valeur des biens qu'ils vendraient, en marchandises et denrées du pays, et même emporter en nature la moitié de leurs bijoux et effets précieux, l'autre moitié demeurant acquise au trésor royal. Les enfans de quatre ans et au-dessous pouvaient rester en Espagne, si leurs pères ou leurs tuteurs y consentaient. Les femmes maures mariées avec des chrétiens et leurs enfans au dessous de six ans, avaient aussi la faculté de rester, de même que les enfans de cet âge issus du mariage d'un Maure avec une chrétienne. Enfin il y eut une dernière exception en faveur des Maurisques qui depuis deux ans au moins vivaient avec les chrétiens, et de ceux qui justifieraient avoir reçu la communion des mains de leurs pasteurs; mais il y eut

fort peu de Maurisques de ces deux dernières classes qui voulussent rester.

Le premier embarquement réussit fort bien ; mais ensuite beaucoup de ceux qui étaient restés se soulevèrent. Ils se retirèrent dans les montagnes ; où ils se retranchèrent, et il en coûta assez pour les réduire ; à la fin on y parvint, et ils eurent le sort des autres. Plus de cent cinquante mille Maurisques furent transportés aux rivages de l'Afrique. La compassion qu'inspirait le sort des enfans fit qu'on en cacha d'abord un grand nombre ; l'intérêt fit rendre le même service à beaucoup d'hommes et de femmes ; mais ils furent tous insensiblement découverts et expulsés. Ceux qui habitaient les autres provinces le furent dans les années suivantes.

L'expulsion des Maurisques dépeupla le royaume de Valence ; et, comme on ne trouva personne qui voulût ni qui pût se charger du paiement des fortes rentes auxquelles les premiers étaient assujétis, leurs habitations et leurs terres restèrent abandonnées ; et le défaut de paiement de ces rentes appauvrit une infinité de familles.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

917

